Hors des sentiers battus

ou

Les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif

Hors des sentiers battus

ou

Les deux vies trépidantes d'un vétérinaire antijuif

Par

Arnold S. Leese

1951

Traduit de l'anglais par

Valérie Devon

2nd Édition Révisée



Titre du livre original : “*OUT OF STEP: EVENTS IN THE TWO LIVES OF AN ANTI-JEWISH CAMEL DOCTOR*”

Couverture réalisée par : Mario Santa Maria
Composition et mise en page : Valérie Devon

2nd Édition Révisée

Imprimé et Publié par les Éditions Didi18



Arnold Spencer Leese (1878 - 1956)

Arnold Leese était la mouche du coche sur le dos de l'establishment britannique. En raison de son insistance à ce que la Grande-Bretagne ne s'engageât pas dans une guerre contre l'Allemagne – ce qui allait à l'encontre de la détermination des juifs – épargnant ainsi des millions de vies ainsi que l'Empire britannique, il fut emprisonné sans accusation ni procès en vertu du règlement de défense 18B (18B). [1] L'un des grands faits cachés de la Seconde Guerre mondiale est que les pouvoirs « démocratiques » (« les Alliés ») ont, eux aussi, d'une manière quelque peu différente de celle des pouvoirs de l'« Axe », emprisonné des personnes en raison de leur discours politique. En quoi est-ce différent ? « *Cui bono, cui Bono…* »

[1] [NdT : le règlement de défense 18B, souvent appelé simplement 18B, était l'un des règlements de défense utilisés par le gouvernement britannique pendant la Seconde Guerre mondiale. L'effet du 18B était de suspendre le droit d'habeas corpus des personnes concernées.]

REMERCIEMENTS

Je remercie l'éditeur de *Country Life* d'avoir utilisé trois de mes articles dans ce magazine à savoir : « Chameaux : fiction et faits » ; « Les sens de la mule » ; et « Toréador à Teesdale ».

Je remercie le rédacteur en chef de *Wide World Magazine* d'avoir utilisé mon article « Bill du désert » ; et d'avoir bien voulu fournir le bloc de la photographie reproduite sur la plaque III (1).

Arnold S. Leese

Table des matières

PRÉFACE

CE travail autobiographique se présente en deux parties : la première traite de mes expériences jusqu'à ce que je me retire de la profession de vétérinaire en 1928 ; la seconde, traite des évènements survenus lorsqu'après cette année-là, je me suis lancé dans une carrière politique en m'opposant au pouvoir secret juif. Ce n'est qu'en 1946 que j'ai sérieusement pensé à le publier. En lisant l'un des nombreux articles diffamatoires à mon sujet dans les colonnes politiques des journaux, j'ai appris que ma carrière *« racontée dans son intégralité, se lit comme un thriller d'Oppenheim »*, et puis j'ai été frappé par le fait qu'elle comportait peut-être – bien qu'il y ait beaucoup de doutes quant à savoir si elle fut aussi mauvaise que cela – des évènements assez inhabituels susceptibles d'intéresser la faible proportion du public qui lit.

Pour des raisons politiques, je n'ai pas mentionné dans ce livre les noms de la plupart de mes amis ; et j'espère donc que mes lecteurs n'attribueront pas le fait que le mot « je » apparaisse trop fréquemment dans le texte à un quelconque manque de modestie de ma part ; un homme qui a été en prison, avec ou sans procès, pendant plus de quatre ans ne risque pas de surestimer sa propre importance ! Je pense qu'il y aura beaucoup d'amoureux des animaux, dont des vétérinaires, qui trouveront peut-être quelque chose de nouveau pour eux, en particulier dans les dix premiers chapitres ; tandis que toute personne concernée par le réalisme politique pourra tirer quelque leçon des expériences relatées dans la deuxième partie du livre, car ces expériences sont assez uniques. Toutefois, il ne s'agit ni d'un manuel vétérinaire ni d'un traité politique ; il s'agit simplement d'un compte rendu de certaines des choses qui sont arrivées à Votre humble serviteur,

Arnold Spencer Leese

LISTE DES ILLUSTRATIONS

NOTE

Un certain nombre de photographies originales qui ont été tirées des plaques ont pâli.



Arnold S. Leese

1878 – 1956

Chapitre 1

Les racines du problème

NUL doute que toute personne qui tente d'écrire une autobiographie devrait donner à ses lecteurs un contexte ancestral adéquat sur lequel fonder son jugement.

L'hérédité m'a toujours semblé être un facteur bien plus important dans la formation du caractère de base de l'individu que le simple environnement ; ce sont les ancêtres qui transmettent l'instinct, et qu'est-ce que l'instinct sinon la mémoire héréditaire née des expériences fondamentales des générations passées ?

J'ai pu, grâce à la collaboration de nombreux parents éloignés, retracer mon ascendance à travers de nombreuses générations. Mais, en ce qui concerne la famille Leese elle-même, je n'ai aucune connaissance au-delà de celle d'un arrière-grand-père, Joseph Leese, de Richmond Hill, Bowdon, qui est né en 1783 et est mort en 1861 : il a épousé la fille d'un certain John Harrison, de Burton, et a eu une famille considérable dont mon grand-père, Joseph, était le plus jeune et le seul fils. J'ai connu mon grand-père lorsque j'étais enfant et je le craignais beaucoup, bien qu'il ait été très gentil : les entretiens assez formels que j'ai eus avec lui se terminaient rarement sans qu'il ne mette une pièce de monnaie dans l'une de mes poches et sans doute ma réaction timide l'amusait-elle beaucoup. Il était brillant et a développé de nombreuses améliorations pour les machines des filatures de coton, et il avait possédé des filatures à Preston. C'était un libéral en politique, mais un libéral d'un calibre très différent de ceux que je vois maintenant quand je regarde autour de moi. Il a épousé la fille de « l'honnête John Scurr », un marchand brésilien, et je me souviens bien de cette gentille vieille

dame qui ne pouvait jamais en faire assez pour ses petits-enfants. Mon père, Spencer Leese, était le fils aîné de leur nombreuse famille.

La famille Leese est caractérisée par un type qui a manifestement une forte prépotence : les deux sexes sont généralement grands, blonds, aux yeux bleus, avec des têtes plus larges que la moyenne nordique typique : il semble que bientôt toute trace d'un mélange méditerranéen par mariage sera effacée ; de manière générale la famille est dotée d'une bonne intelligence avec une forte inclinaison pour le sport.

La famille Scurr est issue d'un des chevaliers de Guillaume le Conquérant à qui l'on a donné le château de Beeston, près de Morley, à Leeds ; c'est la seule prétention que j'ai sur l'aristocratie ! Mais je suis peut-être déraisonnablement fier d'être lié de loin à Richard Oastler (1789-1861), le « Factory King », un homme de terrain et avant-gardiste qui a mis fin aux conditions de travail atroces des enfants qui étaient alors employés dans les usines du nord, une cause qui était défendue au parlement par le comte de Shaftesbury ; les ennemis politiques d'Oastler le réduisirent au silence pendant un certain temps, ses biens saisis pour cause de dettes, et il fut emprisonné à la prison de la Fleet durant plus de trois ans ; puis ses amis rachetèrent ses dettes, et il rentra à Bradford dans une calèche à la tête d'un cortège d'un kilomètre de long. Après sa mort, une statue de bronze a été érigée dans cette ville, avec la simple inscription *« Oastler »*, qui le représente avec deux enfants en haillons à ses pieds. Il était le petit-fils du frère de mon arrière-arrière-grand-père, Robert Scurr. J'espère que l'on me pardonnera de me vanter d'avoir une relation aussi mince avec un si grand homme. M. Cecil Driver a écrit une très belle biographie d'Oastler, qu'il a nommée *« Tory Radical »* (Oxford University Press, New York, 1946).

Ma mère était la fille de Charles Hudson, coroner de Stockport, et d'une solide souche unitarienne du Lancashire et du Cheshire. J'ai toujours trouvé dans la communauté unitarienne, un sens aigu de la citoyenneté et du devoir public.

Mon oncle, Joseph Francis Leese, a été fait baronnet ; il a été juge principal à Manchester et membre du Parlement (Libéral) d'Accrington ; son frère Ernest et lui jouaient en amateurs dans l'équipe de cricket du comté de Lancashire et deux de ses fils étaient capitaines de l'équipe de cricket de l'école de Winchester. Son petit-fils était sir Oliver Leese, vétéran de deux guerres mondiales.

Chapitre 2

Un lent démarrage

MON père était un artiste, mais il avait un modeste revenu indépendant sur lequel il élevait une famille nombreuse. Jeune homme, il était d'une force musculaire immense et je possède encore des copies de photographies de lui « au naturel », dont la plus frappante est une vue de dos montrant un physique aux larges épaules arrondies et à la taille étroite qui ne me rappelle rien tant qu'une section du pont de type cantilever[2] à l'entrée de l'estuaire du Firth of Forth. Il pouvait soulever, d'une main, un haltère de 72,5 kg et le soulever à bout de bras au-dessus de sa tête. Je me souviens que, lorsque la famille a quitté Southport après sa mort, ma mère a donné cette relique à un cirque local. Je n'ai jamais pu soulever l'objet du sol, même d'une seule main ; cela forçait mes doigts à s'écarter quand j'essayais. À plusieurs reprises, mon père avait accepté des défis lancés par des haltérophiles professionnels et les avait battus, pour le plus grand plaisir des hôpitaux locaux. Mais avec toute cette force, dont j'étais rarement obligé de sentir le fardeau moi-même, il était de la plus grande douceur et un bon père de famille. Au début de sa vie de couple, il s'est intéressé de près aux chevaux et il a passé sa lune de miel dans le Lakeland[3] où il conduisait son superbe attelage quatre-en-mains. Plus tard, il a possédé le célèbre cheval d'attelage Rattler qui a

---

[2] Pont du Forth, de type cantilever situé à 14 km à l'ouest de la ville écossaise d'Édimbourg.

[3] « The Lakes », région montagneuse dans le nord-ouest de l'Angleterre.

remporté de nombreux prix lors de concours dans tout le pays. Mais cette époque avec les chevaux était antérieure à mon époque, car je suis arrivé tardivement dans une très grande famille.

Ma mère était une très belle femme, un fait que je dois généralement garder pour moi, sinon les gens sont portés à faire cette bonne vieille plaisanterie, en se penchant en avant, en me regardant avec intérêt en face pour me dire : *« Alors c'est votre père qui n'était pas beau ? »* Sa vie a été entièrement consacrée à la famille et elle nous a tous appris à être civilisés. Ses yeux étaient bleus et ses cheveux noirs. Ce n'est qu'à sa mort que nous avons vraiment pris conscience de ce que nous lui devions tous. Mes parents ont vécu dans plusieurs endroits au nord, et avant ma naissance, il y avait déjà un fils et cinq filles. Mon frère aîné, Joe, n'était pas un Leese typique ; c'était un étrange mélange de scientifique et de musicien et, comme il avait 13 ans de plus que moi, nous n'avons jamais été très utiles l'un à l'autre. Plus tard, je l'ai trouvé si différent de moi par son tempérament et sa vision des choses, que j'ai décidé que la meilleure politique afin de prévenir une querelle était de l'éviter, ce que j'ai fait ; et Dieu merci, nous ne nous sommes jamais querellés. Après lui, tous les ans ou tous les deux ans, une sœur arrivait, jusqu'à ce que cinq d'entre elles apparaissent sur la scène. De sorte qu'étant si proches en âge, elles avaient tendance à ne pas chercher de la compagnie en dehors de la famille et je crois qu'elles étaient très heureuses ensemble. Puis, il y a eu une parenthèse de quatre ans et, en 1878, je suis né, à Lytham, dans le Lancashire. Quatre ans plus tard, nous avons déménagé à Southport, où j'ai passé ma jeunesse. J'étais, peut-être, un enfant solitaire et ce n'est pas une condition idéale pour un petit garçon d'avoir un grand nombre de sœurs aînées et que quatre années vous séparent de la plus jeune d'entre elles. J'ai grandi dans une atmosphère très protégée, plutôt gâté, égoïste et avec peu de qualités attrayantes comme je peux les voir maintenant ! En me souvenant de ce que j'étais moi-même quand j'étais enfant, je n'ai jamais vraiment aimé les enfants depuis ! Je suppose que j'ai dû avoir des traits rédempteurs, sinon tous les autres n'auraient pas toujours été aussi gentils avec moi ; mais le seul que je puisse reconnaître avec le recul est un profond et bienveillant amour des animaux qui a fait mon bonheur

tout au long de ma vie. Mon premier amour canin a été « Gyp », un grand terrier blanc, et nous avons grandi ensemble. Il n'était pas vraiment mon chien, mais celui de mon frère : ce que Gyp ne connaissait pas de la vie en général ne valait pas vraiment la peine d'être connu ; un chien sage, avec un tempérament d'ange, et quand son heure est venue (une patte cassée), j'ai connu la tragédie. Et il en a toujours été ainsi lorsque mes chiens sont morts.

On m'a d'abord envoyé dans une école élémentaire privée, où j'ai donné un coup de pied à la cheville d'une fille ce qui me valut une punition d'une heure, durant laquelle je n'ai fait que brailler ; plus tard, dans une école de garçons où je me suis ennuyé à mourir. Finalement, j'ai été envoyé à l'école Giggleswick, à Settle, dans le Yorkshire, où j'ai passé cinq ans à me faire pardonner mon peu d'éducation, mais au moins à perdre certains des pires effets d'une vie trop protégée à la maison. Mon père est mort juste avant mon dernier semestre, et la fortune de la famille a décliné en flèche. Je me souviens très bien que, même à cette époque, je sentais que je gaspillais vraiment mon temps dans cette école et que je grandissais dans une atmosphère éloignée des réalités de l'existence ordinaire. Je ressentais très fortement mon propre désir d'expérience, mais je n'avais pas alors la capacité de prendre les choses en main.

Ma mère devait faire de son mieux ; j'étais moi-même très lent à mûrir. Il était inhabituel pour un garçon de ne pas connaître les réalités de la vie à l'âge de quinze ans ; j'étais un garçon très innocent. Pensant que c'était pour le mieux, elle m'a fait faire un stage chez un comptable agréé où j'ai passé près de trois années plutôt misérables dans la City. Puis, je me suis réveillé, j'ai décidé que le décompte des bénéfices des autres n'était pas pour moi et, avec l'aide de mon cher vieux grand-père, j'ai surmonté les doutes de ma mère et je suis entré au Royal Veterinary College de Camden Town pour vivre ma vie avec mes animaux bien-aimés. J'ai obtenu une bourse pour trois des quatre années, j'ai remporté treize médailles de premier rang et j'ai passé mes vacances avec des vétérinaires praticiens d'abord comme élève, puis comme « apprenti » et, ensuite, comme assistant. J'avais trouvé ma

vocation, mais j'avais perdu trois ans. Eh bien, ce n'était peut-être pas tout à fait une perte ; au moins, j'ai reçu une bonne formation dans deux domaines : premièrement, comment faire face à un travail monotone ; deuxièmement, comment faire des calculs rapides et précis. Ces deux choses, et surtout la première, m'ont été très utiles par la suite. Quand je pense que j'ai réussi l'examen intermédiaire des comptables agréés avec mention !

Pendant que j'étais au bureau des comptables (MM. Craggs, Turketine & Co.), ma mère et le reste de la famille étaient sans domicile fixe et je suis allé vivre en tant qu'invité payant chez M. W. H. King, à Hampstead ; c'était un ancien ingénieur des travaux publics d'Inde à la retraite et à cette époque, ce fut une bonne chose pour moi d'habiter avec lui. Là, j'ai rencontré mon ultime destin chez sa plus jeune fille, May Winifred, mais elle n'avait alors que 12 ans ! Je pense que la seule expérience passionnante que j'ai eue dans la City, a été de me trouver à l'intérieur du cordon de police lors du grand incendie du mur de Londres ; mais les grands incendies à Londres sont depuis devenus monnaie courante.

C'est à peu près à cette époque que j'ai pris conscience du fait que je souffrais d'astigmatisme (à courte vue) depuis de nombreuses années. Il est impossible aujourd'hui d'estimer l'ampleur de ce handicap ; cela signifie que je me suis déplacé sans voir un certain nombre de choses qui étaient à portée de vue normale, mais au-delà de la mienne. Cependant, je dois remercier mes parents de m'avoir donné un corps sain et un cerveau actif. J'avais grandi bien nourri et n'avais jamais connu de réelles difficultés, et pendant mes vacances, j'avais couvert une grande partie de l'Angleterre et du Pays de Galles ; mais j'avais encore le sentiment d'avoir été trop bien protégé et de connaître mon pays beaucoup mieux que mes compatriotes. Cependant, dès que j'ai commencé à sortir « pour voir la pratique » pendant mes vacances au Collège vétérinaire, j'ai rattrapé le temps perdu à cet égard, car la pratique vétérinaire implique le traitement des propriétaires ainsi que de leurs animaux ! J'ai toujours choisi les praticiens de la campagne avec lesquels je devais travailler, afin d'avoir le plus de contacts

possible avec les pratiques de la ferme, et j’ai vécu de nombreuses expériences difficiles, dont une commotion cérébrale à la suite d’une chute de cheval, dont j’ai totalement effacé le souvenir pendant environ quatre jours de ma vie. J'ai également eu l'expérience intéressante du travail vétérinaire avec des poneys qui étaient utilisés dans les mines de charbon lorsque j’ai été médecin suppléant pour un vétérinaire au port de Seaham ; je descendais quotidiennement dans les mines de Seaham et de Silksworth ; chaque mine contenait 400 poneys. Ils étaient, bien sûr, ferrés à froid, et il y avait plus de blessures que de maladie.

J'avais un frère cadet, John Scurr Leese, né dix ans plus tard que moi sans autre enfant entre les deux, mes parents ont participé à l’augmentation de la population sur une période de vingt-cinq ans ! Bien sûr, il était encore plus isolé des autres que je ne l'avais été ; il a grandi comme un Leese typique, a battu le record du saut en hauteur à son école et a disparu à jamais à Krithia, Gallipoli, où il servait pendant la première guerre mondiale comme simple soldat dans le 6ème bataillon du régiment de Manchester. Rétrospectivement, je me rends compte que je le connaissais à peine : les circonstances et la différence d'âge l'en ont empêché.

Quand j'étais petit garçon, j'avais fait le pari avec ma sœur Nora que je ne boirais ni ne fumerais jusqu'à ce que je sois majeur : le jour de mon 21ème anniversaire, j'ai réclamé la somme et j'ai été dûment payé. Ces habitudes d’abstinence ont été conservées toute ma vie ; pendant l'adolescence, je ne risquai pas de voir se volatiliser mon maigre argent de poche, d’une part, et j'ai grandi avec un cœur et des poumons sains, et je n'ai jamais manqué un seul match de rugby à l’école vétérinaire, étant toujours capable de jouer aussi fort dans les cinq dernières minutes que dans la première. Au début, je n’avais absolument pas conscience d’avoir manqué quelque chose en m’abstenant ; je m’abstenais parce que je ne voyais pas pourquoi je devais me droguer juste parce que d'autres personnes le faisaient, et que je n'en faisais pas une vertu ; si, à un moment quelconque de ma vie, j’avais vu un avantage tangible à la consommation de tabac ou de boissons alcoolisées, j'aurais eu recours à ces produits ; mais à ce jour, je n'ai

jamais pu découvrir que quelqu'un était un peu plus heureux ou mieux grâce à ça et, pour dire les choses franchement, je pense que ces deux habitudes sont tout simplement « sacrément stupides » en ce qui concerne les hommes et les femmes ordinaires en bonne santé. Je ne pense pas que j'aurais jamais pu me les permettre, car j'ai dû me débrouiller tout seul à partir du moment où j'ai pu écrire les lettres M.R.C.V.S.[4] à la suite de mon nom. Ce qui m'a souvent déplu, ce sont les allusions gratuites de la part de ces personnes dépendantes selon lesquelles je ne devais pas me considérer moralement supérieur à elles parce que j'étais non-fumeur et abstinent, car je ne l'ai jamais fait, du moins à ce titre ! Je n'étais pas du tout supérieur moralement ; je n'étais simplement pas drogué. Je représentais la norme ; ils représentaient l'anormal, et à qui la faute ? Sûrement, pas la mienne ? C'est ce que je pensais. Pour eux, j'étais anormal et eux étaient normaux ! Je pense que l'histoire montre que l'Angleterre était à son meilleur quand elle ne savait rien du tabac… et qu'elle n'avait pas de juifs. Tant que je suis sur ce sujet, je terminerai là : si je devais recommencer, je laisserais encore une fois ces deux drogues tranquilles. Le seul inconvénient est que l'on doit parfois faire face à des remarques impudentes de la part d'étrangers qui laissent entendre que si l'on ne boit ni ne fume, c'est que l'on doit avoir un horrible vice caché. C'est difficile à supporter, et j'ai constaté que la meilleure façon de faire face à cette nuisance était de ne pas tenter de cacher mon ressentiment. En Inde, on m'a dit que je serais mort dans trois mois si je ne buvais pas : quelle foutaise ! Les six années que j'ai passées dans ce pays ont été plus remplies de véritables difficultés physiques, je pense, que n'importe quel autre Européen a dû endurer, et j'en suis sorti en meilleure santé qu'à mon arrivée !

Je n'appartiens à aucune société de réforme en matière de boisson ou de tabagisme : laissons à chacun décider lui-même de ce qu'il pense être le mieux sur ces questions, mais je pense que la complaisance bovine avec laquelle John Bull[5] s'est laissé réduire à une puissance de

[4] Member of the Royal College of Veterinary Surgeons.

[5] John Bull est l'homologue de l'Oncle Sam ou de Marianne.

seconde classe en s'engageant dans une guerre totalement inutile en 1939 s'explique en partie par ces habitudes de consommation de drogue, qui sont à mon avis tout à fait stupides.

Chapitre 3

Un monde dur et froid

BIEN que j'aie eu, au cours de ma carrière universitaire, un grand nombre de périodes d'« indépendance » temporaires en travaillant avec des vétérinaires pendant les vacances, l'été 1903 m'a apporté mon diplôme et mon statut professionnel complet, et la première chose que j'ai faite a été de devenir assistant du cabinet de vétérinaires, MM. Batt & Sons, d'Oxford Street, à Londres. À ce moment-là, il y avait peu de voitures, et le trafic de Londres – bus, taxi, commercial et privé – était entièrement assuré par des chevaux. Le cabinet comptait quatre vétérinaires qualifiés, dont deux étaient les associés qui en étaient propriétaires ; l'autre assistant était alors le vétérinaire bien connu par la suite, M. Guy Sutton. Nous étions occupés toute la journée, à conduire dans tout l'ouest de Londres pour rejoindre nos patients équins. Nous étions souvent appelés à intervenir dans des accidents de la rue et, dans ces occasions, je devais me frayer un chemin à travers la foule de spectateurs, dont chacun, à mon avis, savait mieux que moi quoi faire. Je suis devenu très expert dans la manipulation de corps lourds et partiellement inertes, plaçant, encordant, étendant ou pliant les membres afin que la pauvre bête se lève en utilisant sa propre force. C'est un art délicat qui n'est pas enseigné dans les livres et qui nécessite une grande force, en particulier lorsqu'un cheval est tombé dans une stalle étroite. Dans la rue, il y a davantage de place ; souvent, lorsque nous constations que l'animal ne pouvait pas se lever du côté sur lequel il était couché, nous le faisions tourner sur le dos pour le placer sur son autre côté, où, avec de l'aide, il pouvait généralement se remettre sur ses pattes. Un jour, Sutton a été frappé à la tête avec un parapluie par une vieille femme en colère dans la foule qui pensait que ses efforts bien intentionnés pour aider son patient étaient superflus.

Les deux assistants ont pris en charge le travail de nuit en alternance, et là aussi les accidents étaient nombreux. C'était l'époque où les gens se rendaient au théâtre dans des coupés et, lors des nuits froides, les chevaux attrapaient froid en attendant que leurs propriétaires sortent des lieux de divertissement. J'avais un téléphone juste au-dessus de mon lit, et il était rare qu'il ne sonne pas au moins une fois les soirs où j'étais de service. Mais je gardais une lampe à alcool et une bouilloire prêtes, et je pouvais toujours me faire du thé tout en me préparant pour me rendre sur les lieux. Lorsque les nuits de repos arrivaient, je pouvais quitter le travail à 17 heures, ce qui me permettait, en vivant juste à côté de Berkeley Square, de voir tout ce qui se passait à Londres et qui valait la peine d'être vu.

Je me demande souvent comment l'étudiant vétérinaire moderne peut devenir un bon clinicien équin en l'absence de l'énorme population équine qui nous a donné l'expérience de la vieille école. Un bon praticien équin était un peu comme un Sherlock Holmes spécialisé, qui pouvait faire toutes sortes d'observations sans le savoir, et arriver rapidement à un diagnostic ou un pronostic correct. Le travail clinique m'a toujours intéressé davantage que le côté scientifique ; j'aimais être avec les animaux et les étudier pour qu'aucun détail ne m'échappe : les patients vétérinaires mentent rarement, mais il faut une formation de détective minutieux pour apprécier pleinement et rapidement la signification de leurs différents signaux de détresse. Je crois que j'étais un bon clinicien pour les chevaux ; j'étais également doué en matière de ce que j'appelais la « chirurgie acrobatique », qui consistait à effectuer une légère opération chirurgicale et à se mettre hors de portée avant que l'animal n'ait le temps de réaliser qu'on lui avait fait quelque chose. De toute ma vie, je ne me suis fait prendre que deux fois : une fois quand un cheval m'a donné un coup de sabot juste au-dessus du genou et une fois quand une vache a failli m'arracher l'oreille avec un coup de patte arrière. J'ai toujours aimé m'entraîner avec les chiens et les chats, surtout parce que j'aimais ces animaux. De nos jours, il n'existe tout simplement pas de pratique comme celle de Batt à l'époque : les temps ont tellement changé !

Après près d'un an, on m'a proposé un bien meilleur emploi dans l’East End de Londres, où j'ai dirigé un cabinet pour les exécuteurs testamentaires d'un vétérinaire décédé à West Ham, avec une succursale à Chingford, dans l'Essex. Je faisais ce trajet avec deux chevaux et le long voyage de onze kilomètres entre les deux cabinets n’était pas payé par les clients. J'y suis resté trois ans : le travail de nuit y était très important, j'étais l'homme de nuit pour de nombreux chevaux de Tillings qui travaillaient sur les docks pour les compagnies pétrolières des Indes orientales. Je me souviens, j'avais l'habitude de traverser le marais de Plaistow dans ma carriole la nuit avec un twitch[6] à portée de main, car les policiers patrouillaient en binômes dans ces quartiers. Un de mes poneys avait été importé comme poney de polo, mais il ne jouerait pas ; c'était une jument grise et elle avait la particularité de faire des jibbings qui pouvaient avoir lieu si elle était arrêtée brusquement pour une raison quelconque, comme à l’arrière de la circulation en attente à un carrefour. En ces occasions, le poney perdait tout contrôle, reculant sur plusieurs mètres, puis se cabrant et même reculant, ce qui, bien sûr, entraînait toujours la rupture d’un brancard. Après une ou deux de ces aventures à faire dresser les cheveux sur la tête, j'ai développé un tel doigté en me rangeant tranquillement derrière la circulation qu'elle ne m'a jamais plus jamais posé de problème ; mais je partais une fois par an pour les vacances et à chaque fois que je revenais, je trouvais que le remplaçant avait eu une de ces mauvaises expériences malgré mes avertissements. Une autre chose qui contrariait ce poney et qui déclenchait une démonstration de jibbing était la conversation que nous avions avec le propriétaire d'un patient à côté de la carriole juste avant que je saute à l’intérieur pour repartir. J’ai donc développé un système qui a mis fin à tout ça. Bien que ce jibbing ait été un « vice » au sens chevalin du terme, je suis convaincu que c’était seulement nerveux, une habitude probablement

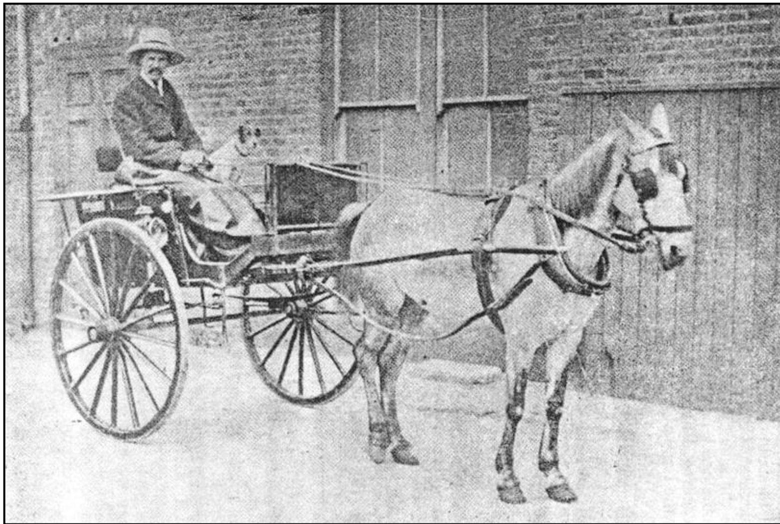
[6] Instrument de contention formé d'une cordelette ou d'une lanière de cuir en boucle fixée à l'extrémité d'un bâton, avec lequel on serre le nez des équidés pour les immobiliser. S'il est bien conçu et bien utilisé, il permet de libérer au niveau du cerveau des endorphines et des enképhalines qui ont une propriété analgésique.

formée à la suite de la peur ou de mauvais traitements lors du débourrage. Quoi qu'il en soit, le tact a fait disparaître cela. Le poney était si précieux à d'autres égards qu'un nouveau brancard de temps en temps était un détail : on ne pouvait pas le fatiguer, même avec cinquante-six kilomètres, et à Walthamstow et à Leyton, en revenant de Chingford, nous dépassions souvent les tramways électriques de l'époque, et nous devions être un spectacle remarquable « allant diablement vite », avec la carriole remplie de patients canins pour notre infirmerie de West Ham.

Dans l'East End de Londres, le principal évènement de la vie de certaines classes d'habitants semblait, pour employer un irlandisme, être l'enterrement de quelqu'un. De grands chevaux noirs flamands étaient importés pour être utilisés dans ces funérailles : ils arrivaient à l'âge de trois ans et étaient directement mis au travail à cet âge ; ils pouvaient le supporter, parce que, bien sûr, ils ne faisaient jamais vraiment de gros efforts. Parfois, je devais examiner ces nouveaux achats quant à leur robustesse et la seule façon de tester leur souffle était de les atteler à un corbillard et de les conduire en haut d'une longue colline ! Ces animaux sont très sensibles à la maladie ; la même remarque s'applique au populaire cheval percheron ; ces chevaux continentaux ont certainement un courage différent de celui de nos races indigènes. En tant que clinicien équin, j'ai trouvé cela intéressant ; je ne comprends pas pourquoi, mais je sais que lorsque j'ai affaire à un cheval flamand ou à un Percheron, je peux écarter certains signaux de détresse qui seraient des signes inquiétants chez le Shire[7]. Par exemple, après une poussée de colique, les chevaux étrangers anticiperont une autre crise en trahissant certains symptômes de douleur même en l'absence de celle-ci et sans qu'aucune autre crise ne soit à venir, d'ailleurs. Le praticien équin peut toujours reconnaître ces cas par un bref examen du pouls. Le cheval anglais retourne à l'auge peu de temps après que la douleur l'ait quitté, à la recherche de nourriture.

[7] Race de cheval de trait britannique

À l'époque, nous avions l’habitude de voir d’épouvantables brumes jaunes et denses sur Londres en hiver. Je me souviens parfaitement de m'être trouvé en train de monter les marches de la bibliothèque West Ham Free à la faveur de ce genre d'évènement. Une autre fois, j'ai été appelé dans un brouillard particulièrement dense afin d’aller aider un cheval qui était tombé, le chariot et tout le reste, dans une digue de la West Ham Gas Works : sa tête était juste au-dessus de l'eau et la marée montait. Rapidement, nous avons allumé des torches sur les rives de la digue, afin que nous puissions voir ; l'animal dans l’eau glacée fut débarrassé de son harnais ; une corde fut passée dans une boucle fixe au-dessus de sa tête, de sorte que le nœud se trouve sous sa mâchoire ; deux chevaux calmes ont été utilisés pour le tirer hors de l'eau et notre patient s’est retrouvé sur la berge, toujours sur le côté et avec ses pattes



L’Express de West Ham à Chingford

tendues et rigides comme si elles étaient gelées. Un massage énergique, une bonne dose de rhum, et la manipulation habituelle du corps dans de tels cas, ont permis de remettre l'animal sur ses pattes et nous l’avons l’entement ramener chez lui avec trois hommes de chaque côté

pour le maintenir debout. Il s'est vite remis… mais les choses ne se seraient sans doute pas passées ainsi si sa valeur n'avait dépassé les dix livres !

J'ai ensuite déterminé que l'automobile allait supplanter le cheval au cours de ma vie professionnelle et que les perspectives de la pratique équestre n'étaient pas assez bonnes pour un homme qui avait une compétence à développer. J'avais économisé environ 400 livres sterling et j'ai décidé de suivre un cours de troisième cycle à l'école vétérinaire pour me mettre à jour sur le plan scientifique. Cela m'a pris deux mois et j'ai ensuite obtenu un poste au sein du département vétérinaire civil indien. Avant de prendre la mer, j'avais environ six semaines de stage à effectuer, ce que j'ai fait en tant que directeur du Brown Animal Institute, où les animaux malades des pauvres étaient traités gratuitement et qui était situé juste au sud de la Tamise, près de Vauxhall.

J'avais ramené de West Ham un chiot bull-terrier nommé Bill ; il allait bientôt devenir mon plus proche compagnon de route pendant plusieurs années étranges et il mérite son propre chapitre.

Chapitre 4

Bill du désert

Bill du desert
Réimprimé avec l'aimable autorisation de
The Wide Wide World, février 1949.

BILL n'aurait pas remporté de prix dans une importante exposition canine. Pourtant, il n'aurait jamais pu être pris pour autre chose qu'un bull-terrier. Sa mère était le spécimen le plus féroce de la race que j'ai jamais rencontré et était gardée (habituellement enchaînée) par un cabaretier de West Ham à qui Bill a été acheté à l'âge de deux ans pour une livre sterling.



Bill

C'est devenu un chien impressionnant, mais d'un tempérament doux, actif et fort, avec une bonne ossature, bien fourni en muscles. Dès le début, il a vécu avec moi jour et nuit, il est devenu – eh bien, ce qu'un chien de ce genre devient naturellement pour un homme qui n'avait pas encore d'autre amour.

La première année de sa vie s'est déroulée sans incident, sauf que lorsque nous avons déménagé de West Ham à Vauxhall, il s'est

échappé le lendemain matin et a disparu. Il est revenu dans la soirée ; mais nous avons découvert qu'il était en fait allé jusqu'à Waterloo Bridge, en traversant un quartier très animé de Londres qui lui était totalement étranger ; il était donc clair que ce n'était pas un chien qui se perdrait facilement !

Après deux mois à Vauxhall, je suis parti à l'Est pour enquêter sur les maladies des chameaux pour le gouvernement indien et, bien sûr, Bill est venu aussi. Nous sommes partis par temps chaud, une saison inhabituelle pour envoyer de nouveaux arrivants en Inde et notre navire était presque vide de passagers. Bill a voyagé dans une cage spéciale sur la poupe, et le capitaine m'a permis de le laisser se dégourdir les pattes sur le gaillard d'avant. Bill s'intéressait vivement à la côte nord-africaine et n'avait jamais le mal de mer, même lorsque la mousson, dans l'océan Indien, envoyait des embruns et même parfois une vague au-dessus de sa cage. En mer Rouge, nous avons fait l'expérience peu commune d'un vol de sauterelles au-dessus du navire, et leurs corps roses sautillant sur le pont ont été une source de grande excitation pour Bill, qui en a tué et mangé un grand nombre.



Ata Mahomed, Bill et Ami

S'ensuivit un voyage en train éprouvant de Bombay à Lahore en juin, puis j'ai été envoyé directement dans les collines pour une étude préliminaire. À mon arrivée dans l'Himalaya, et ne connaissant rien des coutumes des autochtones, j'ai demandé à un balayeur de laver Bill après les jours étouffants de voyages salissants en train et en voiture dans l'enfer des plaines indiennes au milieu de l'été. L'homme a bien fait cela, mais il l'a laissé sécher au soleil et au vent froid, provoquant chez Bill un rhumatisme articulaire aigu. Un ami vétérinaire et moi-même avons travaillé nuit et jour pendant dix jours sur un patient qui

ne pouvait pas bouger sans crier à l'agonie et qui ne pouvait rien faire par lui-même. Tant bien que mal, nous sommes parvenus à le sortir de là, mais c'est un bull-terrier très faible qui est descendu dans les plaines avec moi, puis est retourné dans les collines jusqu'aux laboratoires de recherche vétérinaire, à 7 500 pieds d'altitude dans l'Himalaya.

Ici, on m'a calmement informé que les chiens n'étaient pas autorisés dans nos quartiers d'habitation, ce à quoi j'ai répondu, un peu énervé, que je n'avais pas quitté la civilisation pour l'Asie centrale pour être séparé de mon chien, et l'affaire en resta là.

Peu de temps après, j'ai eu carte blanche pour poursuivre mon travail, alors nous sommes descendus dans les plaines, que nous avons rarement quittées à nouveau. Mon travail consistait à effectuer des recherches sur le terrain dans les régions les plus désertes du nord-ouest de l'Inde et je devais être particulièrement occupé à la pire saison de l'année, lorsque les hommes plus chanceux pouvaient aller dans les collines. Nous voyagions presque constamment, mes montures étant le cheval ou le chameau selon la nature de la jungle ou du désert que nous traversions. Bill, désormais en pleine santé, voyageait sur ses membres robustes, accompagnant les chameaux à bagages qui se déplacent à quatre kilomètres à l'heure. Lorsque c'était possible, afin d'éviter la chaleur, nous nous déplacions la nuit et au petit matin. La vie était dure, avec de brefs intervalles de confort relatif lorsque nous arrivions dans une maison de repos.

Bill souffrait tout autant que moi de la chaleur sèche, mais c'est lui qui s'est précipité dans la première averse de la mousson, en courant et en pataugeant dans les flaques, accompagné de petits cris de joie de pouvoir enfin ressentir de la fraîcheur.

La vie de voyageur de Bill a été riche en incidents. Parmi les désagréments, il a fait l'expérience des habitudes des chiens parias. Ces chiens sans maître, de toutes tailles, font des rondes régulières comme les policiers dans les villages qu'ils infestent. Aucun chien étranger ne peut empiéter sur le parcours de ronde d'un autre paria, qui fournit généralement des déchets permettant à un seul chien de survivre. Si un chien étranger est repéré, les parias d'un village s'unissent pour le

liquider. Ainsi, lorsque Bill, évoluant à côté des chameaux à bagages, la langue pendante, s'approchait d'un village, on pouvait voir converger vers lui un certain nombre de traînées de poussière, indiquant l'arrivée et l'assaut imminents des parias du lieu. Bill n'a jamais commencé un combat, mais il était doué pour en finir un. Les tactiques du paria et du loup n'étaient pas pour Bill – lacérations et fuite ! Ciblant l'adversaire le plus redoutable, il prenait le dessus et restait là où il était, utilisant son poids comme sa mère le lui avait peut-être appris.

Sa tactique lui permettait de battre des chiens deux fois plus gros que lui, comme le Pathan, grand chien de berger de la frontière du Nord-Ouest. C'était la patte de son adversaire à laquelle il se fixait dès qu'il le pouvait. Puis, il prenait garde et s'éloigner avec son poids compact pour que son antagoniste ne puisse jamais se rapprocher de lui. C'était effrayant à voir, mais il est étrange de voir comment il a appris ce tour ; l'a-t-il découvert par accident ou y-a-t-il pensé ? Parfois, lorsqu'il avait plusieurs adversaires, il se faisait malmener, et j'étais toujours sur mes gardes pour les premiers signes de la rage qui, heureusement, n'est jamais arrivée.

Parfois, lorsque nous traversions des rivières, je prenais Bill sur la selle avec moi, mais le plus souvent, il les traversait lui-même à la nage.

Bill était un garde sans peur, mais plein de tact. La présence de Bill dans ma tente me permettait de dormir profondément dans des endroits isolés le long de la frontière du Nord-Ouest que lui et moi avons parcourue de Shabkadar à Dera Ghazi Khan.

Une fois, il s'est perdu dans le désert. J'avais pris les devants sur un chameau et je suis arrivé à un puits (notre destination) plusieurs heures avant les chameaux à bagages avec lesquels se trouvaient mes serviteurs chargés de Bill. Mon porteur, très agité, a rapporté que Bill avait disparu à seize kilomètres de là, là où il y avait des broussailles épaisses dans le désert : « à la poursuite d'un cochon », a-t-il dit. Cela n'augurait rien de bon pour Bill. Heureusement, j'avais une bonne carte ; après avoir examiné la position, j'ai constaté qu'il y avait deux autres puits à moins de trente-deux kilomètres de l'endroit approximatif où Bill était parti. Le cœur lourd, mais comptant sur l'intelligence et l'instinct du

chien de trouver de l'eau, j'ai envoyé un chamelier à chacun de ces puits avec l'instruction d'attendre toute la nuit et de revenir à 9 heures pour faire leur rapport. Dans ces régions, un chien perdu pendant 24 heures est un chien perdu pour toujours. Mais, bien sûr, le lendemain, un des hommes est revenu menant son chameau d'une main, et un Bill fatigué et affamé de l'autre. D'une manière ou d'une autre, il avait trouvé le chemin de l'eau. Nos retrouvailles furent enthousiastes.

Les relations de Bill avec les chameaux ont toujours été amicales, bien que parfois, il ait manqué de délicatesse. En de rares occasions, à l'extrémité orientale de notre immense « ronde », il a rencontré des éléphants ; la méconnaissance de ces monstres le rendait agressif et bruyant, aussi, comme il était tout à fait sans crainte, il a été décidé, par mesure de précaution, de le soustraire le plus tôt possible à leur voisinage.

Mon porteur avait un singe ; un drôle de compagnon qui sautait de n'importe quelle hauteur raisonnable, disons du haut d'un bungalow, dans mes bras où il aimait s'asseoir, scrutant avec espoir, de temps en temps, dans mes narines. Parfois, après que je me sois rafraîchi dans la baignoire, le singe prenait ma place, nageant sous l'eau en rond et remontant de temps en temps pour respirer. Lorsqu'il sortait, le pelage plaqué sur le crâne, il me rappelait irrésistiblement une vieille connaissance que l'on appelait… bon, peu importe ! Après la première introduction pleine de tact, Bill a accepté le singe comme « l'un des nôtres » ; il le traitait comme un enfant humain, ce qu'il pensait probablement être le cas. Il aimait sentir les doigts qui fouillaient dans son poil, et ne protestait légèrement que lorsqu'ils appuyaient sur ses paupières les faisant s'ouvrir quand il voulait dormir.

Dans cette vie semi-sauvage, même le dîner de Bill n'était pas toujours à l'abri. Une fois, alors qu'il était occupé avec un os devant la tente, il n'avait pas remarqué la présence de deux corbeaux dans un arbre à proximité. L'un d'entre eux s'est posé à un mètre devant le nez de Bill, provoquant une inévitable attaque, ce que Bill fit aussitôt en faisant un bond en avant, laissant tomber son os. En un clin d'œil, le corbeau n° 2 a fondu sur l'os, et les deux bandits rusés sont partis le

partager ensemble. On ne pouvait s'empêcher de les admirer pour leur coopération sportive, si délicieusement chronométrée.

La religion des Mahométans leur enseigne que les chiens sont des animaux impurs. Cependant, mon assistant vétérinaire en chef, Ata Mahomed, un fervent Musulman et un amoureux bienveillant et attentif des animaux, a vu dans Bill quelque chose qui n'était pas écrit dans le Coran. Il l'aimait et s'accroupissait parfois sur la véranda, le bras autour de lui, lui parlant.

Après environ deux ans de ce genre de vie, je me suis réveillé une nuit en sursaut, sentant que quelque chose n'allait pas. C'était le cas. Bill n'était pas sur le lit. J'ai allumé la lanterne et je l'ai trouvé sous le lit, à peine conscient ; il est mort cinq minutes plus tard. Je suppose que c'était un problème valvulaire, un héritage du rhumatisme articulaire aigu. Il a emporté un peu de moi avec lui, je pense. C'est Ata Mahomed qui a arrangé son enterrement, et l'a même photographié pour que je puisse le voir plus tard ; c'est Ata Mahomed qui a fait creuser une tombe qui était conçue avec des pierres de façon si ingénieuse que le chacal le plus intelligent ne pourrait jamais y pénétrer. C'est là que nous avons laissé Bill du désert avec une pierre pour marquer l'endroit – « pour toujours l'Angleterre », où ses os reposent certainement encore.

Et j'ai continué, seul.

Chapitre 5

Six ans d'Inde

MON travail consistait à enquêter sur les maladies des chameaux ; il était inhabituel d'envoyer des hommes en Inde au beau milieu de la saison la plus chaude, et dès que je suis arrivé à Lahore dans le Pendjab, on m'a demandé de monter dans les « collines » (l'Himalaya) pendant deux mois où j'ai passé mon temps à



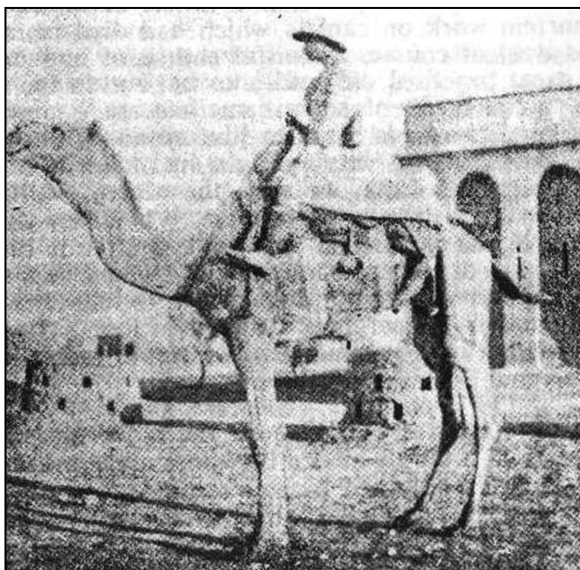
Vautours après une autopsie

apprendre l'Hindustani et aussi à lire tout ce qui était connu sur les chameaux et leur principale peste, la surra ou la trypanosomiase. C'est

ce que j'ai fait et j'ai réussi mon examen linguistique de premier niveau au terme de mon séjour. J'étais appelé à travailler loin des lieux fréquentés par les hommes blancs, et il aurait été tout à fait insensé d'aller dans les zones sauvages avec rien de moins que cette qualification minimale.

Ensuite, j’ai été envoyé à Kathgodam, au pied des collines en-dessous de Naini Tal, pour étudier la surra qui affectait le service de tonga (transport rapide de chevaux) entre les deux endroits cités. C'était au début du mois d'octobre et je n’ai pas tardé à faire ma première importante découverte. On savait que les grosses mouches à cheval appelées Tabanus étaient capables de transmettre la maladie d'un animal à l'autre, et une partie de mon travail consistait à faire un relevé des mouches sur la route. Les instructions qu’on m’avait données étaient que la maladie ne se propageait qu'à une seule saison de l'année, à savoir d'octobre à décembre. J’ai cependant rapidement constaté que tous les poneys infectés par la surra à cette époque étaient malades depuis des semaines, voire des mois, et qu'aucun nouveau cas n'apparaissait ; j'ai également constaté que le Tabanus brillait par son absence, tandis que l'autre mouche piqueuse commune, le Stomoxys, également soupçonnée, était encore très répandue. J’en ai conclu que je commençais à travailler trop tard dans la saison, et j'ai signalé à mes aînés que je pensais qu’on découvrirait que c’était en juillet, août et septembre que la maladie se propageait, et que l’enquête montrerait probablement que cette saison, et non la dernière, coïnciderait avec la présence d'un grand nombre de mouches Tabanus. Cela s’est avéré être le cas par la suite et, bien sûr, a révolutionné l'ensemble des mesures préventives de routine. J'ai également montré que malgré sa prévalence, la mouche piqueuse, Stomoxys, n'avait apparemment pas pu maintenir la peste au-delà de la saison du Tabanus qui était beaucoup plus courte.

Après un bref séjour dans le laboratoire impérial de Muktesar, magnifiquement situé à 7 500 pieds d’altitude, juste en face de la première grande muraille formée par la masse des montagnes himalayennes, je suis parti pour les plaines du Panjab afin de travailler dans un premier temps avec les huit Corps de chameaux de Silledar qui



Sur le dos du vaisseau du désert

étaient répartis dans toute la province. En travaillant dans la jungle, j'ai eu ma première attaque de malaria. Mon expérience avec cette maladie a été courte et rapide : j'ai immédiatement pris trente granules de quinine et j'ai continué jusqu'à ce que je sois assommé par le médicament ; puis j'ai arrêté. Il est un fait que depuis ce jour, je n'ai plus jamais eu de crise de fièvre des marais, malgré une exposition inévitable et fréquente au moustique anophèle au cours des huit années suivantes. Je ne sais pas si le paludisme est particulièrement vulnérable à la quinine dès son apparition, mais il semble bien que ce soit le cas.

J'ai passé la saison froide à acquérir toute l'expérience possible avec mes étranges nouveaux patients et j'ai décidé que mes journées les plus actives devraient se situer entre les mois de juin et d'octobre, juste au moment où les plaines sont les plus insupportables ; la raison en est que la surra ne se propage que pendant cette saison dans la plupart des régions du pays des chameaux indiens, bien que les animaux malades puissent transporter la maladie d'une saison à l'autre, agissant ainsi comme des réservoirs que le Tabanus peut exploiter au début de sa

saison. Cette perspective était loin d'être agréable, et était compliquée par le fait que la plupart des chameaux vont loin dans le désert à cette saison et sont d'autant plus difficiles à atteindre. Mais ce travail me passionnait énormément.

Le travail post-mortem sur des chameaux dont la cause du décès était méconnue était, bien sûr, une source d'information fructueuse, mais il y avait de grandes difficultés pratiques à surmonter, et parfois lorsqu'une épidémie de maladie de chameau s'était déclarée, je parcourais même des centaines de kilomètres (en train et en selle) pour arriver sur les lieux avant que le soleil féroce ne rende les conditions impossibles. Souvent, après avoir terminé l'autopsie, nous regardions autour de nous pour trouver apparemment toute la population de vautours du nord-ouest de l'Inde dans un cercle dont nous étions le centre, attendant sur le sol que nous leur laissions la carcasse. Lorsqu'ils se mettaient au travail, on ne pouvait pas distinguer la carcasse des vautours et souvent au milieu d'eux, déchirant la viande pour survivre, il y avait un certain nombre de chiens parias ; ni les vautours ni les chiens ne semblaient avoir d'animosité les uns envers les autres. Parfois, plutôt que de perdre une chance de découvrir quelque chose lors d'une autopsie, nous l'abordions loin d'une source d'eau et c'était un travail épouvantable.

Il était souvent nécessaire d'examiner le sang d'une centaine de chameaux en même temps dans les conditions les plus horribles ; le sang était facilement obtenu en pressant sur une lame une goutte provenant d'une très légère entaille dans l'oreille de l'animal. Le microscope devait, parfois, être posé sur le sol et je suis surpris qu'aucune blessure importante ne semble avoir affecté ma vue dans ce travail éprouvant, dans l'éblouissement aveuglant d'un soleil indien.

J'ai vite détesté les conventions sociales qui régissaient la vie quotidienne en Inde, mais comme tout mon travail se déroulait dans la jungle et le désert, je suis rarement resté plus de quelques nuits dans une ville, juste le temps de faire le plein de provisions pour un autre long voyage dans l'arrière-pays. Les voyages se faisaient à cheval ou à dos de chameau, et j'ai rapidement réduit mes bagages au minimum, ce

qui a surpris certains des autres officiers que j'ai rencontrés en tournée. J'avais deux assistants, diplômés de l'école vétérinaire de Lahore : l'un était un Mahométan, Ata Mahomed, l'autre un Sikh, Kahan Singh ; c'étaient des travailleurs splendides, avec le cœur à l'ouvrage. Ata Mahomed, en particulier, était un personnage très déterminé qui refusait résolument de se laisser abattre par nos difficultés. J'ai également eu de la chance avec mon serviteur, un Mahométan qui m'a soutenu tout au long de mes six années de présence dans le pays ; et il en a certainement vu beaucoup durant cette période. J'étais très heureux dans mes relations avec mon officier supérieur, l'inspecteur général du département vétérinaire civil, et j'avais l'avantage d'être un fonctionnaire impérial et non provincial. Le colonel Pease (car c'était son nom) ne m'a jamais dit *« non »* une fois qu'il était convaincu que j'étais sérieux : je lui proposais ce que je pensais que la prochaine étape devait être et il me disait simplement *« continuez »*. C'était une chance, car j'ai toujours été récalcitrant à la discipline. On dit souvent que si l'on ne supporte pas la discipline soi-même, on ne peut pas discipliner les autres ; je n'en crois pas un mot ! Je ne parle pas du service dans l'armée et la marine, bien sûr, mais je suis sûr que ce n'est pas vrai dans la vie rude du pionnier.

J'ai fait en sorte que la prochaine saison de surra soit passée dans une zone connue de la maladie et que le travail principal soit effectué avec des poneys ; finalement, la route de Saharanpur à Dehra Dun a été choisie et j'ai obtenu l'utilisation d'un bungalow forestier à Mohand, juste là où la route entrait dans les collines de Siwalik. Cet endroit était connu pour causer la mort certaine des Bhoutan à cette saison. Je suis arrivé quelque temps avant que la mousson ne fasse sortir les mouches, d'une part pour pouvoir comparer correctement les conditions des mouches dans la chaleur sèche et celles dans l'humidité, mais d'autre part pour pouvoir acheter quelques poneys, construire une écurie et préparer des moustiquaires à grande échelle pour protéger certains des poneys. Nous avons pris avec nous plusieurs chameaux qui avaient une surra chronique, ceci afin de nous assurer qu'une source d'infection serait présente, et nous avions un certain nombre de rats blancs et de souris blanches sur lesquelles nous pouvions étudier les différentes

sortes de pouvoirs de transmission des mouches piqueuses. Comme l'endroit était très propice à la malaria, étant entouré d'une jungle épaisse remplie de toutes sortes de bêtes sauvages, dont l'éléphant et le tigre, j'ai aménagé une cabine en bambou qui, une fois recouverte d'une moustiquaire, me permettait de prendre mes repas et de passer mes soirées en toute tranquillité. Je ne tirais pas : je n'aime pas tuer les animaux, sauf pour la nourriture, et j'étais là-bas pour travailler. Je me maintenais en forme en faisant de longues promenades avec mon compagnon bull-terrier.

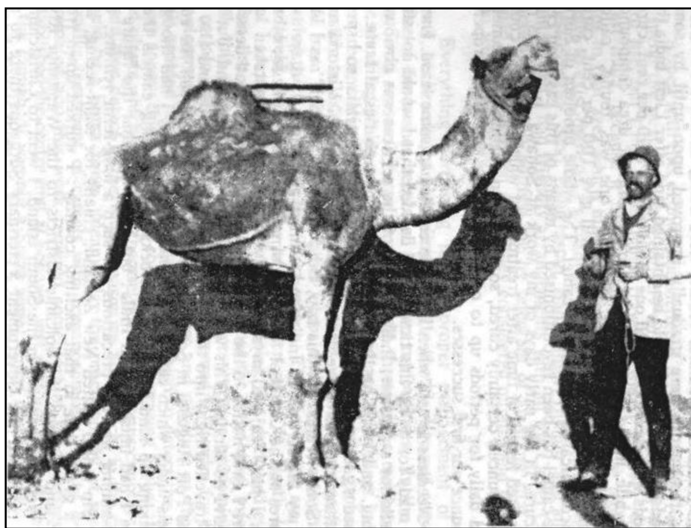
Pour faire court, nous avons prouvé que les poneys protégés par des moustiquaires pendant toute la saison du surra, mais qui étaient par ailleurs en contact étroit avec des animaux porteurs de la maladie, sont restés indemnes, alors que tous les poneys non protégés l'ont contractée. Nous avons également obtenu beaucoup d'informations sur la capacité relative des différents genres de mouches piqueuses à transmettre la surra d'un animal à l'autre.

Armé de cette connaissance précise, je suis retourné au Pendjab pour consacrer les cinq années suivantes entièrement aux problèmes des chameaux. C'était une vie difficile, mais j'avais les coudées franches, j'ai beaucoup voyagé dans tout le Nord-ouest de l'Inde, car c'est la relative faiblesse des pluies de la mousson dans cette région qui permet à un animal comme le chameau d'y exister en tant que serviteur de l'homme. Je me suis rendu à la frontière nord-ouest, au Sind, au Baloutchistan, à Bahawalpur, à Bikanir et dans tout le Panjab, et j'avais des accords avec tous les commandants du Corps de chameaux qui m'informaient par télégramme de tout ce qui se passait dans leur juridiction et qui, selon eux, pouvait fournir des informations utiles à l'enquête.

Tout ce qui concernait la bonne gestion du chameau, son élevage et son alimentation, jusqu'à l'identité et la valeur saisonnière des buissons qu'il broutait, était mon affaire. Au cours des premières saisons de la surra, je voyageais léger à travers la mousson dans les plaines torrides alors que dans les collines, les hommes qui se considéraient plus chanceux se rétablissaient. Je devais couvrir le plus de terrain possible

afin de détecter les différentes zones qui étaient raisonnablement à l’abri du Tabanus afin que les hommes du Corps de chameaux puissent les utiliser pour faire paître leurs animaux pendant la saison de surra. Ce travail m'a emmené très loin et il y a peu de zones désertiques du nord de l'Inde que je ne connaisse pas. Mais en faisant ce travail et tout ce qui en découlait, j'ai remarqué que les zones les plus infestées par cette mouche étaient caractérisées par la présence ou la prédominance de certaines espèces de végétation, qui semblaient exiger pour leur développement les mêmes conditions de chaleur et d'humidité que la mouche. Cela m'a permis d'utiliser les mois d'hiver afin de détecter les pires zones de surra : cela a été fait en vérifiant les buissons, les arbres et les plantes qui s’associent au pays du Tabanus ; on pouvait ainsi détecter en hiver une zone qui, en période de pluies, serait une zone de surra. Parallèlement, il fallait étudier la faisabilité d'un traitement curatif spécifique des chameaux atteints de trypanosomiase et ce travail nécessitait une sorte de quartier général. J’ai d’abord établi le centre à Sohawa, juste au nord de Salt Range, dans le Panjab ; ce n'était pas une zone de surra ; il se trouvait sur la voie de chemin de fer et la route Grand Trunk et était donc pratique pour les communications et il y avait suffisamment de pâturage pour les chameaux. Mais pendant plusieurs années, nous n’avons pas réussi à obtenir du gouvernement qu’il construise des quartiers appropriés pour ce centre et j’ai dû vivre sous des tentes jusqu'à ce que, finalement, il le fasse. On savait à cette époque que certains médicaments à base d’arsenic étaient capables de supprimer les trypanosomes du sang des animaux, même s'ils revenaient après quelques jours d'absence : chez certaines espèces animales, il y avait eu des guérisons occasionnelles. Avec les médicaments disponibles à l’époque, il s'agissait pour ainsi dire de découvrir en quelle quantité et par quelle méthode le trypanosome pouvait finalement être tué sans nuire au patient animal. Ce travail monotone a cependant était abordé et, en 1910, grâce à un traitement assez long, nous avons obtenu 50 % de guérison par certains traitements ; des résultats similaires ont été obtenus en Égypte. Ces traitements ont été progressivement améliorés jusqu'à ce que certaines méthodes permettent d’obtenir une majorité de guérisons, et après

mon départ de l'Inde, les méthodes ont été développées jusqu'à ce que l'on puisse compter sur une guérison à 90 %. Pendant ce temps, dans les laboratoires européens, des composés organiques de la région étaient étudiés et on en a finalement trouvé un, appelé « Naganol », qui, à dose appropriée, permettra de guérir à 100 % les cas non compliqués chez le chameau. Tout le problème du surra chez le chameau a été résolu grâce à ce remède facile et sûr. Dans les premiers temps de mon travail à Sohawa, il n'y avait pas de délai reconnu après le traitement permettant de dire qu'un animal était définitivement guéri, aussi nous devions examiner le sang de nos chameaux quotidiennement pendant des périodes allant jusqu'à un an avant de pouvoir annoncer correctement nos premiers succès.



Une des premières cures du surra du Chameau

Il va sans dire que lorsque j'ai eu droit à un congé, j'étais tout à fait prêt. J'avais alors décidé que je ne resterais pas en Inde pour bénéficier d'une pension ; l'indianisation des services s'annonçait manifestement, et je n'avais pas le temps pour cela. Comme je n'avais pas d'attaches dans mon pays, cela semblait une bonne occasion de découvrir l'Australie, j'ai donc passé ce congé de trois mois dans les régions sophistiquées de Victoria et de la Nouvelle-Galles du Sud. Lors de ce

voyage, je ne suis pas allé dans l'arrière-pays car j'en avais vu assez en Inde et je voulais changer ; j'ai donné deux conférences sur le chameau à l'école vétérinaire de Melbourne ; sinon, je me suis juste amusé. J'ai pris mon deuxième congé juste avant d'annoncer au gouvernement indien que j'avais décidé de quitter son service. J'ai également passé ce congé en Australasie et, j'en ai profité pour voyager au cœur de l'Australie occidentale et jusqu'à Port Augusta en Australie méridionale, afin de voir par moi-même les conditions dans lesquelles les chameaux vivaient et travaillaient là-bas. J'avais envisagé de m'installer dans l'arrière-pays et d'y élever des chameaux lorsque j'en aurais fini avec l'Inde ; mais j'ai décidé que l'avenir de l'extraction de l'or était trop précaire pour une entreprise à si long terme. Au cours de ce voyage, j'ai également visité la Nouvelle-Zélande, principalement pour le tourisme, et je me suis beaucoup amusé dans ce pays passionnant ; je suis allé d'Auckland à la rivière Wanganui et à Wellington en passant par les districts volcaniques : puis, dans l'île du Sud, je suis allé à Christchurch et j'ai contacté les vétérinaires du gouvernement à mon grand avantage professionnel ; j'ai quitté la Nouvelle-Zélande à Invergordon, regrettant de ne pas avoir eu assez de temps pour passer les cols de Milford Sound. De là, je suis allé en Tasmanie, et après avoir traversé cette île, je suis retourné à Melbourne et en Inde. Peu après mon arrivée à Sohawa, j'ai donné mon préavis de trois mois et, le moment venu, en février 1912, je suis rentré à la maison, d'où je m'étais absenté depuis six ans.

Le gouvernement indien était prêt à m'employer pour un travail d'enquête sur les éléphants, un travail que j'aurais pu trouver intéressant si j'avais été fraîchement débarqué d'un climat tempéré. Mais je sentais qu'il serait difficile de devenir un expert sur un tel sujet à moins de pouvoir vivre de ce travail pendant au moins trois cents ans, et comme cela était peu probable, et que je n'avais aucun désir de quitter un emploi dans lequel j'étais vraiment expert pour en accepter un autre dans lequel je ne voyais pas comment une vie ordinaire pouvait fournir suffisamment d'expérience afin d'en sortir avec un statut autre que celui d'amateur, j'ai décidé de m'en tenir aux chameaux. Je prévoyais un intérêt intense à comparer les conditions des chameaux

dans d'autres pays avec celles de l'Inde. Sur le chemin du retour, je suis resté deux semaines en Égypte, pour faire du tourisme et chercher du travail ; deux étaient disponibles, mais ils ne correspondaient pas à ce que je voulais, et je suis rentré chez moi pour voir à nouveau la famille.

Chapitre 6

En Équateur

LORSQUE j’étais en Inde, j’avais économisé la plus grande partie de mon salaire, et j’avais donc maintenant un revenu suffisant pour vivre décemment, ce qui me donnait le sentiment d’indépendance qui était un élément si important dans ce que je considérais comme une existence heureuse. J'avais pris l’habitude d’envoyer mon argent chez moi, de temps en temps, pour que mon oncle Ernest, qui était agent de change, investisse pour moi, ce qu'il faisait avec discernement. Je lui ai dit que ce que je voulais, c'était un petit revenu régulier et sûr afin de ne pas avoir, le cas échéant, à tirer le diable par la queue. J'étais en excellente santé et, bien sûr, je maîtrisais mon travail. Après avoir cherché pendant environ deux mois, j'ai rejoint le département vétérinaire du gouvernement d'Afrique de l'Est (maintenant appelé Kenya) en tant que spécialiste des chameaux. Il était prévu que mon quartier général se trouve à un endroit appelé Marsabit, qui était un volcan éteint au coin d'une des grandes réserves animalière, à environ 600 mètres d’altitude et à 320 kilomètres de tout. Je devais y établir, en plus de mon travail sur les chameaux, une station afin de tester les poneys abyssiniens importés atteints de la morve.

Avant de prendre la mer, j'ai rendu visite à la famille King qui se trouvait alors à Southsea, et je me suis fiancé à mon ancienne amie, May Winifred King ; et il était prévu que dès que j’aurais trouvé mes marques en Afrique, elle me rejoigne là-bas.

Cependant, Dieu dispose et les choses se sont passées différemment. Quand je suis arrivé à Nairobi, la capitale, j'ai découvert que des braconniers d'ivoire d'Abyssinie avaient assassiné un

commissaire de district non loin de Marsabit et le gouvernement ne considérait pas cet endroit comme sûr afin que je puisse l'utiliser comme prévu. J'ai été dévié vers le Jubaland, qui est le pays désertique à l'ouest du fleuve Jubba, qui descend d'Abyssinie et se jette dans l'océan Indien à 16 kilomètres au nord de Kismayu. Pour y arriver, j'ai dû descendre de Nairobi à Mombasa et prendre un petit caboteur.

Jubaland est vraiment paumé, et l'équateur lui-même le traverse près de l'embouchure du fleuve. Il fait chaud en toutes saisons et est situé à basse altitude ; le paludisme est présent partout où il n'y a pas de désert. La plus grande partie de cette région est désertique, mais la piste vers le nord n'est jamais loin du fleuve. Ce n'est pas un endroit pour une femme blanche. La vie à la campagne devait être vécue dans des huttes en bois délabrées, et le seul produit du désert était le bétail. D'autre part, il y avait du gibier en abondance et, pendant la tournée, on pouvait chasser afin d'obtenir sa propre réserve de viande. Le menu pouvait être le dik-dik (une petite antilope de la taille d'un whippet), la pintade, la volaille sauvage, l'outarde, la perdrix, le canard (où il y avait des lacs suite au débordement du fleuve en saison des pluies) et le ganga des sables, qu'on pouvait attraper à six heures du matin en attendant près de n'importe quel trou d'eau à cette heure. En raison de la prévalence de l'acacia, connu sous le nom d'épine « wait-a-bit » [attendez un peu], à travers lequel il était impossible de se frayer un passage sans se faire arracher ses quelques vêtements, ce n'était pas un bon pays de traque et il était très rare que le plus gros gibier, comme la gazelle de Waller, le koudou et l'oryx, puisse être capturé. Les lions abondaient et on les entendait souvent grogner la nuit autour du camp de protection des épineux (sariba). Les réserves devaient être bien calculées, car rien de tel ne pouvait être obtenu vers l'intérieur du pays. La population somalienne établie loin du fleuve était entièrement nomade et les seuls villages, souvent habités par les descendants d'esclaves fugitifs, se trouvaient sur les berges du fleuve. Le courrier était lent et rare, arrivant par coureur autochtone (si l'on habitait à Serenli) après 320 kilomètres à vol d'oiseau.

La frontière était patrouillée et gardée par le King's African Rifles[8], et il y avait une unité montée forte d'environ une centaine de chameaux, les hommes étant principalement soudanais, recrutés chez l'ennemi vaincu à Omdurman (et ils n'étaient donc plus tout jeunes) et les chameaux importés d'Arabie, car Jubaland ne produit pas de chameaux à monter. Tout le travail de transport lourd était effectué par le chameau de bagage local, en petit nombre ; la charge n'était que de 110 kg environ et comme les chameaux étaient principalement gardés comme source de nourriture, il n'y avait pas beaucoup de transporteurs entraînés et la plupart des animaux utilisés par les militaires étaient plutôt sauvages par manque de manipulation.

Les berges du fleuve étaient infestées par les mouches tsé-tsé sur un tronçon d'environ 480 kilomètres entre Yonte et Selagli et tous les transports par chameaux devaient être effectués à la hâte dans cette partie de l'itinéraire vers le nord, parcourant souvent 48 kilomètres de nuit entre 18 heures et 6 heures du matin, période durant laquelle la tsé-tsé est considérablement moins active que le matin après l'aube ou à la tombée de la nuit. Le soleil se lève à 6 heures et se couche à 18 heures presque toute l'année. En douze heures, les chameaux sous charge peuvent tout juste parcourir les 48 kilomètres à leur rythme normal. Lorsqu'ils atteignent le campement, celui-ci doit être situé à un endroit suffisamment éloigné du fleuve pour être hors de portée des tsé-tsé et des Tabanus.

Je n'ai jamais été très heureux pendant les 18 mois que j'ai passés dans ce pays ; cela n'avait pas « collé » avec mon supérieur, à Nairobi, le chef des services vétérinaires ; je pense que nous nous sommes mutuellement détestés au premier abord. Bien sûr, j'étais totalement indépendant de lui dans le Jubaland, mais les conditions dans ce pays étaient à l'époque assez impossible pour toute sorte de recherche. Mon travail consistait principalement à inspecter les routes empruntées par

---

8 Le King's African Rifles (KAR) est un régiment colonial britannique composé de plusieurs bataillons levés à partir des diverses possessions anglaises d'Afrique de l'Est de 1902 jusqu'à l'indépendance dans les années 1960.

les chameaux à la recherche de mouches afin que les commandants puissent savoir comment, où et quand faire passer leurs animaux. Le chameau passait en premier, et la marche nocturne nécessaire était très dure pour l'élément humain. J'ai tellement transformé la nuit en jour moi-même que lorsque j'ai quitté Jubaland, à la fin de 1914, j'ai très mal dormi la nuit tout au long de la Grande guerre. Ce travail était préventif et n'avait pas grand intérêt, mais j'ai tiré beaucoup d'informations professionnelles des nombreuses occasions que j'ai eues de comparer les conditions que j'avais observées en Inde et que j'avais laissées derrière moi.

Une fois, alors que je remontais la rive droite du fleuve Jubba, je me suis perdu dans la brousse. Je marchais à environ quatre cent mètres devant le convoi des chameaux à bagages et juste après le lever du soleil. J'avais abattu quelques pièces de gibier pour la nourriture de la journée, laissant les victimes au milieu de la piste pour que le premier chamelier puisse les ramasser et les charge sur son animal. Je ne sais pas comment j'ai pu quitter la piste, sauf qu'elle n'avait que la largeur d'un pied de chameau, mais soudain, j'ai trouvé le soleil sur ma gauche au lieu de là où il aurait dû être, c'est-à-dire à ma droite. J'avais dû faire un tour quasi-complet. J'ai ressenti la panique qui semble toucher tous les hommes perdus dans la brousse, mais au lieu de courir comme l'envie m'en prenait, je me suis dit : *« Assois-toi, idiot ! »* et je l'ai fait, sur une pierre, jusqu'à ce que la panique soit passée. Ensuite, il ne s'agissait plus que d'un simple calcul pour savoir quelle direction prendre pour atteindre le fleuve. Il était 6 h 15 et nous étions pratiquement sur l'équateur et je savais que j'étais sur la rive droite du Jubba qui coule à peu près du nord au sud, mais avec de nombreux virages. Il était clair que tout ce que j'avais à faire était de marcher droit vers le soleil. Je me souviens avoir sérieusement discuté avec moi-même pour savoir si le soleil se levait vraiment à l'Est ! Vous voyez, peut-être que ma vie dépendait du fait de ne pas se tromper ! Puis je me suis levé et j'ai traversé les broussailles, le visage face au soleil ; peu de temps après, j'ai détecté une pente descendante dans le désert devant moi, et je suis arrivé au fleuve. J'ai trouvé les traces des chèvres de rationnement menées derrière le convoi et, après avoir étanché ma soif dans le fleuve,

en prenant les précautions de rigueur contre les crocodiles, je me suis précipité le long de la piste et suis arrivé au camp juste avant qu'une équipe de recherche ne parte à ma recherche.

J'ai passé plusieurs mois dans un endroit abandonné appelé Serenli, à 645 kilomètres de la côte lorsque vous voyagez sur le fleuve, et j'ai rejoint l'expédition du brigadier général Hoskins lorsqu'il est allé directement dans le pays de Marehan pour tenter de faire comprendre aux indigènes de la région qu'une expédition militaire serait nécessaire s'ils ne se tenaient pas tranquilles. Tandis que Hoskins parlait, j'observais tranquillement les itinéraires de la future expédition si elle s'avérait inévitable. Ainsi, elle pourrait se dérouler avec le minimum de pertes de chameaux pour cause de surra.

Cependant, Hoskins ne fit pas grande impression sur le Marehan, et l'expédition fut décidée. J'ai été envoyé sur la côte où j'ai dû organiser le débarquement sur une plage ouverte, à Kismayu, de 350 chameaux d'un corps de chameaux indiens qui devait y participer. Le commandant, les officiers autochtones et de nombreux hommes de ce Corps de chameaux m'avaient bien connu en Inde et étaient étonnés de me voir monter sur le flanc du navire dans le port de Kismayu. Nous avons dû transborder les chameaux de la cale du navire dans des bateaux à vapeur à fond plat qui, une fois pleins d'animaux, étaient amenés sur la côte, puis les chameaux étaient jetés à la mer et devaient nager sur le dernier tronçon. Le port de Kismayu, bien que situé au niveau de l'équateur, est entièrement exempt de requins en raison de son entrée très étroite par une brèche dans le récif corallien qui le ferme ; et c'était assez amusant de piquer des têtes dans la mer tiède depuis les ponts de ces bateaux pour tenter de trouver un peu de répit face à la chaleur intense. Une fois débarqués, les chameaux devaient être acclimatés aux nouvelles plantes de pâturage étranges du pays, mais seulement trois semaines étaient disponibles pour cela et, lorsque l'expédition s'est mise en route pour l'arrière-pays, certains des animaux se rétablissaient tout juste de diarrhées et d'indigestions dues au changement de leur régime alimentaire.



Arnold S. Leese durant la Première Guerre mondiale

J'ai eu une dispute avec le gouvernement à cette époque, ayant reçu des ordres péremptoires de mon chef de rejoindre l'expédition en tant que vétérinaire.

Mon statut étant celui de civil, sans aucune disposition concernant la possibilité que je fasse partie des blessés, ni aucune définition de mon rang dans une expédition militaire, ni aucune certitude quant à

mon statut en matière de discipline, j'ai refusé cet ordre à moins qu'il n'ait été convenu au préalable de toutes parts que j'étais un civil et rien d'autre qu'un civil et que je ne recevrais d'ordre de personne quant à mon travail, mais seulement concernant mes déplacements. Il y a eu beaucoup de discussions à ce sujet, mais j'ai obtenu ce que je voulais ; je tenais toujours à accompagner l'expédition en raison de la participation de mes amis indiens, mais je n'avais pas l'intention de me voir confier des tâches qui relevaient légitimement du corps vétérinaire de l'armée, et ce sans consultation sérieuse. J'ai accompagné le long convoi à travers le pays tsé-tsé, et tous les camps, marches et arrangements pour abreuver les chameaux aux endroits infestés par la mouche ont été effectués selon mes conseils. À l'arrivée à Serenli, j'ai été remercié par l'officier commandant pour avoir « joué le jeu », mais je me suis souvent demandé à quel autre jeu il pensait que j'aurais pu jouer ! Quelques semaines plus tard, je suis retourné sur la côte, la moitié du voyage s'effectuant par voie fluviale, dans un canoë indigène ; j'étais accompagné d'un officier britannique qui « était devenu zinzin » et le long voyage n'a pas été facile à cet égard. Au bout de quelques jours, je revenais avec un grand convoi de chameaux avec du ravitaillement pour les troupes de l'arrière-pays. Mais les longues marches m'avaient affecté ; j'avais eu une sciatique très grave à force de marcher avant de quitter le Serenli pour la dernière fois et j'avais aussi souffert d'une inflammation du conduit externe des oreilles due à l'utilisation, pour le lavage, de la seule eau disponible dans un camp, celle d'un bassin dans lequel s'était trouvée une autruche morte. Dans un climat tel que celui de Jubaland, ces choses avaient affecté mes forces, et durant la marche, à environ 160 kilomètres de la côte, je devins très fébrile et j'ai dû être laissé à l'arrière ; mon visage était si enflé que mes yeux étaient presque fermés ; je ne sais pas quel était mon état : j'ai dû être transporté vers la côte sur une civière par les indigènes où, sous la supervision d'un médecin indien, j'ai pu me rétablir lentement mais complètement. C'était à un endroit appelé Gobwen, sur les rives sablonneuses du Jubba près de son embouchure, avec le mât sans fil de Jumbo, dans le Somaliland italien, juste en vue de la rive opposée. Puis, nous avons appris que la guerre avait éclaté

avec l'Allemagne. C'était particulièrement inquiétant pour les quelques hommes blancs de Gobwen, car, bien sûr, l'Italie était alors nominalement l'une des puissances de la Triple Alliance. Dans le Somaliland italien, les soldats abyssins étaient souvent enrôlés, et leur réputation n'est pas des plus clémentes. Cependant, des officiers italiens ont traversé le fleuve et nous ont assuré qu'ils ne se battraient pas aux côtés de l'Allemagne. J'ai utilisé leur radio pour offrir mes services, en Europe, au War Office, mais le commissaire provincial du Jubaland m'a demandé d'emmener les chameaux du Corps de chameau vers le sud, à Mombasa, en l'absence de leur commandant. Nous avons chargé les chameaux dans les bateaux à l'aide d'une grue branlante sur une jetée branlante, puis des bateaux sur un navire à vapeur. Le voyage s'est fait sans escorte et a duré trois jours et deux nuits. Et comme on savait que le croiseur allemand Konigsberg sillonnait l'océan Indien, nous nous levions très tôt le matin pour scruter l'horizon. Nous avons débarqué les chameaux à Mombasa où, bien sûr, ils étaient autant une curiosité qu'ils l'auraient été à Londres, et nous les avons amenés à Voi en train ; là, nous avons rencontré leur commandant et tous sont partis vers le sud en direction des Allemands, qui avaient envahi le pays depuis Tanganyka et se trouvaient à Taveta.

Après avoir débarqué à Mombasa, j'ai accepté une affectation en tant que capitaine dans le corps vétérinaire de l'Afrique de l'Est, étant entendu que je serais autorisé à démissionner si l'ont renonçait aux chameaux. Je soupçonnais que nous allions directement dans le pays de la tsé-tsé, où ils ne pouvaient guère servir longtemps avec succès et je n'avais pas l'intention de me placer sous la discipline militaire pendant longtemps sous les ordres d'un homme que je détestais. Le seul uniforme militaire que j'avais était une bande rouge coupée à la hâte autour de mon casque colonial, un insigne de l'E.A.V.C. et des étoiles de capitaine ; le reste de mon habillement était du kaki civil. J'ai trouvé des tsé-tsé partout où nous allions et les chameaux trouvaient à peine de quoi se sustenter en patrouillant dans une région de buissons épais où ils étaient des cibles si évidentes pour un mitrailleur. Ils ont commencé à tomber malades à cause de Ngana, une forme de trypanosomiase qui est véhiculée par la mouche tsé-tsé et j'ai fait de

mon mieux pour les traiter avec les méthodes maladroites alors connues. Nous en avons perdu très peu, mais j'ai informé le commandant qu'il finirait certainement par perdre le lot s'ils n'étaient pas retirés du territoire des tsé-tsé, où ils n'avaient vraiment rien à faire. Après deux mois de service dans le « désert » du Serengetti (pas vraiment le désert que nous, chameliers, connaissions), j'ai reçu l'instruction de ramener les chameaux à Jubaland. Ce que j'ai fait, en revenant sur le même bateau et en exigeant ma libération conformément à l'accord passé. Après quelques balbutiements et tergiversations, j'ai reçu mon congé, et j'ai pris le premier bateau disponible, un bateau français, pour Marseille. En chemin, j'ai envoyé un message au gouvernement égyptien offrant de débarquer en Égypte afin de prendre part à la guerre, mais je n'ai reçu aucune réponse.

Mais le War Office, en Angleterre, avait accepté mon offre précédente ; j'ai traversé la France en train et j'étais à peu près le seul passager civil dans le bateau qui nous a fait traverser la Manche du Havre à Southampton.

Chapitre 7

Le premier grand massacre

J'ÉTAIS heureux de m'éloigner du soleil tropical ; je sentais que cela avait fini par affecter mon énergie et mon esprit d'initiative. Je suis allé voir ma future épouse et ma mère et je me suis engagé directement dans le Corps vétérinaire de l'armée royale. J'ai été plutôt déçu de me voir offrir une simple affectation de lieutenant, mais j'ai eu le sentiment que ce n'était guère le moment de discuter des conditions ! Quoi qu'il en soit, j'ai été nommé capitaine après neuf mois de service. Je suis resté deux mois en Angleterre avant d'effectuer ma traversée vers la France, où j'ai travaillé comme officier vétérinaire dans les unités du Corps d'armée. C'était merveilleux de retrouver les chevaux. Ensuite, j'ai été affecté à la 7e Brigade de siège et c'est avec cette unité que j'ai fait la guerre. Elle était composée de batteries d'obusiers de six pouces qui, à l'époque, pouvaient être décrites comme l'argument final sur le terrain. Ces canons étaient tirés par huit chevaux lourds et chaque wagon de munitions en comptait quatre. Nous sommes allés dans un endroit juste derrière Neuve Chapelle et je me suis trouvé sous des tirs d'obus pour la première fois la toute première nuit. C'était avant la bataille du même nom et on nous a dit que nous devrions être à Lille dans une semaine environ ; mais Dieu dispose, et les seuls Britanniques qui y sont parvenus au cours des années suivantes étaient des prisonniers. Afin d'éloigner les chevaux du front, ils ont été renvoyés à 13 kilomètres de là et je me suis occupés d'eux ; j'ai eu d'autres unités à visiter et j'ai été assez occupé. Puis, on nous a de nouveau rapprochés du front, juste avant l'église de Laventie, où nous avons été sévèrement bombardés, et un ou deux chevaux ont été touchés, mais j'ai réussi à enlever les éclats avant de les envoyer à la base. Je trouve qu'il y a deux considérations importantes lorsque les

chevaux sont touchés par l'ennemi ; la première est que, si vous pouvez enlever l'éclat sur place, faites-le, car les animaux sont souvent très retardés sur le chemin de retour du front ; la seconde est que, si l'éclat est trop profond pour être retiré par une chirurgie acrobatique, faite partir le cheval sans tarder afin qu'il puisse arriver à un endroit où il pourra être soigné avant qu'il ne se raidisse.

Après quelques semaines, nous avons déménagé, une nuit, dans le quartier de Bethune, et le lendemain, nous avons appris que notre dernière position avait été détruite par un bombardement. Nous sommes longtemps restés là ; les batteries étaient, bien sûr, plus proche de la ligne ; les munitions étaient très rares à cette époque et nos chevaux lourds étaient parfois appelés, par paires, effectuer quatre parcours au trot rapide, ce qui ne leur faisait guère de bien. À cet endroit, je me souviens avoir vu le (alors) prince de Galles marcher avec son régiment ; et les Canadiens revenaient du front avec leur prisonnier habituel au visage livide qui laissait deviner ce qu'ils avaient enduré. J'avais beaucoup d'unités à contrôler à ce moment-là, et mes tournées professionnelles m'ont fait parcourir beaucoup de terrain. J'ai passé la veille de Noël dans les tranchées avec les officiers d'une de nos batteries à Annequin et c'est d'un poste d'observation que j'ai vu pour la première fois les Allemands contre qui nous étions en guerre.

Le travail vétérinaire au front en temps de guerre n'est pas très satisfaisant pour le clinicien, car la prévention est son travail, et il doit envoyer tous les cas problématiques à l'arrière pour y être traités par d'autres. La détection précoce des problèmes est la tâche principale, mais j'avais l'habitude de traiter certains cas moi-même si je pensais que le retard dans le renvoi nuirait à leur rétablissement.

Notre médecin militaire de l'époque était un spécialiste de Harley Street et je n'ai pu que sympathiser avec lui lorsqu'il m'a dit comment il avait dû, en tant que lieutenant, attendre et ne rien dire alors qu'un homme jeune et inexpérimenté, qui était son supérieur, bâclait un

travail ou commettait une erreur. Nous les *« Temporary Blighters »*[9] avons eu notre lot d'épreuves !

Après un an de service, j'ai eu une permission et je suis rentré chez moi pour me marier. À mon retour en France, j'ai appris que j'étais affecté à l'hôpital vétérinaire d'Abbeville sous les ordres du Major Hobday, qui était, dans la vie civile, le chef de l'école vétérinaire de Camden Town et que je connaissais bien. J'étais commandant en second. Ici, nous avons passé neuf mois et je suis devenu chirurgien intervenant pour les grosses opérations qui se faisaient sous chloroforme et bien que ce travail ne soit pas vraiment mon fort, j'ai été formé par le Major, qui était spécialiste de ce type d'opérations, jusqu'à ce que je puisse les faire seul. Très peu de vétérinaires ont eu une telle opportunité : le travail consistait généralement à enlever les testicules des cryptorchides[10] ou « rigs » dans les cas anormaux où un testicule était resté dans l'abdomen ; à stériliser des juments rebelles ; à effectuer l'opération « roaring » ; à éliminer le cartilage latéral du sabot dans les cas de « javart »[11]; à enlever les éclats d'obus ou les éclats de balles situés en profondeur ; et à effectuer l'opération radicale du « mal de taupe ». Il y avait aussi beaucoup de pratique générale, et c'est ce que j'aimais, avec le diagnostic de la claudication (qui est un art délicat), alors que nous devions fréquemment utiliser le test de la malléine pour la morve dans le travail préventif ; ce test était en fait effectué en injectant la malléine dans la paupière du cheval, et avec une organisation adéquate on pouvait en faire cent en une heure.

Pendant mon long séjour dans cet hôpital, j'ai été assez habile pour échapper à toutes les parades de l'église ; il y avait toujours un cheval malade à soigner, juste au bon moment ! J'ai toujours considéré que la chrétienté de l'Église était assez incroyable ; je suis le fils d'une mère

---

[9] [NdT : l'auteur fait référence à un carnet de croquis de la Grande guerre : « First World War Sketchbook Volume 1 - Blighters Temporary and Permanent - by One of Them » Art. IWMART16707A17.jpg]

[10] [NdT : On parle de cryptorchidie dans le cas d'un cheval dont l'un des testicules n'est pas descendu dans le scrotum (ou les deux).]

[11] [NdT : Inflammation du cartilage du sabot.]

unitarienne et je crois que les races différentes impliquent des religions différentes.

En une occasion, le Major Hobday, qui était un Franc-maçon de haut rang, a annoncé qu'une réunion des Francs-maçons allait avoir lieu dans l'unité et je me suis rendu compte que j'étais le seul officier là-bas qui n'était pas Franc-maçon. Bien que je ne fusse pas un militaire de carrière, j'avais été assez longtemps en contact avec des militaires en Inde et en Afrique pour savoir que selon une loi tacite, dans un mess, il ne doit pas y avoir de clans. Je suis donc allé voir mon commandant et lui en ai fait la remarque, en appuyant ma déclaration par l'indication que je devrais demander un transfert si la réunion proposée avait lieu. En conséquence, elle a été annulée.

Pendant ce temps, l'attaque britannique contre la Palestine avait échoué, et l'armée avait besoin d'une grande quantité de chameaux à bagages. J'ai reçu l'ordre de me rendre à Port Saïd avec la responsabilité d'en acquérir. J'ai demandé qu'on me permette d'abord de me rendre en Angleterre pour quelques jours afin de prendre ma trousse tropicale, car je n'avais pas mon matériel avec moi. Mais cela m'a été refusé et je suis parti à Marseille où j'ai passé ces quelques jours, qui auraient pu être mieux utilisés, à attendre un bateau. À l'arrivée à Port Saïd, l'officier de transport m'a ordonné de retourner à mon bateau et de débarquer à Aden pour être transféré dans le Somaliland. Comme la première escale du navire était à Bombay, j'ai fait remarquer que tout cela pourrait prendre beaucoup de temps et j'ai ensuite été invité à monter à bord d'un navire qui *allait* s'arrêter à Aden. J'ai passé trois jours dans ce port, puis j'ai traversé le golfe d'Aden à bord d'un petit navire à vapeur, qui a accosté à Berbera où je me suis signalé. Le cœur de la Remount Commission était ici représenté par un certain Major Herring-Cooper, un officier du département Remount ; il n'avait aucune expérience des chameaux et n'était pas vétérinaire, mais nous nous sommes très bien entendus et je lui ai donné toutes les informations nécessaires concernant l'achat de chameaux. Deux vétérinaires sont arrivés pour la même mission, aucun d'entre eux n'avait d'expérience avec les chameaux. Je suis tout d'abord allé à un

endroit du plateau où paissaient des chameaux qui avaient déjà été achetés par le gouvernement, mais j'ai constaté que les chameaux avaient été sélectionnés par une personne non qualifiée et je trouvais cela quelque peu choquant, et je n'en ai admis qu'un tiers environ pour l'expédition, en prenant la norme la plus basse possible à cet égard. Quant aux autres, je me suis arrangé pour les échanger avec des indigènes contre de bons chameaux, généralement deux vieux clous contre un, mais vers la fin, j'en donnais trois, quatre ou cinq contre un. Les indigènes, qui n'ont jamais vraiment besoin d'argent, car leur richesse est dans les animaux, avaient fait une excellente affaire contre les ignorants amateurs qui avaient acheté ces bêtes.

J'ai reçu l'ordre de me rendre à Hargeisa, non loin de la frontière abyssinienne, et d'y acheter des chameaux. J'avais avec moi un interprète arabe dont j'avais des raisons de douter de la loyauté. À Hargeisa, j'ai constaté qu'aucun chameau ne venait à la vente, alors j'ai convoqué une réunion d'akhils ou de chefs. Assis sur une chaise, j'ai demandé à ces gens de se rassembler en demi-cercle afin d'entendre le message du roi. J'ai expliqué la nécessité des chameaux dans la guerre contre les Turcs en Palestine et j'ai dessiné, avec un bâton, une carte approximative dans le sable que, bien sûr, ils ne comprenaient qu'à moitié, montrant comment les différents pays producteurs de chameaux avaient contribué à la campagne en fournissant des chameaux. Sur cette carte, j'ai tracé le Somaliland comme un pays très insignifiant. Je leur ai dit que le roi m'avait appelé et m'avait demandé où il pouvait obtenir plus de chameaux, et que j'avais répondu *« Au Somaliland ». « Où est-ce ? »* m'a dit le roi. Je le lui ai dit, et lui ai demandé ce qu'il fallait faire si les Somaliens ne voulaient pas vendre ? Sa réponse (telle que je l'ai inventée) fut, *« Dites-leur que je forme de nombreux jeunes soldats dans mon pays et que je veux les accoutumer à la vue du sang »*.

Cela a mis fin au « cercle ». À partir de ce moment, j'ai pu acheter en moyenne trente bons chameaux par jour pendant plus de trois mois ; de temps en temps, une tentative timide était faite pour former une nouveau « cercle » afin de faire monter le prix, mais je le cassais en disant que j'étais bien payé pour mon travail et que plus longtemps ils

me retardaient dans la vente de leurs chameaux, plus longtemps je devrais être éloigné du carnage en Europe. En Orient, on peut faire appel sans risque aux instincts les plus bas de l'homme. J'ai acheté 3 500 animaux à Hargeisa et Mandera, alors que les trois autres officiers en avaient rassemblé 1 500 à eux deux. Vers la fin de la période, le Major Herring-Cooper est retourné en Égypte et j'ai été laissé aux commandes, même si l'un des autres officiers vétérinaires était un militaire de carrière et mon supérieur de service. Nous avons reçu un officier australien extrêmement utile, appelé Hayward, que j'ai chargé de diriger le camp de regroupement des chameaux à quelques kilomètres de Berbera.

Au moment où le dernier convoi est arrivé pour nous emmener sur la mer Rouge, nous avions pratiquement vidé le Somaliland de tous les chameaux qui pouvaient s'y trouver. En chargeant les chameaux à Berbera, j'ai pris un coup de soleil et je fus en mauvais état pendant le voyage ; quand je suis arrivé à Suez, j'ai été envoyé directement à l'hôpital où mon sang a été fréquemment examiné afin de détecter la malaria bien que rien n'ait jamais été trouvé. De là, j'ai été transféré à Alexandrie, où j'ai récupéré dans un hôpital d'officiers et où j'ai été complètement oublié par les autorités. J'ose dire que j'aurais pu rester là pendant toute la durée de la guerre si j'avais voulu ! Le seul incident digne d'être relaté ici est l'arrivée d'un homme souffrant d'épuisement et d'exposition après avoir essuyé un torpillage dans la mer Égée. Sa description de ce qu'il a vécu m'est toujours restée à l'esprit ; lorsque la torpille a frappé le navire, il était dans sa cabine ; il a juste eu le temps de courir sur le pont et de sauter par-dessus bord comme on le lui avait ordonné. Mais le navire transportait des mules et, lorsqu'il a coulé, certaines d'entre elles se sont détachées et sont tombées à l'eau. Souvenez-vous que c'était la nuit. L'instinct de survie des mules est très fort : lorsqu'elles sont soudainement larguées en eau profonde, elles essaient de grimper sur tout ce qui est à flot. Il n'y avait pas grand-chose à flot sauf des hommes, alors les mules ont essayé de grimper *dessus* !

Mon narrateur a dit : *« La nuit était sombre et pourtant l'eau semblait n'être qu'oreilles et dents ».* Une vive description ! Avec des larmes dans les yeux il a cependant ajouté : *« Quand un destroyer m'a enfin récupéré, un homme qui se trouvait sur le dos d'une mule en train de nager est monté sur l'échelle et, lorsque nous sommes partis, plusieurs mules nous suivaient en tentant de nous rattraper ».*

La guerre est une chose monstrueuse pour les animaux comme pour les hommes.

Quand j'ai senti que c'était le moment, j'ai signalé ma présence, jusqu'alors oubliée, et on m'a dit de me joindre à un transport pour Marseille, ce que j'ai fait, la seule aventure du voyage étant l'apparition d'un sous-marin, sur quoi nos deux destroyers d'escorte nous ont rapidement enveloppés dans un écran de fumée à l'intérieur duquel nous avons changé de cap et nous nous sommes réfugiés temporairement dans la baie où St Paul aurait fait naufrage à Malte.

De retour à Abbeville, j'ai demandé à bénéficier d'un congé, mais je ne faisais pas partie des « perdreaux de l'année » du général et j'ai été envoyé en mission spéciale à Brest, où mon travail consistait à empêcher l'armée portugaise, qui y débarquait, d'introduire des animaux inutiles ou des maladies équines contagieuses, notamment la morve. Pour une raison quelconque, je n'ai pas été autorisé à les tester avec la malléine et je ne pouvais que stopper les cas « déclarés ». Mes expériences à Londres m'avaient familiarisé avec la morve sous ses nombreux aspects, ce qui était peut-être une chance pour beaucoup de gens, car la maladie avait été éradiquée de Grande-Bretagne ces dernières années et les nouveaux diplômés en médecine vétérinaire n'y étaient pas habitués. Comme un seul navire était alors utilisé pour le transport des chevaux depuis Lisbonne, c'était un travail très agréable pour moi et j'ai découvert que les officiers pouvaient obtenir la permission de faire venir leurs épouses s'ils le souhaitaient ; je *le* souhaitais et j'ai retrouvé la mienne à St Malo et nous avons passé un moment très heureux ensemble, à Brest, pendant six ou sept mois. La ville de Brest était alors remplie de soldats américains, portugais et même russes, mais je n'ai jamais pu comprendre à quoi les Portugais pouvaient être employés.

Un incident survenu à cet endroit pourrait intéresser les hommes qui travaillent au contact des chevaux. Mes inspections des chevaux, lorsqu'ils débarquaient, étaient effectuées dans les anciennes douves qui entourent les vieux remparts de Brest. Souvent, les chevaux et les mules se libéraient de leurs escortes à cause de licous pourris ou de l'absence totale de tout moyen de les contrôler ; certains avaient des fils de balle de foin autour du cou, et les hommes étaient censés s'y cramponner. Eh bien, un cheval s'est libéré, il est sorti de la douve et a galopé le long du haut du mur extérieur de celle-ci, puis il s'est finalement arrêté et a regardé ses congénères en bas. J'ai compris ce qu'il avait l'intention de faire et que rien ne pouvait l'en empêcher. J'ai crié aux hommes qui le poursuivaient de ne pas l'effrayer ni de le bousculer, et je me suis rapproché de l'endroit où il allait atterrir, car il regardait en bas, reniflant et s'agitant à la recherche d'un appui solide. La hauteur était d'environ huit mètres, mais le terrain était herbeux et favorable. Puis il a sauté, et ce qui m'a intéressé, c'est de voir très clairement que, bien qu'un cheval effectuant un saut ordinaire atterrisse sur ses pattes avant, ce gaillard, sautant d'une grande hauteur, a laissé tomber sa croupe alors qu'il était en l'air, de sorte qu'il a atterri sur ses pattes arrière, amortissant ainsi le choc. Il n'a pas été blessé.

Une fois cette mission accomplie, j'ai obtenu une permission et ma femme et moi sommes rentrés à la maison ensemble.

À mon retour en France, j'ai été affecté en tant que vétérinaire au dépôt avancé de transport de chevaux qui se trouvait juste à la sortie d'Abbeville. Ici, il y avait une population fluctuante de chevaux et de mules variant entre 3 000 et 7 000 et mon temps était bien rempli. J'ai été engagé dans cette unité jusqu'à ce que je sois démobilisé à la fin de la guerre. Une nuit, le dépôt a subi un bombardement intense, 320 chevaux ont été touchés, dont environ 180 tués sur le coup ou qui ont dû être abattus. J'ai été en service continu pendant 48 heures ; dans certaines sections, les chevaux morts étaient empilés les uns sur les autres jusqu'à hauteur d'épaules ; peut-être que ceux qui se trouvaient au bas du tas respiraient encore, certains avec les jambes arrachées. Il fallait que je les atteigne comme je pouvais, et mon revolver est devenu

presque trop chaud à tenir. Je me souviens que l'une de ces pauvres bêtes avait les deux pattes arrière arrachées au niveau du jarret et se tenait sur les moignons, ressemblant à un cheval à bascule désorienté ; je n'ai pas pu lui baisser la tête pour l'abattre d'une balle dans le cerveau comme c'est l'usage, et je lui ai tiré dessus juste devant l'oreille sautant rapidement sur le côté alors qu'il s'écroulait mort, presque sur moi. J'ai passé toute cette première nuit à faire ce travail macabre, tirant sur les cas désespérés et extirpant les autres. J'ai passé toute la journée du lendemain à prodiguer les premiers soins aux blessés, faisant évacuer à pied – avant qu'ils n'aient le temps de se raidir et qu'ils ne puissent plus se déplacer par leurs propres moyens – les cas les moins graves jusqu'à l'hôpital situé à un kilomètre et demi et chargeant les cas les plus graves dans les ambulances. La deuxième nuit, j'étais encore en train d'extraire sur des chevaux blessés des éclats de projectiles qui n'avaient pas pénétré à une profondeur exigeant des installations spéciales pour les enlever. Cette nuit-là, j'ai connu la bestialité de la guerre.

Les officiers de l'Unité en question étaient des hommes du Royal Army Service Corps, tous choisis pour leur travail en raison de leur expérience avec les chevaux, et pour un vétérinaire, c'étaient des personnes très agréables avec qui travailler. Les après-midi de relâche, qui étaient rares, nous organisions une chasse au renard imaginaire dans les collines autour d'Abbeville, avec un renard imaginaire et des chiens imaginaires. Le but de l'unité était de remplacer les pertes du front, nos chevaux étant conditionnés, entraînés et appariés selon les besoins, prêts à être fournis.

Un jour, un jeune frais émoulu du personnel vétérinaire est venu inspecter mon travail. Il m'a demandé si je veillais à ce que de l'avoine broyée soit utilisée pour que les chevaux puissent tirer le meilleur parti de leur maïs. Je lui ai dit : *« Non, monsieur »* et il a été très éloquent quant à ma négligence. Quand il a terminé sa tirade, je lui ai dit : *« Excusez-moi, Monsieur, mais aucun cheval ne quitte ce dépôt à moins qu'il ne porte lui-même dans sa bouche l'armement le plus efficace pour broyer le maïs ; des hommes entraînés inspectent les broyeurs de chaque animal et s'il y a quelque chose qui ne va*

pas, on corrige immédiatement cela, en outre, si vous voulez bien m'excusez, Monsieur, ces animaux ne recevront pas d'avoine broyée au front et s'ils s'habituaient à en manger ici, ils tomberaient rapidement lorsqu'ils y seraient envoyés et où leur travail est dur et le maïs servi entier. » Après cela, on m'a laissé seul pour faire mon travail sans interférence.

Il y a eu un moment de tension lorsque l'énorme unité, qui était depuis des années à Abbeville, a reçu l'ordre de se préparer à se rendre sur la côte avec un préavis de deux heures. Les Allemands étaient à Rouen ! Mais l'ordre a été annulé et nous n'avons pas bougé du tout tant que la guerre a duré.

Chapitre 8

Chameaux : fiction et faits

Réimprimé à partir du *Country Life*, du 13 avril 1945, avec l'aimable autorisation des propriétaires.

PRESQUE toutes les traditions populaires sur les chameaux sont sans fondement factuel et combien de fables concernant cet étrange animal spécialisé ne se rencontre, dans ce pays, que dans les zoos et les ménageries ! Sans notre boue locale, il aurait pu être un travailleur domestique familier ici, à condition qu'il ait bénéficié d'une écurie en hiver et d'une protection raisonnable contre les mouches en été, mais même dans ce cas, certaines histoires à dormir debout auraient pu survivre, car il y a encore des gens qui croient que les yeux des chevaux magnifient ce qu'ils voient, et que c'est la raison pour laquelle ils se soumettent à l'homme ! Le cheval est protégé des mouches par un muscle spécial attaché à la peau elle-même qui fait déguerpir celles-ci d'une secousse et par sa queue naturellement longue. Le chameau n'a pas de telles défenses et s'épuise rapidement à cause de l'effort musculaire nécessaire pour repousser les essaims de mouches. C'est l'une des raisons pour lesquelles le chameau vit dans des climats secs.

Le principal intérêt de l'homme pour le chameau est le travail qu'il peut faire. La structure du pied du chameau est spécialisée pour le sable ; il est constitué d'une large surface plantaire et d'ongles avec un coussinet élastique, mais n'offre aucune prise sur un milieu glissant comme la boue. Si un chameau chargé est conduit négligemment sur une parcelle de terrain boueux, il y a de fortes chances que ses jambes

glissent de chaque côté, et qu’il fasse « le grand écart » ; il peut, avec un peu de chance, s’en tirer avec une mauvaise entorse ; s'il n’a pas de chance, il se disloquera une articulation. Il est donc inutile dans un pays comme le nôtre, bien qu'il supporte assez bien le froid.

Il existe des notions exagérées quant à la capacité du chameau à résister à la soif ; c'est formidable, mais le chameau, même s'il n’en a pas l’air, est, après tout, fait de chair et de sang. Il existe certaines antilopes qui vivent toute l'année sans accès à l'eau de source ou de rivière, mais elles n’ont pas à travailler dans ces conditions. Le chameau de travail se porte toujours mieux lorsqu’il peut boire aussi souvent qu'il le souhaite, mais si la nécessité s’en fait sentir, il peut continuer à se maintenir en forme à des intervalles de deux à cinq jours, selon la race du chameau. Il peut supporter et survivre à la privation d'eau pendant une période beaucoup plus longue, mais il souffrira alors et aura besoin de beaucoup de temps pour se rétablir.

Le plus grand des récits de voyageurs à propos du chameau est peut-être celui qui prétend que lorsqu'il est perdu dans le désert et qu’il risque de mourir de soif, un homme peut trouver un soulagement en tuant son chameau et en trouvant le sac d'eau qu'il est censé porter dans son estomac. Il serait préférable de consacrer le temps et l'énergie à essayer de trouver de l'eau ailleurs. Il n'y a pas de réserve de ce type dans l’estomac ; il y a un excès de mucus dans certaines parties du premier estomac, mais en aspirer une partie agirait comme un agent émétique et vous perdriez plus d'eau que vous n’en gagneriez. L'appareil spécialisé du chameau contre la soif consiste en un excès de surface sécrétant du mucus dans la gorge et dans le premier estomac, ce qui lui permet d'humidifier sa nourriture en ruminant, même s'il n'a pas bu depuis une semaine environ.

La bosse du chameau est une réserve de graisse superflue qui est utilisée lorsque la nourriture est rare ; elle est relativement plus grande et plus efficace que la bosse du zébu ou la « bedaine » d'un homme d'âge moyen qui peut être une disposition similaire de la Nature afin qu'il puisse franchir les intervalles plus longs entre ses prises de chasse au fur et à mesure que son activité diminue ; une pensée agréable,

même si elle n’est pas exacte ! Les moutons dans certains pays stockent également de la graisse dans leur queue et j'ai vu un mouton de Doomba, en Inde, portant sa lourde queue dans une sorte de grossière voiturette à deux roues derrière lui pour en supporter le poids. (C’est positivement la seule histoire de mouton que je connaisse, mais c'est strictement vrai.) La colonne vertébrale du chameau ne remonte pas jusqu’à sa bosse. Lorsqu’il est affamé, la bosse disparaît avec le temps.

Quant à l'expression hautaine du chameau, les Arabes disent qu’elle s’explique par le fait que, bien qu'ils ne connaissent que 99 noms de Dieu, le chameau connaît le centième !

On dit parfois que l’homme peut contracter la syphilis suite à une morsure de chameau, mais c'est faux. La seule maladie qui peut être transmise de cette façon est la rage ; un gardien de Formose a un jour été atteint d’hydrophobie à la suite de la morsure d'un chameau qui avait été mordu par un chien enragé. Les chameaux de l'expédition de la Commission de la frontière du Sistan ont été perdus à cause de la rage après avoir été mordus par des loups et des chacals enragés, et j'ai poussé un petit cri lors d’un examen à l'intérieur de la bouche d'un bébé chameau qui s’est avéré être porteur de la rage ; la salive contient le virus ! Mais le chameau n'est pas plus sujet à la rage qu'un buffle, un bœuf ou tout autre animal qui peut être attaqué par un chien enragé.

La dentition d'un chameau mâle est formidable, car ses quatre canines sont aussi développées que celles d'un lion, et il est connu pour avoir arraché le sommet de la tête d'un homme d’un coup sec. La morsure est toujours sérieuse, et généralement septique.

On dit que les chameaux se recroquevillent et meurent par pur entêtement. De cela, ils ne sont jamais coupables ; ils sont pleins d'une sorte de courage passif. La source de cette histoire réside dans l'existence non reconnue d'une maladie très répandue due à un trypanosome qui provoque un déclin très lent avec une fièvre rémittente, que de nombreux chameliers n'ont pas pu diagnostiquer ou comprendre. Le chameau « s'est recroquevillé et en est mort » à cause de son refus d’y céder avant d'avoir dépensé ses dernières forces. Il

est agréable de constater que l'on peut désormais guérir à 100 % cette maladie par une seule injection dans la veine jugulaire, pour un coût d'environ 3 shillings et 6 sous (avant la guerre).

On raconte aussi qu'un chameau ne sait pas nager. Il le peut, et il le fait, bien qu'il soit lent dans l'eau. J'ai fait débarquer des centaines de chameaux sur une plage ouverte en les faisant descendre dans l'eau à l'aide d'élingues et d'une grue ; en relâchant les élingues et en faisant nager les chameaux jusqu'au rivage. Les chameaux sont beaucoup plus lourds à l'avant qu'à l'arrière, et leurs postérieurs se déplacent donc près de la surface de l'eau. Par conséquent, lorsqu'ils s'approchent d'une plage en pente et qu'ils remettent leurs pattes avant sur la terre ferme, ils oscillent d'une drôle de façon sur plusieurs mètres avant de pouvoir reprendre leur démarche normale et digne, car ils ne peuvent pas, au début, mettre leurs pattes arrière à terre.

Dans le pays du delta de l'Indus, il y a des chameaux qui paissent dans les mangroves et qui mènent une existence amphibie n'ayant rien à voir avec celle des chameaux, nageant d'une partie de leur pâturage gorgée d'eau à une autre ; l'eau douce doit leur être amenée par bateaux depuis l'amont !

Ensuite, on dit que monter à dos de chameaux donne le mal de mer. Au rythme de la marche, c'est possible, mais on n'utilise pas les chameaux de monture au pas. Avec les chevaux, le meilleur moyen de se déplacer est d'alterner le pas et le galop, sauf s'il s'agit de « promeneurs » ou de « randonneurs » ; mais les chameaux de monture sont utilisés au trot ou à l'amble, et jamais au pas sauf sur des pentes abruptes ou sur de la boue glissante. Avec les chameaux de monture, on est constamment en mouvement, avec des arrêts à intervalles réguliers. Le chameau possède un merveilleux arrangement de ligaments élastiques qui soulage les muscles d'une grande partie de leur tension à un rythme normal.

Il est plutôt déprimant de constater que, bien que le chameau soit désormais bien mieux compris qu'auparavant et que sa valeur économique potentielle s'en trouve énormément augmentée, l'avantage a été annulé par le moteur à combustion interne presque aussitôt après

que les connaissances ont été acquises et répandues. Quoi qu'il advienne du transport par chameaux, il existe un certain avenir pour les éleveurs de chameaux dans le commerce de la viande, bien que peu l'aient encore compris. La viande de chameau provenant d'animaux élevés pour l'alimentation est excellente. Une pénurie mondiale de viande doit favoriser la production d'un animal qui peut s'engraisser dans un pays si aride que d'autres animaux y périraient.

Peut-être le chameau pourra-t-il, un jour, échanger sa vie difficile actuelle contre une vie d'aisance pastorale. Comme cette aisance serait bien méritée !

Chapitre 9

Le sens de la mule

Publié dans *Country Life*, le 24 novembre 1944,
et réimprimé ici avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

CERTAINES personnes ne s'entendent pas avec les mules, mais je les aime bien. Je n'ai jamais trouvé juste que l'on s'attende à ce qu'une mule se comporte comme un cheval. On entend souvent dire *« je n'aime pas les chats »*, mais derrière cette antipathie, on trouve généralement que les chats sont censés se comporter comme des chiens et que, comme ils ne le peuvent pas, ils sont souvent considérés comme des animaux décevants dont il ne vaut guère la peine de cultiver la connaissance.

Le fait est que les mules ont beaucoup en commun avec les chats, beaucoup plus qu'avec les chevaux, et infiniment plus que les chats avec les chiens.

La mule a hérité de l'esprit et du tempérament de son père, qui n'est un âne qu'au sens zoologique du terme, étant tout sauf stupide. Ce n'est pas la bêtise qui fait que l'âne familial a besoin de tant de stimulations et d'encouragements lorsqu'il emmène les enfants en promenade ; ce n'est pas non plus la bêtise qui fait qu'il est presque impossible de dresser une mule à sauter une haie lorsqu'on la monte. Dans les deux cas, l'action qui est imposée à l'animal est une action qui, selon lui, ne lui profite pas du tout. Dans le premier cas, l'âne sait très bien que le bâton ne sera jamais appliqué avec assez de vigueur pour lui faire mal, dans le second cas, la folie de sauter un obstacle alors que l'on peut le contourner, semble, du point de vue de la mule, si stupéfiante qu'il vaut la peine d'être battu plutôt que de s'y soumettre.

Dans les deux cas, l'attitude peut être quelque peu trouble-fête, mais ce n'est certainement pas de la stupidité.

Les mules, comme les chats, sont dotées d'une très grande intelligence, mais elles n'utilisent généralement pas leurs talents à des fins altruistes. Par nature, elles sont égocentriques et prudentes, tout sauf « sportives » ; et si vous voulez voir le meilleur côté de la mule ou du chat, vous devez y travailler ; la confiance de ces animaux peut être gagnée, en particulier si l'on essaie quand ils sont ânon ou chaton. Une fois votre présence assimilée par votre mule ou votre chat associe votre présence à une sécurité totale, tout le reste est facile et vous constaterez qu'il a de l'affection à revendre. C'est souvent à des maîtres indignes qu'un chien donne généreusement son affection et un cheval ses services, mais une mule jamais. Elle doit s'assurer qu'elle est entre de bonnes mains et ne peut en être persuadée que par l'expérience ; une fois qu'elle en est satisfaite, vous pouvez faire n'importe quoi avec elle, dans la limite du raisonnable, mais rien qui lui paraisse stupide, comme les sauts d'obstacles.

Personnellement, je trouve attrayant de gagner l'affection et la confiance d'un animal naturellement méfiant et prudent.

Le génie d'une mule ou d'un chat, si l'on peut appeler cela du génie, est consacré à l'affaire sérieuse de l'auto-préservation et au bien-être du « numéro un ». Mais si le chat a neuf vies, la mule doit en avoir au moins dix.

Comparez le comportement d'une mule fatiguée avec celui d'un cheval épuisé lorsqu'un retour à l'étable est effectué après un dur voyage. Dès que le harnais est retiré, la mule se couche, parfois même avant qu'elle ait eu le temps d'avoir un bon lit de paille sous elle ; le cheval s'agite et attend que tous les hommes soient partis et que l'écurie soit calme avant de s'y mettre à son tour et de se reposer.

Et les mules pensent. Un jour, une mule m'a joué un tour auquel, de toute mon expérience avec des animaux, je n'ai jamais vu un cheval avoir recours. Il fallait administrer un médicament liquide et la procédure habituelle consistait à lancer une corde par-dessus une

poutre, à faire une boucle fixe à l'extrémité de la corde, à la faire passer sous la muserolle du licou puis dans la bouche, puis à tirer sur la corde jusqu'à ce que la bouche soit soulevée un peu au-dessus du niveau de « déglutition ». Le médicament était ensuite soigneusement versé dans le côté de la bouche à partir d'une bouteille. Les seuls chevaux qui ne peuvent pas être « trempés »[12] de cette manière sont ceux qui se débattent vraiment. Mais cette mule a utilisé ses méninges et ne s'est pas emballée. Elle a trouvé le médicament pas tout à fait agréable au palais et donc, comme une mule, elle s'est méfiée de tout le monde qui y était lié. Elle ne pouvait pas baisser la tête afin de laisser s'écouler le médicament de sa bouche. Elle se tenait donc délibérément debout sur ses pattes arrière comme un cheval de cirque chaque fois qu'elle recevait une gorgée, position qui lui permettait bien sûr de placer sa gorge plus haut que sa bouche, de sorte que la substance s'écoulait sur le… sol. À la fin, elle nous a vaincus jusqu'à ce que nous contre-attaquions en lui donnant une « balle » (pilule) à la place.

La différence de tempérament et de perspectives entre le cheval et la mule est bien illustrée par leur comportement relatif lorsqu'ils sont chloroformés pour une opération. Le chloroforme est administré sur une éponge à l'intérieur d'une muselière spéciale de forme cylindrique qui couvre le nez et la bouche, l'animal ayant bien sûr été couché avec les jambes attachées. Les chevaux réagissent toujours de la même manière ; les mules réagissent aussi de la même manière, mais pas comme les chevaux. Le cheval, dès qu'il sent le chloroforme, perd son sang-froid et commence à se débattre violemment ; le fait même de se débattre augmente aussi la vitesse de respiration et donc, bien sûr, la vitesse à laquelle il absorbe les vapeurs ; avec la dose appropriée, il s'évanouit en dix minutes, pour toute opération chirurgicale.

Il n'en va pas de même avec notre mule. Elle ne s'agite pas du tout. Elle semble se dire : *« Bonne avoine ! Quelle est cette drôle d'odeur ? Je n'aime pas ça et je trouve ça mauvais. Manquerait plus que ça que je la respire. »* Elle s'arrête donc de respirer aussi longtemps qu'elle peut retenir son

---

[12] Administrer une grande dose orale de médicament liquide à (un animal).

souffle. Quand elle ne peut plus le supporter, elle prend une grande inspiration et s'arrête à nouveau et ainsi de suite. Il en résulte qu'il faut beaucoup plus de temps pour faire s' « évanouir » une mule qu'un cheval, et il faut utiliser une dose plus importante par-dessus le marché.

Au cours de la dernière partie de la dernière guerre, j'étais agent vétérinaire d'un grand dépôt du R.A.S.C. qui avait pour mission de remplacer les chevaux blessés dans les unités de transport au front. Ce travail consistait à tester des chevaux inconnus afin qu'ils puissent être correctement appariés pour leur sortie. Bien sûr, il n'était pas rare que des animaux s'enfuient lors des essais. Lorsque cela se produisait, on me faisait passer le message et je me rendais sur place pour donner les premiers soins aux animaux blessés. Dans le cas des chevaux, il était habituel de trouver les animaux plus ou moins gravement blessés. Mais avec les mules en fuite, c'était une toute autre histoire. Le chariot pouvait être en mille morceaux ; le conducteur pouvait être gravement blessé ou même tué, mais invariablement on retrouvait les mules paissant paisiblement au bord de la route sans aucune égratignure. Après plusieurs voyages infructueux à la recherche de mules en fuite, où je n'avais rien à faire, j'ai cessé de me déplacer quand il s'agissait de mules. J'en ai conclu que lorsque les mules s'enfuient, ce n'est pas parce qu'elles ont peur, mais parce qu'elles pensent que c'est amusant.

Dans l'armée, pendant la dernière guerre, nous avions un certain nombre de chevaux et de mules totalement aveugles pour lesquels il fallait trouver du travail dans les bases. Les chevaux aveugles, qui avaient une confiance absolue en leurs conducteurs, se portaient si bien qu'on pouvait les reconnaître de loin à cause de leur embonpoint. Mais c'était trop demander à la nature de la mule que de s'attendre à ce que les mules aveugles soient un succès. Elles ne l'étaient pas, car elles ne faisaient pas confiance aux conducteurs étrangers ou, en fait, tout sauf à voir par elles-mêmes ; et comme elles ne pouvaient pas voir, elles ne voulaient pas travailler.

Il se trouve que la plupart des élevages de mules (résultat du croisement d'un âne et d'une jument) se font dans les pays « Dago » où le traitement des animaux, en particulier dans le processus de

débourrage, est, pour le moins, brutal et éprouvant. Cela suffit à anéantir les chances de voir la mule méfiante faire confiance à l'homme. Elles grandissent donc en pensant qu'elles en savent beaucoup plus que leurs maîtres et c'est pourquoi il y en a tant qui mordent et ruent parmi elles. Lorsqu'un soldat britannique doit les prendre en charge, il a donc toutes les raisons d'être inquiet ; une mule qui se trouve dans une stalle a un grand avantage sur un homme qui l'approche par derrière et une mule peut « ruer comme une vache » avec une longue portée en avant et de côté ainsi qu'en arrière. Cette nervosité même du soldat fait qu'il est de plus en plus difficile pour la mule, qui la sent, d'apprendre à se fier sur son jugement. Cela reste un rebelle, un botteur et un mordeur. Ce n'est qu'en servant longtemps au service d'un homme vraiment sensible aux animaux et sympathique que la nature même de la mule peut être surmontée.

Même au cours de ma propre vie, les chats de ce pays ont été de plus en plus adoptés comme de véritables animaux de compagnie au lieu d'être considérés comme de simples attrapeurs de souris, indignes d'être remarqués, surtout par les hommes. Ils ont donc déjà beaucoup moins peur des étrangers ; ils sont devenus plus émancipés et mieux compris ; leur conception de la vie, suspecte et méfiante, se modifie.

Si l'armée britannique élevait ses propres mules, les animaux perdraient rapidement la mauvaise réputation qui leur a été faite par des hommes qui ne les ont pas compris ; la mule ou le chat qui n'a jamais connu de mauvais traitements vit sa vie en croyant en l'Homme, utilisant son sens de la mule ou du chat sur la base que L'HOMME est SÛR et DIGNE DE CONFIANCE.

Chapitre 10

Mon cabinet privé

AYANT été démobilisé et ayant l'intention d'exercer en cabinet privé, j'avais consulté mes collègues du dépôt Advanced Horse Transport, qui n'avaient bien sûr pas perdu le contact avec la vie anglaise comme je l'avais alors fait, et appris l'existence de plusieurs districts où il semblait y avoir de bonnes chances de réussite de la pratique générale. Je suis d'abord allé me renseigner à Ulverston, sur la péninsule de Barrow dans le Lancashire, mais j'ai refusé le district car tout le monde s'accordait à dire que l'agriculture y était en perte de vitesse ; mais j'ai rencontré un vétérinaire sur le point de prendre sa retraite, et qui m'a vendu de nombreux instruments utiles, à bas prix, je n'avais donc pas perdu mon temps. Je me suis ensuite rendu à Kendal, mais il y avait, selon moi, trop de moutons et trop de praticiens établis depuis longtemps ; je me suis donc rendu à l'endroit suivant sur ma liste, Pontefract. Un coup d'œil a suffi ; et je suis donc allé à Doncaster. Là encore, bien que le district se développe rapidement, il y avait plusieurs bons praticiens qui y étaient depuis des années, et j'étais d'avis qu'il n'y avait pas grand besoin d'un génie tel que moi ; alors, j'ai poussé plus au sud, à Stamford, à l'extrémité sud du Lincolnshire. J'ai passé plusieurs jours à me renseigner et j'ai ensuite écrit à ma femme que nous avions trouvé notre point de chute. Au début, nous avons dû prendre des gîtes et j'ai dû faire contre mauvaise fortune bon cœur face à cet inconvénient. Les habitants prudents de Stamford et du district avaient vu un vétérinaire aller et venir après un bref séjour et avaient trouvé désagréable de devoir retourner voir l'ancien praticien (qui était là depuis des années) après l'avoir quitté une fois pour un autre homme. Beaucoup de gens attendaient de voir si j'allais m'en retourner également sous peu avant de me consulter. Le fait que je sois logé était

donc un inconvénient, en dehors du fait que l’espace pour une infirmerie était inexistant, et qu’un jour, j’ai dû recoudre la paupière déchirée d'un cheval dans la rue devant une foule admirative. J'avais trouvé une maison avec une bonne étable presque prête pour ce dont j'avais besoin, mais en raison de la lenteur mortelle du War Office qui avait utilisé la maison pour les troupes, couplée à la paralysie naturelle (probablement franc-maçonne) que j'ai rencontrée chez l’agent du noble propriétaire, des mois se sont écoulés avant que je puisse obtenir la maison.

Dans l'intervalle, je m’étais rendu à Londres avec l'intention d'acheter ma vieille monture que j'avais eue à Abbeville, mais j’ai été bouleversé de constater que la petite jument grise avait développé un stringhalt depuis que je l'avais vue pour la dernière fois, et j’ai dû rentrer à Stamford les mains vides. En ces temps d'après-guerre, je n’ai même pas pu acheter une bicyclette pour homme ; et mes premiers voyages en tant que praticien vétérinaire à Stamford se sont effectués sur une bicyclette de dame ou parfois sur un vélo pour homme gentiment prêté par un commerçant compatissant. L'équipement vétérinaire nécessaire pour les chevaux et pour les bovins peut être encombrant et j’ai dû, au cours de certains de ces déplacements, avoir l’air, aux yeux des spectateurs, d'un arbre de Noël ou d'un homme-orchestre, en particulier lorsque je me rendais à un vêlage. Mais mes ennuis furent considérablement atténués. En effet, cela ne faisait pas trois semaines que j'étais dans la ville, que déjà le plus grand propriétaire de chevaux, un marchand de bois de grande envergure, avait décidé que je serais son vétérinaire.

Lorsque j’ai enfin pu avoir ma maison au 20, St. George's Square, je ne l’ai jamais regretté et j’ai rapidement développé une pratique solide et obtenu une bonne partie du travail qu’il y avait à faire dans le district dans un rayon d'environ 13 kilomètres. La maison était vieille et bien trop grande pour nous ; il y avait un joli jardin avec des arbres fruitiers et (le plus important du point de vue professionnel) une bonne écurie et une remise, y compris quatre boxes et deux stalles, dans l’une desquelles on pouvait surélever un cheval à l’élingue si nécessaire.

Dès que j'ai vu le cheval que je voulais, je l'ai acheté ; une jument rouanne que nous avons appelée Methel en l'honneur de deux de nos deux amis, Maud et Ethel : je m'en occupais moi-même, et je n'ai jamais été aussi en forme qu'au moment de sa nécessaire et régulière toilette du matin. Elle s'est beaucoup attachée à moi et avait son propre petit langage doux et ricanent pour me le faire comprendre. Quand je sortais avec elle, on aurait dit deux copains de sortie dans le monde. J'ai acheté une voiture de gouvernante à un prix presque prohibitif, et avec cela nous avons développé le cabinet. Elle n'était jamais malade ou contrariée, et j'avais un système de gestion de l'écurie qui correspondait aux heures irrégulières que nous devions respecter.

Nous avions en général au moins un box de libre, et un autre lui servait de « chambre ». La première chose que je faisais le matin était de la sortir de sa « chambre » et de l'emmener dans son « salon » où l'attendait sa nourriture. Il n'y avait pas de literie dans le « salon », et c'est là que je la toilettais, remettant à plus tard le nettoyage de la « chambre à coucher » qui pouvait être fait à n'importe quel moment à ma convenance. Cela a permis de réduire au minimum l'inévitable routine côté écurie avant le petit-déjeuner. J'ai développé un important cabinet canin et félin en plus du travail ordinaire avec les chevaux ou les animaux de ferme. Parfois, j'avais jusqu'à vingt chiens et j'étais à la fois vétérinaire et préposé au chenil et je faisais tout le travail moi-même. Il y avait trois enclos séparés où les chiens pouvaient se dépenser et lorsqu'il y en avait beaucoup, il fallait manœuvrer pour réduire le temps occupé dans ce processus en laissant se dépenser ensemble ceux qui étaient compatibles. Les chiens semblaient apprécier ma clinique, en règle générale, et nous ouvrions souvent notre porte d'entrée pour trouver un ancien patient, récemment renvoyé chez lui, assis sur le pas de la porte. À plusieurs reprises, un vieux terrier de quinze ans a parcouru les vingt kilomètres depuis sa maison de campagne pour revenir chez nous ; un témoignage que nous accueillions avec des sentiments mitigés, car d'une façon ou d'une autre, il fallait le ramener chez lui. Je me souviens d'un fox-terrier à poil dur qui était notre favori, qui faisait irruption à travers un rideau de fenêtre. Il reste toujours le favori ! Notre grande maison a pu nous

fournir des pièces supplémentaires pour les patients félins ; ces pièces étaient fermées à tout trafic, et les cheminées devaient être bourrées de sacs de paille, car les chats qui se trouvent dans un endroit inconnu sont prêts à tout pour s'enfuir s'ils le peuvent. Je trouvais scandaleux qu'un vétérinaire laisse filer à la française un animal placé sous sa responsabilité ; cela ne s'est produit qu'une fois durant toute la période où nous avons vécu à Stamford, et nous avons retrouvé le chat avant que le propriétaire ne le sache ! Nous n'étions à Stamford que depuis deux ans et il nous semblait connaître tout le monde dans la ville, du marquis d'Exeter jusqu'aux gitans locaux. Avant 1926 j'étais tellement occupé que j'avais parfois l'impression de ne voir ma femme qu'à l'heure des repas. Les honoraires étaient habituellement assez modestes dans le district de Stamford et en travaillant dur toute la journée on gagnait à peine de quoi vivre ; mais, rétrospectivement, je sais combien j'ai apprécié la vie, même si cela signifiait travailler sept jours sur sept, et parfois la nuit. En travaillant si dur, j'ai particulièrement ressenti l'augmentation de l'impôt sur le revenu ; il semblait difficile de sortir au milieu de la nuit, de faire disons onze kilomètres, de se déshabiller jusqu'à la taille dans une étable et de travailler comme dix nègres sur un vêlage, d'attendre votre argent, disons, six mois et d'en verser une partie au gouvernement comme une sorte d'amende pour avoir eu l'énergie de le gagner ! Cependant, j'ai entraîné mes clients à ne pas me réveiller la nuit, sauf si c'était inévitable ; en d'autres termes, je les ai habitués à m'envoyer chercher avant l'heure du coucher lorsque des problèmes semblaient se profiler dans une écurie ou à l'étable.

Après avoir passé une année avec ma jument Methel, je l'ai vendue à un ami agriculteur qui, je le savais, l'utiliserait bien et j'ai acheté une voiture Morris Cowley. Mais quel prix j'ai dû payer, si peu de temps après la guerre ! Mais, une fois que je me fus habitué à la voiture, j'ai trouvé cela pleinement justifié par rapport au temps et aux ennuis économisés ; on arrivait sur une affaire plus vite, ce qui est toujours un avantage, et le travail de nuit perdait la plupart de ses terreurs.

Durant les années qui suivirent, quand ma jument attendait près du trottoir, elle pouvait détecter mes pas même si je marchais dans une rue

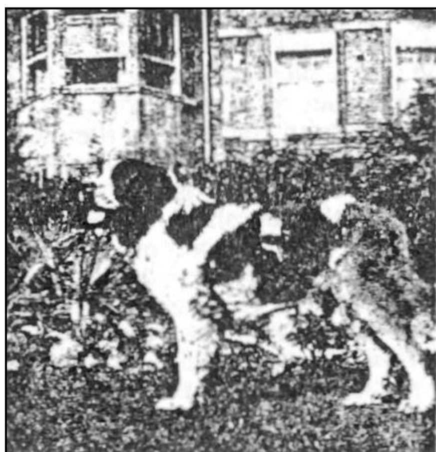
bondée, et elle tournait la tête et hennissait en signe de bienvenue. Finalement, elle fut vendue à nouveau, cette fois-ci à un laitier et elle tirait toujours sa charrette de lait à l'âge de trente-trois ans, toujours en bonne santé !

Ensuite, il y a eu la déflation de 1926 et la grande grève ; c'est le secteur agricole qui a été le plus durement touché par la chute des prix et ma pratique a subi un coup dur dont elle ne s'est jamais remise. Les fermiers redoublaient de prudence et conservaient moins de stocks et ce qui avait le moins de valeur. Les gens ont commencé à manquer d'argent et la tendance était de laisser les animaux malades se détériorer jusqu'à ce qu'ils soient trop mal en point pour un traitement efficace. Bien sûr, en plus de cela, les chevaux ont été rapidement remplacés par la traction mécanique ; pour faire court : j'ai commencé à avoir un peu de temps libre dans ma pratique.

Une chose que j'ai faite avec ce temps libre, c'est d'écrire un manuel sur la santé et les maladies du chameau ; je voulais le faire depuis longtemps, en effet, je considérais que les possibilités que j'avais eues dans le passé et le salaire et les indemnités que j'avais tirés de mon travail avec les chameaux en faisaient une obligation. Une fois ce travail intéressant terminé, j'ai pris le temps qu'il fallait pour aller voir un imprimeur londonien d'ouvrages vétérinaires ; mais il avait les idées arrêtées et il n'y a pas eu moyen de les lui faire changer ; il voulait produire un volume imposant d'environ 10 cm d'épaisseur qui coûterait à un acheteur £26. Je n'avais pas été chamelier pour rien, et je savais que chaque gramme de poids qui pourrait être économisé dans mon traité signifierait quelques centimes de plus dans la poche de quelqu'un ! J'ai dit que je ne voulais pas que mon travail se présente sous la forme d'un grand tome, mais d'un livre compact en assez petits caractères. Il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison. Je suis donc retourné à Stamford et je me suis arrangé avec l'imprimeur d'un des journaux locaux pour faire imprimer mon livre, et j'ai pris mes propres dispositions concernant les illustrations ; finalement, un relieur de livres de compte, à Kettering, m'a permis de réaliser la couverture simple du livre, et j'ai produit le livre que je visais pour un coût de £16

pour l'acheteur. Je m'attendais à perdre £100 sur ce projet, mais en fait, avec le temps, j'ai fait un bénéfice correspondant à peu près à ce montant ! Ce livre est le manuel de référence reconnu sur les chameaux, et j'ai rédigé deux suppléments contenant des informations qui actualisent le livre. Les gouvernements de l'Inde et du Somaliland m'ont beaucoup aidé en commandant un grand nombre de mes livres avant leur publication. J'ai vendu mon dernier exemplaire en 1951.

En 1928, je me suis retiré de la pratique, après avoir travaillé neuf ans sans vacances ; je l'ai remise à un ancien militaire qui avait connu des moments difficiles. Je suis heureux d'avoir pris ma retraite à ce moment-là ; et je ne pense pas que j'aimerais la vie qu'un vétérinaire moderne mène à la campagne, avec l'accent mis sur un travail préventif plutôt inintéressant avec le bétail, impliquant de fréquents examens rectaux et avec cette chère créature qu'est le cheval, qui reçoit une attention si insignifiante.



Barry (« Knob »)

Avant de quitter Stamford, je vais vous raconter quelques anecdotes sur nos propres animaux de compagnie que nous avions là-bas. Nous avions trois chats, dont une femelle au pelage écaille de tortue, qui avait eu une portée de chatons dans le buffet de notre salle à manger. Le matin même, j'avais été appelé auprès d'une chienne terrier qui ne pouvait pas mettre bas ; après la naissance d'un chiot mort et la naissance de plusieurs vivants, la chienne avait été jugée trop faible pour élever toute la portée, et pourtant le propriétaire a voulu sauver les chiots. J'ai pensé à Binkle, la chatte précitée. J'ai donc dit : *« Laissez-moi tenter quelque chose et voir si notre chatte peut nous aider »*. Je suis rentré à la maison avec quelques-uns des chiots ; j'ai mis Binkle hors de portée d'oreille ; j'ai enlevé la portée

de chatons et je les ai éliminés, puis, j’ai mis les chiots à la place des chatons. Ensuite, nous avons ramené Binkle et nous nous sommes tenus prêts à l'action, car normalement, elle détestait les chiens. En entrant dans le buffet, elle s’est figée comme si elle avait vu un fantôme, et sa queue doubla de volume. Pendant une demi-minute tendue, elle est restée ainsi, puis elle est montée parmi les chiots et il n'y a plus eu de problème ; mais elle ne les a jamais léchés et dans un premier temps les bruits qu’ils faisaient l’ont laissé franchement perplexe. Elle les a élevés, petite comme elle l'était, bien qu'on lui en ait retiré un à la quatrième semaine car il était manifestement au-dessus de ses forces de continuer à allaiter le lot ; ce chiot a été ramené à sa mère légitime, qui, après avoir été empêchée de le tuer, l'a allaité jusqu'au moment du sevrage.

Deux de nos chats maîtrisaient l'art d'ouvrir les portes à loquet ; c’est pourquoi nous avons dû utiliser un crochet et une agrafe pour empêcher la porte du garde-manger d’être à leur service. Ils bondissaient et s'accrochaient à la poignée de la porte avec une patte et tiraient le loquet vers le bas avec l'autre ; et s'ils étaient deux à travailler ensemble, l'autre chat poussait la porte au bon moment. Je ne sais pas comment ils ont appris ce tour. Cela peut paraître incroyable, mais j’ai vu une fois Nandy, notre chat jaune, assis sur le tapis de la porte arrière avec sa mère et celle-ci s’est levée et voulait manifestement entrer dans la maison, la porte arrière étant fermée, Nandy s’est levé, a ouvert la porte pour sa mère de la manière que je viens de décrire, et est ensuite retourné se coucher sur



Avec Nandy II

le tapis. J'enregistre cela, non pas comme un cas de chevalerie ou de sens filial chez les chats, mais comme une remarquable coopération.

J'ai toujours pensé que de tels animaux ne sont pas si éloignés de nous. Le christianisme m'a toujours semblé être une religion étrangère aux instincts des hommes blancs, car il ne tient pas compte des meilleurs amis de l'homme qui partagent son foyer. C'est en Orient que les chiens sont des parias. Je trouve dommage que le christianisme n'ait pas été mieux adapté aux besoins spirituels des hommes nordiques, qui n'ont pas besoin qu'on leur dise de ne pas tuer et voler ; la religion d'un homme blanc commencerait sur un plan plus élevé et lui enseignerait à être franc, à être gentil avec les animaux, à être courageux, loyal et chevaleresque.

L'un de mes patients était un chien Saint-bernard, né en Suisse, appartenant à une dame titrée. Je l'ai soigné à deux reprises et j'ai été appelé pour une troisième fois. La propriétaire a dit : *« Monsieur Leese, vous semblez être capable de garder ce chien en bonne santé, mais avec moi, il est toujours malade ; aimeriez-vous l'avoir ? »* Comme ce grand chien pesait vint-et-un kilos et qu'il était haut comme une table, j'ai senti qu'il m'incombait de consulter la maîtresse de ma maison avant de prendre une quelconque décision ; mais elle connaissait le chien et a dit *« Oui »* immédiatement. Barry est donc venu vivre avec nous, bien que nous l'ayons toujours appelé Knob [bosse], parce qu'il en avait une sur la tête (les anatomistes l'appellent la « tubérosité occipitale »). C'était davantage comme avoir un invité dans la maison plutôt qu'un chien, sauf quand nous devions le suivre partout avec un « chiffon à crachat » pour essuyer la bave qu'il ne pouvait pas s'empêcher de déposer dans des endroits où il ne devrait pas y en avoir. Il a été notre magnifique ami pendant quelques années et il nous a accompagnés à Guildford lorsque j'ai pris ma retraite ; c'était le plus grand chien du quartier et le plus gentil. Il est mort alors que nous nous trouvions en vacances en Norvège ; lorsque nous avons appris la triste nouvelle, cela a gâché le reste de notre séjour. Il faisait des collectes pour les hôpitaux de Stamford, pour les fascistes de Trafalgar Square, et en de nombreuses autres occasions. Il avait l'habitude de descendre notre colline vers la

High Street de Guildford et de s’asseoir à un coin de rue pour regarder passer le trafic ; mais la foule qu'il rassemblait à ces occasions était si importante que cette habitude est devenue une nuisance et nous l'avons découragée. Lorsqu’il voulait sortir seul, nous l’emmenions dans la direction opposée, vers les Downs où il pouvait s'asseoir et regarder le paysage sans nuire à personne.

Chapitre 11

Éveil politique

LA déflation de 1926, qui fut la véritable cause de la grève générale, avait frappé toutes les entreprises de la ville de Stamford, y compris la mienne. Ma position professionnelle dans la ville était désormais assurée, et j'ai commencé à avoir le temps de penser à autre chose. Étant moi-même fortement individualiste, je connaissais peu la politique et les politiciens, mais détestais le socialisme sous toute ses formes, car cela me semblait être un système qui réduirait le corps politique à un état dans lequel les moins entreprenants et les moins méritants tireraient profit des meilleurs éléments du peuple à leurs dépens. Je considérais le socialisme comme une sorte de maladie politique qui touchait la plupart des gens lorsqu'ils étaient très jeunes, mais dont ils étaient susceptibles de se débarrasser lorsqu'ils atteignaient un âge raisonnable. Je suppose donc que j'étais vaguement conservateur, tout comme j'avais été vaguement libéral avant de partir en Inde et de constater qu'un homme n'était pas à moitié aussi bon qu'un autre.

Une chose m'inquiétait depuis un certain temps. Je ne comprenais pas comment il se faisait que, bien que nous ayons gagné la guerre, nous semblions perdre chaque coudée de la paix qui suivait. Quelque chose, à mon avis, agissait comme un frein.

Ensuite, je suis allé écouter feu Arthur Kitson parler dans une ou deux réunions politiques de différentes sensibilités. M. Kitson avait travaillé environ trente-cinq ans pour la réforme monétaire, un sujet dont je ne savais rien ; il possédait une usine à Stamford pour la fabrication des « Kitson's Lights » qui servaient à éclairer les phares et les grandes gares ferroviaires. Il n'était pas populaire dans la ville, mais j'avais le sentiment qu'il savait quelque chose, dieu sait quoi, que

d'autres ignoraient, y compris moi-même, et je lui ai demandé un jour de passer me voir pour me dire de quoi il s'agissait. C'est ainsi qu'a commencé notre amitié qui a duré jusqu'à sa mort. C'était un petit homme aux cheveux blancs épais, et très porté sur la musique ; il jouait des duos de piano avec ma femme. Il avait un mépris pour tous les politiciens et les partis politiques en raison de leur assentiment stupide et silencieux sur la question de la fraude du standard-or. Bien qu'à cette date, ses efforts acharnés, qui comprenaient plusieurs livres, n'aient pas permis de faire de grands progrès pour modifier « l'opinion publique » sur la question vitale du contrôle de la question de la monnaie, il est maintenant connu de tous les réformateurs monétaires comme le Pionnier de leur cause. Je n'ai pas été un étudiant très rapide, trouvant que le sujet demandait un effort mental considérable pour le maîtriser, et je n'ai jamais été vraiment attiré par cela ; mais j'ai progressivement compris qu'il s'agissait là de quelque chose qui affectait la vie des hommes, des femmes et des enfants partout dans le monde, et qui existait comme un mal méconnu manipulé en secret par quelques personnes avides de Pouvoir. En fait, j'ai vu que le contrôle de la question de l'argent *était* le Pouvoir.

Outre l'influence de Kitson, j'avais observé avec intérêt la révolution sans effusion de sang de Mussolini, qui, par sa seule détermination, avait mis fin au chaos dans lequel le libéralisme (déguisé) avait plongé son pays ; il m'est apparu qu'il s'agissait là d'un mouvement susceptible de mettre fin à l'escroquerie politique, et sa déclaration *« Mon objectif est réalité »* m'a fortement interpellé. J'ai écrit un petit pamphlet *Fascism for Old England*, suggérant que seuls devraient avoir le droit de vote ceux qui étaient prêts à payer pour ce privilège ; chaque homme paierait une somme égale, disons, au revenu d'un jour, selon ses moyens, avant de recevoir le suffrage ; il me semblait assez réaliste de penser que ce pour quoi un homme devait payer, il le valoriserait et que les électeurs deviendraient un corps de personnes qui voteraient pour le pays plutôt que pour leurs propres intérêts égoïstes. J'ai également rejoint une organisation appelée les fascistes britanniques (British Fascists – BF = Bloody Fool = imbécile), et je me suis spécialement rendu à la ville pour les implorer de changer leur nom, car je pensais que les initiales

incitaient à la chose. À ma grande surprise, j'ai fait chou blanc, c'était pourtant une réforme évidente ! Au bout d'un certain temps, j'ai découvert qu'il n'y avait pas de fascisme, tel que je le comprenais, dans l'organisation qui n'était que du conservatisme de façade ; elle était justifiée par les tentatives des Rouges de briser les réunions de la droite, mais cette organisation n'aurait jamais dû être mal nommée. Incapable de faire modifier quoi que ce soit, j'ai quitté le « B.F. ».

J'ai souvent entendu dire qu'on ne peut pas définir le fascisme ; j'ai toujours dit que je le pouvais : une révolte contre la démocratie et un retour à l'habileté politique. En 1924, des élections générales avaient eu lieu quelques jours avant les élections locales du conseil d'arrondissement. Les conservateurs avaient annoncé leur intention de *« combattre le socialisme »*. À l'approche des élections de l'arrondissement, nous avons constaté que, contrairement à cette déclaration, les conseillers socialistes allaient être autorisés à revenir sans se battre ; alors mon ami Harry Simpson et moi-même nous sommes donc présentés comme candidats fascistes. Les Francs-maçons locaux ont fait tout leur possible afin de nous en dissuader, et on nous a dit qu'aucun sang neuf n'était jamais parvenu au conseil de l'arrondissement de Stamford à la première tentative ; mais nous avons fait un travail de démarchage très dur et éprouvant dans notre circonscription et nous avons tous les deux gagné, battant les deux principaux bolcheviques camouflés, piliers de leur parti, au grand étonnement de la ville. J'ai été Conseiller, bien sûr, pendant trois ans, mais j'ai trouvé le travail ennuyeux. Simpson a fait ses trois ans, puis, il s'est représenté en tant que fasciste et a été réélu ; je n'ai pas réessayé car je savais que je quittais la ville. Nous avons été les premiers fascistes élus constitutionnellement en Angleterre.

Lorsque j'ai fait campagne pour cette élection, j'ai été frappé par le total non-sens du vote démocratique ; beaucoup de gens, je le savais, ont voté pour moi parce que j'avais soigné leurs cochons ou leurs animaux domestiques et sans la moindre idée de ce que je représentais, au-delà de cela. (En parlant de cochons, un jour, je suis allé voir le cochon d'un Irlandais qui avait développé de vilaines taches sur sa

peau ; en examinant l'animal, j'ai constaté qu'il s'agissait d'ecchymose, et non de maladie, et j'ai remonté la piste jusqu'à la lapidation malicieuse opérée par de jeunes garçons. *« Je n'aime pas la cruauté envers les animaux,* ***surtout les animaux stupides*** *! »* me fit remarquer l'Irlandais. Qu'est-ce qui fait donc dire aux Irlandais ces choses bizarres ? Je n'ai jamais su la réponse à cette question.)

J'avais environ quatre-vingt soi-disant fascistes organisés dans la ville, mais très peu d'entre eux étaient vraiment sérieux. Je me demande souvent quelle fut mon action la plus courageuse ? Eh bien, c'est de me retrouver dans les rues d'une ville (dans laquelle tout le monde me connaissait) dans l'uniforme de la chemise noire. Je n'avais jamais parlé en public auparavant et j'étais si nerveux au début que je tremblais quasi-littéralement lorsque je suis passé par l'étape de la tribune improvisée ; mais je me suis accroché jusqu'à ce que je n'éprouve plus du tout de stress.

Lorsque j'ai pris ma retraite professionnelle et quitté la ville, j'ai commencé avec quatre autres personnes à fonder la Ligue Impériale Fasciste à Londres. Je vivais à Guildford ; et notre premier quartier général était une petite chambre étroite à Chandos House, près de la station de métro du parc St. James. Après environ six mois, j'ai été nommé directeur général de l'organisation et je suis resté à ce poste jusqu'au premier jour de la Seconde Guerre mondiale, lorsque nous avons fermé.

Arthur Kitson m'avait fait connaître la menace juive, dont je n'avais jusqu'alors aucune réelle connaissance. (J'avais 45 ans quand j'ai appris tout ce qui se passait dans les coulisses de la politique). Il était très nerveux à propos des juifs en raison des menaces et des blessures reçues, et ne parlait jamais d'eux lors de ses réunions, mais il savait tout sur eux. Il m'a fait connaître une petite société appelée « The Britons », située rue Great Ormond, W.C.1, fondée par le désormais célèbre pionnier anti-juif, feu H. H. Beamish. C'est auprès d'eux que j'ai reçu une copie des « *Protocoles des sages de Sion* », dans lesquels se concentre l'essentiel du complot juif pour la domination mondiale. Tout dans ce petit livre sonnait vrai ; je n'ai tout simplement pas pu le fermer avant

de l’avoir terminé. Lorsque j’ai décidé d’approfondir la question, j'ai compris que peu d'informations étaient disponibles pour une étude détaillée du sujet ; le manque de connaissance du public était le résultat d'une conspiration délibérée du silence juif ; j’ai décidé de rompre ce silence et de faire de la connaissance un bien public. Beamish n'a pas perdu de temps ; il est apparu sur le pas de ma porte à Stamford sur une moto avec side-car dans les deux jours qui ont suivi ma demande d'information auprès des « Britons ».

Depuis ce jour, j’ai mené des recherches sur la menace juive, et je tiens à souligner ici que je l'ai fait dans le même esprit scientifique que lorsque j’étudiais les maladies des chameaux dans les déserts du monde. J’ai cherché la vérité, pas la propagande ; en fait, j’ai enquêté sur les maladies du corps politique !

J’étais débordé de travail ; la recherche demandait du temps et de la concentration ; la gestion d’une organisation demandait également du temps et était susceptible d’interférer avec la concentration. Les progrès ont été terriblement lents, car bien que j’aie pu produire moi-même les moyens d’empêcher l'effondrement, je n’ai pas pu obtenir de fonds pour faire de la publicité. Cependant, au bout d’un an environ, nous avons pu déménager dans des bureaux plus grands, d'abord au 16, Craven Street, Strand ; plus tard au numéro 30. Toute l’aide était purement bénévole et non rémunérée. Il n'y avait rien pour payer qui que ce soit. Au cours de la première année, beaucoup d’escrocs politiques et la plupart des excentriques me sont passés entre les mains, mais comme ma politique était de ne confier à aucun nouveau membre quelque chose d’important avant que nous ayons eu la chance de le mettre à l’épreuve, ils n'ont jamais pu nous causer du tort et ont tous été fichus dehors en temps voulu. Nous avions un journal mensuel, *The Fascist*, et nous publiions nos brochures dans la mesure où les fonds le permettaient. Ma règle était qu'aucune responsabilité ne devait être engagée tant que nous n'avions pas les fonds nécessaires pour la couvrir. Cela a peut-être contribué à notre lente progression, mais notre nom était irréprochable et notre crédit n'a jamais été mis en doute auprès de ceux qui traitaient avec nous. Nous ne pouvions que

rarement nous permettre de louer des salles pour les réunions, et je pense que les réunions, quelles qu'elles soient, sauf en période électorale, n'ont qu'un seul but, celui de faire croire à vos propres membres qu'il se passe quelque chose. C'était un passe-temps trop cher pour moi. Parfois, lorsque nous étions financés, nous organisions ces réunions, puis nous avons commencé à constater que le pouvoir juif intervenait souvent pour faire annuler la location de la salle quelques jours avant l'heure annoncée de la réunion. Nous avons constaté que le syndicat de la Société des Nations pouvait être utilisé à nos fins, souvent sans que cela nous coûte quoi que ce soit ; cet organisme futile avait constamment besoin de battre en brèche l'enthousiasme faiblissant de ses propres membres, et nous les avons trouvés souvent disposés à débattre publiquement avec nous, sur une motion telle que *« La Société des Nations, en tant que moyen de préserver la paix, n'est pas digne de confiance »*. Comme nous savions que la Société des Nations était entièrement sponsorisée par les juifs pour assurer les guerres futures, nous avons utilisé leur plate-forme pour obtenir une large publicité afin d'exposer le pouvoir de l'argent juif organisé ou Sanhédrin. Les réactions de nos adversaires très religieux m'ont souvent étonné ; ils semblaient penser que parce que nous nous opposions à la Société des Nations, nous devions vouloir des guerres ; leur charité chrétienne semblait absente ! Nous nous y sommes opposés parce qu'il s'agissait d'une fraude totale, et pour aucune autre raison. Nous avons dit aux gens qui était derrière la fraude. Parfois, une branche locale du syndicat de la Société des Nations envoyait des orateurs à son siège à Londres pour nous parler ; et nous avons commencé à connaître tous leurs arguments. M. Alec Wilson comparaît la Société à la boîte de vitesses d'une voiture à moteur ; et nous lui répondions que nous détesterions conduire une automobile dotée de cinquante-six vitesses, et que la seule partie d'une voiture à moteur à laquelle nous pensions pouvoir la comparer était le raté de moteur [ou pétarade] du pot d'échappement !

Environ trois ans après la création de notre Ligue impériale fasciste, nous avons découvert que sir Oswald Mosley était en train de faire main basse sur la politique fasciste.

Il avait l'argent et nous ne l'avions pas, et comme il était une figure bien connue dans la politique démocratique et qu'il n'a pas tenté de faire face à la question juive (comment aurait-il pu avec sa première femme, lady Cynthia Blanche Curzon Mosley, petite fille de Levi Leiter, l'homme qui détenait le monopole de la farine à Chicago ?) il a pris le peu de vent qu'il y avait dans nos voiles pendant un certain temps. Mais dans son cas, les politiciens véreux et les escrocs susmentionnés n'étaient pas virés ; ils restaient ! En fin de compte, il restait les « fans » de Mosley et rien d'autre. L'avènement de Mosley a été un désastre pour le développement du fascisme en Grande-Bretagne, car il a empêché les meilleurs éléments du pays de s'associer à un quelconque mouvement fasciste pendant quelques années ; le fascisme kasher de Mosley a bénéficié de la publicité des journaux et du soutien spécial du *Daily Mail*, tandis que la Ligue impériale fasciste s'est retrouvée dans une position d'obscurité relative. Les partisans de Mosley apparaissaient en force pour s'opposer à nous chaque fois que nous tenions une réunion publique ; le président de la Société juive de l'Université d'Oxford a correctement résumé la situation par écrit dans le *Jewish Chronicle* (29 septembre 1933) : *« Nos plus grands partisans dans la lutte contre les fascistes impériaux sont les fascistes de Mosley eux-mêmes ».* Un cas de Quantité par opposition à la Qualité. En novembre 1933, une de nos réunions à Trinity Hall, Great Portland Street, a été attaquée sur un signal pré-convenu par un grand nombre de Mosleyites qui étaient bien plus nombreux que nos hommes et le général Blakeney et d'autres orateurs ont été gravement blessés ; dans mon propre cas, j'ai été attaqué par vingt-six hommes, jeté au sol, à moitié déshabillé, frappé au visage avec une matraque en plomb et très meurtri par de nombreux coups de pied. Cette attaque avait pour but d'achever et de faire taire la Ligue fasciste impériale, mais elle a eu l'effet inverse. Pourquoi les juifs et les Mosleyites nous jugent-ils toujours eux-mêmes ? La matraque, susmentionnée, était destinée à me casser la mâchoire, mais elle a atterri sur la partie molle entre l'os de la joue et la mâchoire supérieure, donc rien n'« a cédé ».

> Les journaux, décrivant cette bataille, ont dit que c'était la plus grande bagarre jamais vue lors d'une réunion à Londres ; nos ennemis ont délibérément cassé autant de chaises que possible, sachant que nous, qui ne disposions pas de gros fonds, devrions rembourser les propriétaires de la salle pour la casse.

Pour la Ligue fasciste impériale, cette affaire de Mosley était aussi gênante que pour la police de Londres, mais d'une manière différente. Chaque fois que nous, de la Ligue impériale fasciste, tenions une réunion, nous devions perdre du temps à expliquer au public la différence entre les « fascistes » de Mosley et nous. Nous avions besoin de tout notre temps à ces occasions pour couvrir notre programme constructif et les raisons qui rendaient ce programme nécessaire ; le temps a toujours été notre pire ennemi ; il y avait tellement de choses à dire. Il est intéressant de noter que William Joyce, qui était à l'époque un Mosleyite, a déclaré que le B.U.F. (l'organisation Mosley) n'était pas antisémite et exprimait *« une grande sympathie pour les juifs du monde entier pour le malheur de leurs frères en Allemagne »* (rapport de S. H. Herinsky, *Jewish Chronicle*, octobre 1933). Eh bien, nous devancions toujours Mosley & Co d'environ 15 ans ! Une autre fois, j'ai dû me préparer à me défendre pour diffamation après avoir fait remarquer dans mon journal que le bras droit de Mosley à l'époque, un général bien connu, avait été l'un des plus grands admirateurs d'Aleister Crowley et qu'il ne fallait pas le considérer comme un Gauleiter convenable pour la jeunesse britannique ! Cependant, le Mosleyite en question a constaté que j'avais tellement de flèches à mon arc à son sujet que la menace de procédure ne s'est pas matérialisée. Maintenant, permettez-moi de quitter Mosley et ses joyeux compagnons ; ils ont toujours été une nuisance ennuyeuse pour nous, « les Racistes ».

Nous avions l'habitude de tenir une conférence sur certains aspects de la politique fasciste tous les mercredis soir à notre Q.G et comme nos bureaux étaient ouverts jusque tard dans la soirée, il m'arrivait souvent de ne pas rentrer chez moi avant une heure du matin. Les progrès, si l'on en juge par les chiffres du recrutement, étaient terriblement lents. J'avais imaginé, lorsque j'ai commencé, qu'il suffisait

de l'initiative de quelques pionniers afin d'obtenir le soutien de personnes influentes, mais j'avais sous-estimé le pouvoir de l'argent juif ; le fait est que les personnes influentes perdaient immédiatement leur influence dès que l'on savait qu'elles étaient anti-juives. Nous avons constaté qu'il y avait un grand fossé entre l'acquisition de connaissances sur le juif, la Menace et la prise de toute mesure à ce sujet. Ce « fossé » signifiait la ruine pour les hommes d'affaires, le licenciement et le chômage pour les salariés. Notre meilleur soutien est venu des sections les plus indépendantes de la communauté, des professionnels, des célibataires et des personnes sans attache familiale. Ces personnes n'avaient pas peur de la publicité et donnaient du temps et de l'argent à la cause.

Pendant des années, je suis sorti tous les vendredis soir, pendant deux heures et demie, pour vendre *The Fascist* sur le trottoir de Coventry Street ; parfois seul, parfois avec pas moins de cinq autres personnes ; plus il y a de vendeurs plus le nombre de journaux vendus par individu est important. Nous avons parfois été attaqués, et une fois un coup sur l'œil a paralysé une de mes paupières pendant une semaine.

En 1936, le procureur a été persuadé de m'inculper de diffamation séditieuse et de méfaits publics en raison de l'édition de juillet du magazine *The Fascist*, qui était remarquable par les informations qu'il donnait. En temps voulu, je me suis présenté avec mon imprimeur, M. Whitehead, qui était également membre de mon organisation, sur le banc des accusés du Old Bailey. Nous avons assuré notre propre défense ; car l'expérience montre que peu d'avocats sont dignes de confiance pour faire face aux menaces ou refusent des pots-de-vin aux mains du pouvoir juif avant que l'affaire ne soit portée devant le tribunal ; employer un avocat pour défendre un homme accusé de délits anti-juifs revient trop souvent à payer simplement pour être trahi. J'ai consulté un bon avocat, mais je ne me suis pas permis d'être représenté au tribunal. Le procès a reçu une forte publicité dans les journaux et a abouti à notre acquittement en ce qui concerne l'accusation de diffamation séditieuse ; en effet, j'ai pu démontrer qu'aucune accusation de ce type ne pouvait être retenue lorsque l'objet

du langage utilisé avait été de modifier une « question d'État établie », c'est-à-dire la naturalisation des juifs en tant que citoyens britanniques. Mais il n'y a pas de véritable défense contre une accusation de méfait public et celle-ci a été ajoutée à l'accusation principale afin d'obtenir une condamnation. Nous avons été jugés « coupables » de méfaits publics, mais « non coupables » de diffamation séditieuse ; et, refusant par principe de payer une amende, j'ai été sauvagement condamné à six mois d'emprisonnement. Whitehead a été condamné à une amende de £20. Voici quelques-unes des particularités de ce procès.

Le juge était un Franc-maçon de rite écossais du 31ème degré, le regretté sir W. Greaves-Lord. L'acte d'accusation comportait six chefs d'accusation : quatre de diffamation séditieuse, deux de méfait public. Le premier chef d'accusation de diffamation séditieuse était pour intention de provoquer une certaine animosité contre les juifs ; le second pour intention de provoquer l'hostilité à leur égard ; le troisième pour intention de provoquer le mécontentement entre juifs et Gentils ; le quatrième pour intention de provoquer la désaffection entre juifs et Gentils. L'idée était de me faire condamner sur quatre chefs d'accusation au lieu d'un, bien que les chefs d'accusation soient en réalité exactement les mêmes. Les deux chefs d'accusation de méfait public concernaient des déclarations scandaleuses et diffamatoires sur les juifs, portant atteinte, préjudice et perturbation aux relations libres et habituelles entre juifs et Gentils et mettant en danger les relations pacifiques entre eux ; dans le second de ces chefs d'accusation les mots : *« rendant ainsi les sujets de Sa Majesté de confession juive susceptibles de suspicion, d'affront et de boycott »* avaient été ajoutés. Mais quiconque écrit ses opinions politiques dans un journal est sûr d'« offenser » un lecteur ! Il ne manquera pas non plus de rendre ses adversaires politiques « suspects » aux yeux de ses lecteurs : si un écrivain prône le syndicalisme, il rendra immédiatement les non syndicalistes « boycottables » ! Aucun écrivain politique ne pouvait se défendre convenablement contre de telles accusations ; c'est pourquoi elles ont été portées contre moi. Pourtant, le procureur général n'utilise jamais le chef d'accusation de méfait public pour traiter les syndicalistes qui se livrent à des grèves officielles causant un préjudice incalculable aux

autres citoyens. Quant à la pratique consistant à porter de multiples accusations contre un prévenu, le conseiller municipal sir Phene Neal, avait, seulement quinze jours avant mon affaire, sévèrement critiqué la police dans la salle de justice du Mansion House pour avoir porté deux chefs d'accusation contre un automobiliste (1) pour conduite dangereuse pour le public ; (2) pour avoir conduit sans faire attention. Sir Phene a déclaré : *« Vous ne pouvez pas poursuivre un homme deux fois pour le même délit »* et a averti la police que si, à l'avenir, il condamnait un homme pour un seul des chefs d'accusation, il ferait payer les frais à la police sur l'autre chef d'accusation. Tout cela montre à quel point la loi a été étirée presque jusqu'au point de rupture pour mettre fin à mes écrits dans *The Fascist.*

Je n'ai pas été assez stupide pour faire appel de la sentence ; cela aurait été une perte de temps car l'ordre avait manifestement été donné : *« Arrêtez cet homme à tout prix »*.

On m'a emmené dans un Black Maria[13] à Wormwood Scrubs, une prison de « réinsertion » pour les contrevenants primaires principalement. Le processus de réinsertion consistait alors à essayer d'affaiblir l'esprit d'un prisonnier pendant les deux premiers mois jusqu'à ce qu'il devienne un automate et, ensuite, à le mêler à toutes sortes de criminels aux heures des repas. J'ai travaillé sur une machine à coudre à pédale dans l'atelier des tailleurs, à réparer les sous-vêtements des détenus qui provenaient de la blanchisserie. J'y ai rencontré M. H. W. Wicks, auteur de *« The Prisoner Speaks »*, ouvrage dans lequel les conditions de vie en prison à l'époque sont si bien décrites, qu'il serait sans grand intérêt pour moi de les décrire ici. Toutefois, un incident mérite d'être signalé. Les prisonniers avaient un club de discussion, où l'on m'a demandé de mener un débat sur « La démocratie est un échec ». J'y ai consenti, mais deux jours avant la date fixée, j'ai reçu la visite dans ma cellule de l'éducateur, qui m'a dit que le gouverneur avait décrété que je ne devais pas mentionner la question juive dans mon discours ! Bien sûr, dans ces conditions, j'ai refusé de parler tout court.

[13] Fourgon cellulaire.

Le jour de Noël de 1936, des centaines de cartes sont arrivées pour moi, et j'ai pu les regarder dans le bureau de l'officier principal. La plupart de ces cartes étaient distinctement anti-juives, et servaient à éduquer certains gardiens !

J'ai obtenu une remise de peine complète pour bonne conduite, qui m'a permis d'écourter ma peine d'un mois et demi. J'ai donc été libéré en février 1937. Mes amis m'avaient envoyé une voiture et j'ai fait une sortie « triomphale » à travers une foule de fascistes enthousiastes qui s'étaient levés très tôt pour être présents à la porte.

Lorsque j'ai pu retrouver mon rythme, j'ai écrit un livre sur le sujet du meurtre rituel des juifs, le sujet le plus vivement contesté par l'accusation lors de mon procès. J'ai vendu des milliers d'exemplaires de ce livre sans poursuites ultérieures. Ce fut une grande victoire morale sur un régime pro-juif corrompu ; longtemps après (le 12 mars 1946), lord Vansittart, à la Chambre des Lords, a déclaré que j'« *aurais dû être poursuivi à nouveau et mis aux arrêts beaucoup plus longtemps »* ; il a refusé mon invitation à répéter cette déclaration diffamatoire dans un lieu non privilégié.

Commentant ma condamnation, le *New Statesman* a déclaré que *« le recours à une accusation pénale 'de méfait public' pour faire face à l'antisémitisme n'a suscité que peu d'enthousiasme parmi les avocats ; cette accusation est beaucoup trop vague. Les méfaits publics qui doivent être réprimés par le droit pénal doivent être définis avec une précision adéquate si l'on veut que justice soit faite ».*

Il est clair que cet hebdomadaire hostile savait que la justice n'avait pas été rendue !

Comme l'a écrit le rabbin Léon Spitz dans *The American Hebrew* du 1er mars 1946 :

> *« Nous devons remplir nos hôpitaux psychiatriques de fous antisémites et nos prisons de criminels antisémites. Nous devons chasser l'antisémitisme ; aller jusqu'aux limites de la loi ; puis les détruire. Nous devons humilier nos antisémites et les harceler jusqu'à en faire nos compagnons de route... »*

Tout cela est strictement conforme au Protocole n° 19 des Sages de Sion :

> *« Afin d'enlever au crime politique son auréole de bravoure nous placerons ceux qui l'auront commis au rang des autres criminels ; ils iront de pair avec les voleurs, les assassins et autres malfaiteurs du même genre odieux. L'opinion publique ne fera plus alors de différence entre les crimes politiques et les crimes vulgaires et les chargera d'égal opprobre. »*

Mais peut-être que rien ne montre mieux la mauvaise foi et la fourberie de cette poursuite que le fait qu'aucune tentative n'a été faite pour interdire la vente de l'édition offensante du *Fascist* ; c'est-à-dire l'édition de juillet 1936. J'en ai vendu des centaines d'exemplaires depuis, ce qui me valait apparemment six mois d'emprisonnement (ou plus ?) pour chaque exemplaire vendu ! Le fait de diriger la Ligue fasciste impériale avec très peu de fonds et contre une opposition sauvage était très éprouvant ; je tenais à prendre deux ou trois semaines de vacances chaque année. Un jour, ma femme et moi avons fait un voyage conventionnel en Norvège et au Spitzberg et, à une autre occasion, un voyage très peu conventionnel en Islande, où nous avons visité des villages très éloignés ; parfois, nous prenions nos vacances séparément, puis je faisais le tour des îles britanniques en utilisant ma voiture comme hôtel et en emportant avec moi ma literie et suffisamment de nourriture et d'ustensiles de cuisine pour préparer mes propres petits déjeuners et thés.

En vivant cette vie indépendante, on a pu voir toutes les régions du pays ; on se lève tôt, et c'est loin d'être confortable, mais je me disais que comme j'étais à l'aise tout le reste de l'année, qu'est-ce que cela pouvait faire si je n'étais pas à l'aise pendant les vacances ? Je suis allé au sommet de certaines de nos plus hautes montagnes à l'heure où d'autres commençaient leur petit déjeuner ! On ne m'a jamais rien volé dans ma voiture, même si je l'ai souvent laissée pendant des heures et qu'elle n'avait pas de serrure. Mais je doute que ce risque eut judicieusement été pris à cette époque. J'avais l'habitude de transporter un grand bidon à sirop que je remplissais avec de l'eau potable en fin d'après-midi, afin d'être indépendant de l'approvisionnement en eau et

de pouvoir camper n'importe où. Un autre « tuyau » à donner à tous ceux qui souhaitent faire un tel voyage d'agrément : avant de choisir un emplacement de stationnement pour la nuit, inspectez-le attentivement avant qu'il ne fasse trop sombre ; assurez-vous qu'il y ait une approche assez bonne pour une voiture ; de nombreux endroits plaisants pour le camping sont inaccessibles en raison d'un fossé ou d'un autre obstacle ; assurez-vous que le site ne deviendra pas difficile avec une averse de pluie indésirable ; si vous vous trouvez dans un pays où les moustiques ou les moucherons sont gênants, visez des altitudes élevées et testez l'endroit en restant assis pendant 10 minutes sur le marchepied ; si les mouches ne vous trouvent pas en 10 minutes, c'est que vous êtes assez haut pour avoir une bonne nuit de repos ; c'est particulièrement important en Écosse. Il va sans dire que je quittais toujours l'endroit le matin sans laisser le moindre déchet. Une fois que vous avez trouvé votre site de campement, parcourez environ 500 mètres jusqu'à ce qu'il fasse sombre, car dans certaines régions du pays, c'est le seul moyen d'éviter des automobilistes bruyants ou des idiots de village ! Éviter les terrains sablonneux contenant les restes des feux de camp des vagabonds ; les vagabonds laissent des bêtes derrière eux.

Lors d'un voyage de ce genre, j'ai eu une surprise avec un taureau qui méritait sans doute d'être citée ; je reproduis ce récit avec l'aimable autorisation de *Country Life*, qui l'a publié sous la légende « *Toreador in Teesdale* » dans leur numéro du 15 juin 1945.

Toreador in Teesdale
Par Arnold Leese.
Publié dans *Country Life*, 15 juin 1945, et réimprimé avec leur aimable autorisation.

Il y a environ huit ans, je faisais route depuis le sud de l'Angleterre pour passer des vacances en Écosse. Ma voiture était une modeste voiture de tourisme Morris Cowley et, vers la fin d'une longue journée, elle avait parcouru plus de quatre cents kilomètres depuis le début de la matinée, ce qui pour moi était un record ; j'ai estimé que c'était assez. À

l'approche de Middleton à Teesdale, la voiture m'a donné cette sensation bizarre de puissance réduite associée à la première étape d'une friction dans l’embrayage.

Puis j'ai fait une erreur ; il aurait fallu s’occuper immédiatement du problème ; ce n'était pas ma première expérience avec un embrayage patinant, mais je m’étais mis dans la tête de traverser la ligne continentale de partage des eaux à Alston avant de camper pour la nuit, et j’ai continué à rouler. C'était idiot, mais ayant déjà accompli le plus gros de mon voyage en une journée, j'étais d’humeur peut-être un peu trop exaltée. La friction est passée par toutes les étapes habituelles de légère à mauvaise et de mauvaise à pire, jusqu'à ce que, quelques kilomètres avant la ligne de partage des eaux, ma voiture n'a surmonté une forte montée qu'après une lutte désespérée ; j'ai donc décidé qu'il était impossible de « faire » Alston et qu'il valait mieux camper tout de suite et régler mes problèmes le lendemain matin. Il était maintenant 22h30, mais il faisait encore assez jour. Je transportais toujours ma nourriture, mon eau et ma literie et j'étais tout à fait indépendant des hôtels, donc il n'y avait aucun souci du tout à ce sujet. À ce stade, la voiture ne pouvait plus avancer et devait être poussée sur le bas-côté de la route ; je l'ai garée devant l’entrée d’un pâturage. J'ai commencé à m’organiser pour la nuit ; après quelques ajustements ma voiture était transformée en une chambre confortable.

Puis, les beuglements ont commencé, devenant de plus en plus fort à chaque seconde alors qu'un taureau Shorthorn s'approchait rapidement de la clôture, côté champ, pour voir qui et quoi avait osé envahir son espace. C'était une brave bête, un rouan, et il se tenait là, beuglant et grattant le sol avec sa patte.

Le hasard a voulu que ma voiture soit immobilisée en face de la barrière d'un champ où se trouve un taureau en liberté ; il ne devait pas y avoir beaucoup de champs de ce type jouxtant une route principale dans tout le nord de l'Angleterre ! Ce taureau disposait de deux ou trois champs et n’était donc pas en vue lorsque j’ai procédé au repérage des lieux. C’était peut-être l’intuition presque autant que le hasard que cet incident se soit produit avec moi qui connaissais bien les taureaux, ce

qui, bien sûr, signifiait que j'avais développé un certain respect pour eux sans être pétrifié par la peur de l'inconnu qu'auraient ressentie 999 automobilistes sur 1 000 sur la route cette nuit-là, si cela leur était arrivé.

Mon respect pour les taureaux est dû non seulement à leur force et à leur activité, et à leur attitude incertaine envers les étrangers, en raison de leur portée limitée pour les relations humaines, mais aussi au fait que le taureau a l'esprit du troupeau, comme le confirmerait n'importe quel cow-boy des pâturages.

Le taureau et moi nous sommes regardés, et j'ai, pour ma part, réfléchi rapidement, ce qui n'a cependant pas abouti à une conclusion plus satisfaisante que de souhaiter que je sois en sécurité chez moi. Le taureau prit une décision plus définitive ; il avança d'un pas, baissa la tête, passa ses cornes sous la deuxième barre de la barrière, à partir du bas, et en un clin d'œil, la barrière fut libérée de ses gonds, bien que toujours à travers l'entrée. Je me suis accroché désespérément à l'extrémité proche des gonds et j'ai réussi à la refixer au gond supérieur, puis, je me suis précipité à l'autre extrémité, où l'effet de levier a, dans une certaine mesure, annulé la force largement supérieure du taureau. Tout ce que je pouvais faire contre une telle puissance était d'essayer de garder la barrière à travers l'entrée, quel que soit l'angle. À maintes reprises, le taureau a essayé de dégager la barrière de son chemin, sur ses cornes, mais j'ai réussi, au prix de grands efforts, à le frustrer. L'effort était considérable et j'étais déjà fatigué après mon long voyage.

Il n'y avait qu'une seule maison en vue, car nous étions près de la pointe de la vallée de la Tees, la route était déserte et nous étions au pays des moutons, austère, avec quelques champs bordant la rivière. La nuit tombait.

Si j'avais pu revenir à la voiture, j'aurais pu atteindre une corde, pas trop rigide, avec laquelle glisser des nœuds de cabestan sur les extrémités de la barrière ; si la corde ne rompait pas, cela aurait pu laisser le taureau perplexe. Mais je ne pouvais pas quitter la barrière une seule seconde ; les mouvements du taureau étaient rapides et il

persévérait. Si j'avais lâché la barrière, il l'aurait franchie en un rien de temps.

Au début de la lutte, alors que nous nous tenions là, haletants et nous regardant l'un l'autre, j’ai constaté qu'il ne s'opposait pas à ma présence, mais à celle de la voiture. Je pouvais même baisser sa lèvre pour voir son âge, qui était de trois ans ; je pouvais lui gratter la tête et la frotter derrière ses cornes, ce qu'il semblait apprécier. S'il avait suffi de sauver ma peau, j'aurais pu le faire assez facilement en sautant par-dessus un mur dans un autre champ. Mais il était en colère, en colère contre la voiture qui se tenait là et s'il passait par cette barrière, mes vacances en Écosse seraient reportées à l'année suivante, car il aurait cassé la voiture, en particulier sa capote et son pare-brise, et, avec la force de son puissant cou, il aurait pu utiliser son talent à soulever des barrières pour retourner la voiture. Il fallait donc tenir, assourdi par ses meuglements à bout portant.

Nous nous débattions et souvent la barrière était suspendue à ses cornes, libre aux deux extrémités, mais j'étais toujours capable de la ramener à travers l'entrée avant qu'il ne puisse s'en libérer et passer.

Réalisant que c'était la première soirée d’un jour de congé bien mérité, dans le but de me remettre du surmenage, j'ai ri, mais sans joie.

Il était maintenant 23 heures et il faisait nuit ; fatigué comme je l'étais, le rythme était trop soutenu pour durer. Le taureau tolérait assez ma présence, mais il était terriblement impatient de détruire la voiture. Nous avons lutté jusqu'à environ un quart d'heure avant minuit.

Enfin, un pas lent s'est fait entendre en haut de la colline : un ouvrier agricole qui rentrait chez lui après avoir visité un lieu de plaisir à Middleton ou quelque endroit de moindre importance. Il a rapidement compris la situation, comme je le lui expliquais, et est parti chercher de l'aide. Avant qu’il ne parte, je lui ai demandé de me donner les cordes qui étaient dans la voiture, avec lesquelles j'ai fixé les deux extrémités de la barrière aux poteaux. Aussitôt qu'il fut parti, le taureau a rompu une de ces cordes d’un coup sec, mais la perspective des secours m'a encouragé à m'accrocher.

Une autre demi-heure plus tard et le propriétaire, accompagné de quelques hommes avec de lourds bâtons et trois chiens, est arrivé et a conduit le taureau dans un champ lointain où, durant toute la nuit, j’ai pu l'entendre mugir.

Quand ils sont partis, je me suis précipité dans la voiture, complètement épuisé. Le lendemain matin, un facteur, passant à bicyclette, a porté un message de ma part à un garage de Middleton et, avant trois heures de l'après-midi, j'étais de nouveau sur la route du nord. C'était mes premières vraies vacances en Écosse, et cela valait bien la peine de s'y rendre.

Chapitre 12

Guerre juive

NOUS, de la Ligue impériale fasciste, avons fait tout notre possible pour empêcher le déclenchement de la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Nous anticipions que quel que soit le vainqueur à l'issue de cette guerre, la Grande-Bretagne serait ruinée. Nous savions que les juifs, aidés par les Francs-maçons, étaient résolus à détruire Hitler avant que lui ne les détruise ; tous les principaux véhicules de propagande étaient entre leurs mains, et tout l'argent, aussi. Nous avions fait suffisamment de progrès afin de pouvoir employer deux hommes à temps plein pour un salaire de misère, qui auraient tous deux pu bien gagner leur vie dans leur propre métier, mais ont préféré faire notre travail en assurant une simple subsistance. Le solide noyau d'hommes et de femmes de bien que j'avais maintenant autour de moi ne pouvait pas être pénétré par les espions de l'ennemi avec un quelconque espoir de succès. J'étais très surchargé de travail, tentant l'impossible en devant administrer une organisation et faire beaucoup de recherches et d'écriture pour notre journal, tout en même temps. Un soir, en prenant la parole lors d'une réunion, je me suis effondré ; c'était un épuisement purement nerveux et il n'y avait donc aucun problème organique.

Puis vint Munich, et un an plus tard, la guerre elle-même. Il est regrettable que je fusse sur la liste des malades en train de se remettre d'un ulcère gastrique lorsque la guerre a éclaté. Sachant qu'il ne serait pas possible de continuer à travailler au bureau de Londres en temps de guerre, j'ai immédiatement fermé notre Q.G ; les succursales qui ne pouvaient pas payer de leurs propres deniers ont également fermé.

Deux mois de régime lacté, suivis d'une nouvelle période de restriction, ont guéri mon affection ; qui ne m'a plus jamais causé de problème ; cela avait sans doute été provoqué par le stress et le travail habituellement effectué dans l'urgence, trop proche à la suite des repas.

En mai 1940, le gouvernement a mis en pratique son infâme règlement connu sous le nom de « 18B », qui permettait au ministre de l'Intérieur de faire arrêter toute personne pour des périodes de détention indéterminées s'il avait des *« motifs raisonnables de croire »* qu'elle avait récemment été impliquée dans des actes préjudiciables à la sécurité publique ou à la défense du royaume ou dans la préparation ou l'incitation à de tels actes et qu'en raison de cela, il était nécessaire d'exercer un contrôle sur elle. Comme le gouvernement et la guerre étaient tous deux juifs, ce règlement a été interprété comme étant applicable à toute personne anti-juive. Il n'y avait pas de procès ; vous étiez simplement arrêté et emmené. Il y avait une procédure douteuse appelée *« comité consultatif »*, devant lequel les personnes détenues pouvaient faire appel, mais il était composé de personnes nommées par le ministre de l'intérieur lui-même ; aucune preuve sous serment n'était recueillie et les décisions pouvaient être annulées par le ministre de l'intérieur s'il le souhaitait. J'ai été déçu de constater que très peu de détenus s'abstenaient de faire appel à ce comité ; si tout le monde avait refusé de le reconnaître, le gouvernement aurait pu être contraint de faire appel à quelque chose de plus proche de la justice.

Vers le 24 mai 1940, un grand nombre d'arrestations furent effectuées en vertu de ce règlement, notamment celles du capitaine A. M. Ramsay, député, et de sir Oswald Mosley et de son équipe. Je n'ai pas été inquiété à ce moment-là, mais je n'avais pas confiance en l'apparence des choses, et j'ai commencé à pique-niquer à la campagne durant la journée, c'était l'été, ne rentrant chez moi que la nuit. Fatigué de tout cela, je suis allé au bord de la mer afin de rester avec des amis pendant quinze jours, puis, comme il ne s'était rien passé à la maison, je suis revenu y vivre ouvertement et normalement. Mais j'ai pris certaines précautions et j'ai aménagé des cachettes à utiliser si nécessaire chez des amis et j'ai prévu un certain signal visible depuis la

route, afin d'éviter à mon retour de promenade de trouver des détectives qui m'attendaient à l'intérieur de ma propre maison. J'ai également écrit une lettre à remettre à tout inspecteur chargé de m'arrêter lorsque je serais sorti, dans laquelle j'explique que je résisterais à l'arrestation, sachant que le 18B est anticonstitutionnel et illégal.

Je revenais d'une visite à la bibliothèque de Guildford lorsque je me suis rendu compte que le signal était pour moi. Je suis revenu sur mes pas, j'ai quitté la ville avec ce que j'avais sur le dos et je me suis retiré dans une cachette rurale. Le lendemain, j'ai demandé à ma femme de me rejoindre, car j'avais peur qu'elle soit utilisée comme moyen de pression. Elle m'a raconté ce qui s'était passé.

Ma maison avait été encerclée par la police avant que l'inspecteur ne frappe ; ma femme est allée à la porte et on lui a dit que la maison devait être fouillée ; cela n'a pas empêché d'envoyer le signal ! Ma lettre a été remise à l'inspecteur et a semblé l'ennuyer, car je ne suis pas poli avec ceux qui sont payés pour faire le sale boulot des juifs. La police a passé une heure et demie dans ma maison et a emporté un tas de papiers ; en étant interpellés par ma femme sur leur droit (?) de retirer ce qui était ma propriété ; ils ont promis de tout rendre dans une quinzaine ; cette promesse faite ils sont partis, et ont demandé à nouveau où j'étais, sans réponse. J'imagine qu'après cela, la maison a été surveillée et un mois plus tard, deux stupides policiers en apparence ont appelé tard un soir et ont demandé à ma femme qui était alors rentrée à la maison, où j'étais ; ils sont partis pas plus éclairés.

En attendant, j'avais d'abord vécu discrètement à la cachette n° 1, mais des inspecteurs sont venus un jour rendre visite à mon hôte, qui était un fasciste ; ils n'avaient aucune idée que j'étais là et j'ai écouté son interrogatoire, bien que, en ce qui concerne la distance, j'étais à portée de main de l'endroit où ils se tenaient, mais je suis resté introuvable et indemne ! Après leur départ, je suis parti moi aussi, craignant d'impliquer mon aimable hôte dans des problèmes si l'on découvrait plus tard qu'il m'avait hébergé. Je me suis rendu à Londres et je me suis installé dans la cachette n° 2. Ici, j'étais de nouveau avec des amis, et

j'avais l'habitude de m'absenter de 10 heures jusqu'à 19 heures environ afin de visiter divers quartiers de Londres, où je pouvais trouver de l'instruction ou du divertissement. J'ai pu, de temps en temps, rencontrer ma femme et passer la journée avec elle.

À l'automne 1940, la peur de l'invasion est venue ; j'ai senti qu'il valait mieux que je prenne quelques risques supplémentaires afin d'être à la maison et offrir à ma femme toute la protection possible. Je suis arrivé sain et sauf à la maison et j'y ai vécu trois semaines, au cours desquelles s'est produit l'un des rares bombardements de Guildford ; je dormais et travaillais pendant la journée et je faisais de l'exercice dans le jardin la nuit. La peur de l'invasion était maintenant passée, alors je me suis à nouveau fait rare, retournant dans ma cachette londonienne. Quatre semaines plus tard, j'ai fait un autre séjour à la maison, mais je crains ne pas avoir été assez prudent et d'avoir permis à quelqu'un de me voir à une fenêtre ou dans le jardin, car, le 9 novembre, je faisais quelques indexages dans ma chambre vers midi, quand ma femme est arrivée en courant pour me dire que des inspecteurs avaient fait irruption dans la maison et étaient à mi-chemin dans l'escalier ! J'ai saisi un épais bâton, que j'avais toujours près de moi pendant toute la période où j'étais « en fuite », et je me suis faufilé jusque sur le palier. Là, j'ai vu un détective en civil qui regardait dans l'armoire à linge ; je me suis glissé derrière lui et j'aurais pu l'assommer, mais je me suis contenté de dire : *« Que diable faites-vous dans ma maison ? »* Il s'est retourné rapidement, la main dans la poche, et juste à ce moment-là, un homme en uniforme est arrivé dans le passage derrière moi, alors j'ai reculé dans un coin et s'en est suivi une sorte de pourparlers. Je leur ai exposé les faits et leur ai fait remarquer le sale boulot qu'ils faisaient pour gagner leur vie. Ils m'ont répondu être des hommes ignorants qui avaient reçu l'ordre de procéder à cette arrestation et que si quelque chose leur arrivait, d'autres suivraient pour le faire. Assez raisonnables, ça, pour des crétins ! Finalement, ils se sont jetés sur moi et une longue lutte a suivi ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais ils étaient deux, chacun aussi fort que moi et vingt ans plus jeune. Ma femme a essayé de m'aider et a été condamnée à une amende de £20 pour cela ! Enfin, ils m'ont amené devant l'escalier, puis des hommes en uniforme sont arrivés en

courant dans l'escalier, le premier en brandissant un revolver. Cela a rendu la force contre moi insurmontable, ce que j'ai pris comme étant le seul prétexte pour arrêter de résister. On m'a ensuite emmené au poste de police de Guildford, où, après avoir été fouillé, on m'a placé dans une cellule dégoûtante, en sous-sol, avec pour couronner le tout, des W.C. puants ; j'ai cassé tout ce qui pouvait l'être et j'ai déchiré en lanières les couvertures puantes et je les ai fourrées dans les W.C. J'ai fait cela parce que je n'avais pas l'intention d'être expédié en détention sans que les habitants de Guildford, au moins, ne le sachent. Le surintendant a fait inscrire ces dommages au tribunal de police, pour lesquels j'ai été condamné à une amende, mais, bien sûr, je n'ai pas voulu payer ; et j'ai été condamné à un mois d'emprisonnement à la place. Menotté à un policier, j'ai été conduit dans un fourgon de police à la prison de Wandsworth où j'ai passé le mois sans incident digne de mention ; ensuite, j'ai été menotté à un objecteur de conscience, puis transféré à la prison de Brixton en tant que détenu « 18B ».

Ici, bien sûr, j'ai rencontré de nombreux amis et quelques ennemis Mosleyites. Pendant la première quinzaine, l'incarcération s'apparentait à un isolement en cellule, sauf environ quatre heures par jour, où nous nous mêlions les uns aux autres. Les hommes qui n'avaient pris aucune précaution pour « s'enfuir » étaient pour la plupart déjà en détention depuis six mois, et au début, ils avaient été scandaleusement maltraités, mais peu à peu, alors que le personnel pénitentiaire commençait à se rendre compte que leurs prisonniers n'étaient pas tout à fait ce que le ministre de l'intérieur avait laissé entendre qu'ils étaient, c'est-à-dire des traîtres à leur pays et des saboteurs potentiels, les conditions des détenus se sont améliorées. Dans les quinze jours qui ont suivi mon arrivée, les portes de nos cellules restaient ouvertes toute la journée jusqu'à 20 heures et nous disposions d'environ cinq heures en hiver et plus en été pour nous rendre dans la cour de la prison. Il va sans dire que nous portions nos propres vêtements et que nous avons absolument refusé lorsqu'on nous a proposé de travailler. Nos amis pouvaient nous apporter des colis alimentaires une fois par semaine. Sinon, nous avons suivi le régime de la prison, bien que, ceux qui

pouvaient se le permettre pouvaient se faire envoyer des repas d'un restaurant à l'extérieur.

J'ai été déçu de constater à quel point les détenus moyens étaient peu combatifs ; il n'y avait aucune chance de « commencer quoi que ce soit » ; les misérables lèche-bottes prêts à trahir quiconque organiseraient une action combinée afin de s'évader ou de se révolter ne manquaient pas ; pire encore, j'ai constaté que presque tous étaient déjà passés devant le Comité consultatif, et bien que je ne l'aurais jamais fait, mon exemple est arrivé trop tard pour avoir un quelconque effet.

Après environ un mois, je suis allé voir le gouverneur, une lamentable épave nerveuse que sa propre ombre effrayait, et je me suis plaint de certaines conditions pénales dans lesquelles je me trouvais, contraires à la loi. Sa réponse a été la suivante :

> *« Mon brave homme, ne savez-vous pas qu'il y a beaucoup de gens dehors qui voudraient vous faire tous fusiller et que vous pouvez vous considérer chanceux d'être en vie ? »*

Cela donne une idée de ce qu'on avait pu raconter aux idiots utiles de la rue à propos de nous, les détenus !

Ma femme est venue chaque semaine, chargée de colis alimentaires, et bien que la durée officielle des visites fût censée être de 15 minutes seulement, c'était un scandale si évident qu'elles se sont transformées en pratique à environ 40 minutes. Je me suis efforcé de faire passer cette durée à une heure, mais on me disait toujours qu'il n'y avait ni personnel ni logement suffisant pour allonger cette période ; c'était une absurdité totale, mais nous ne pouvions rien y faire. Soit dit en passant, dans les camps de détention gérés par les militaires, les visites de deux heures étaient autorisées.

Le 30 décembre 1940, j'ai appris que j'avais été grossièrement diffamé dans un article de l'*Empire News* du 27 octobre 1940. Sous la rubrique « Ribbentrop's Spy-Net » [« Le réseau d'espionnage de Ribbentrop »], l'ancien sergent-détective East avait écrit que j'avais souvent assisté à des réunions d'allemands nazis à Westbourne Terrace

et à Cleveland Terrace, à Bayswater et à Porchester Hall, et que je m'étais rendu à Nuremberg où j'avais contacté le *Deutscher Fichte-Bund* de Hambourg. Comme je n'avais jamais assisté à aucune réunion allemande et que je n'avais jamais mis les pieds en Allemagne, j'ai écrit à l'éditeur pour lui demander de retirer cette diffamation, mais le seul résultat a été qu'il a publié mon démenti de sa vérité, sans le retirer. Cet homme, East, était un détective qui avait l'habitude de visiter notre Q.G avant la guerre, et nous l'avions toujours traité avec courtoisie en tant que policier vis-à-vis duquel il n'y avait rien à cacher. Il n'y avait aucun recours contre ce genre d'outrage diffamatoire ; c'était bien au-delà de la capacité de l'idiot utile de la rue de porter un jugement impartial, et les jurys sont généralement composés de tels idiots. D'ailleurs, j'ai souvent été grossièrement diffamé, mais j'ai si peu de foi dans la loi sous le régime maçonnique juif que j'ai toujours laissé faire plutôt que de saisir les tribunaux. Tout semblait mieux que de recourir aux tribunaux pour obtenir réparation. J'étais plutôt enclin à considérer le fait d'être diffamé par la presse juive comme un honneur qui ne me faisait pas de mal et qui me faisait souvent du bien. Sans doute la limite a-t-elle été atteinte lorsque le *Daily Worker* américain a déclaré que j'avais été condamné pour viol et sodomie ! Un record dans la « diffamation », assurément !

À ma demande, ma femme a envoyé mes médailles de guerre à H.M. the King, en disant qu'il ne semblait pas approprié de conserver des médailles commémorant des services qui avaient manifestement été oubliés.

Le 24 janvier, trente d'entre nous ont été transférés dans un camp à Ascot, où nous avons été concentrés avec beaucoup d'autres derrière des barbelés et gardés par des militaires ; six semaines plus tard, nous avons été transportés et emmenés dans un camp similaire à Huyton, Liverpool. J'ai alors entamé une grève de la faim, en partie afin d'éviter d'être emmené sur l'île de Man, en partie afin d'essayer de briser tout cet abominable système. Je n'ai pas essayé d'obtenir la participation des autres, car je savais que la force d'une chaîne n'est que celle de son maillon le plus faible et que le premier homme qui romprait une grève

collective de la faim risquerait de briser la détermination des autres. En fait, un ou deux hommes ont commencé à faire la grève de la faim au même moment, mais ils se sont vite effondrés. Je vivais avec d'anciens camarades de la Ligue impériale fasciste et j'ai poursuivi ma grève de la faim secrète pendant les dix premiers jours environ, car je pensais que si les autorités l'apprenaient trop tôt, elles pourraient rendre mes conditions désagréables à d'autres égards. Le 13 mars, j'ai laissé la nouvelle « filer » et j'ai été convoqué par un certain capitaine Petrie, un juif de son vrai nom Steinthal, qui m'a menacé de poursuites pour conduite préjudiciable à la bonne discipline ! Je lui ai ri au nez, qu'il enfouit dans ses mains. J'ai été examiné en profondeur par deux médecins dont le rapport a été envoyé au Home Office. Au cours des quatorze derniers jours, la seule nourriture que j'ai mangée a été une cuillère à café de sucre occasionnelle afin de corriger l'acidité (cela fonctionne à merveille) et, à une occasion, deux beignets auxquels je n'ai pas pu résister tant ce plaisir était rare ! Le 18 mars, j'ai été à nouveau escorté par deux soldats à la prison de Brixton. J'étais trop faible pour essayer de m'enfuir. Le premier après-midi, j'ai été autorisé à me mêler à mes codétenus, mais par la suite, j'ai été maintenu à l'isolement dans l'hôpital de la prison. Le médecin-chef m'a informé qu'il avait pour instruction de me nourrir quand il le jugerait nécessaire ; je l'ai bluffé (je ne connaissais pas exactement la loi) en lui disant que s'il le faisait, je devrais prendre des mesures contre lui pour agression.

Dans l'intervalle, j'avais informé ma femme par un code de ce qui se passait et lui avais demandé d'essayer de faire de la publicité pour ma grève de la faim, ce qu'elle a fait. J'ai demandé à un certain avocat de venir me voir, mais il m'a laissé tomber en disant devant un « maton » qu'il ne pouvait rien faire. J'ai également fait venir un médecin que je connaissais afin qu'il vienne m'examiner une fois par semaine pour éviter tout sale boulot à l'hôpital pénitentiaire. En raison d'interférences, la publicité dont j'avais besoin ne se développait pas assez rapidement ; je comptais sur la visite d'un certain avocat, mais les lettres que je lui adressais ne lui parvenaient jamais. Je me suis rendu compte que, comme je commençais à m'affaiblir, n'ayant eu aucune

nourriture pendant 25 jours, à l'exception d'une petite tranche de pain une fois par semaine afin d'empêcher que mon mécanisme alimentaire ne cesse de fonctionner, je ne devrais pas recevoir de publicité à temps avant que mon état ne devienne dangereux, et je savais que le député M. R. R. Stokes allait poser une question à mon sujet à la Chambre des communes. Cela allait prendre beaucoup de temps ; aussi, durant les dix jours suivants, j'ai pris une tranche de pain, parfois avec de la margarine, deux fois par jour, en faisant cela secrètement avec les rations de certains de mes amis co-détenus ; sans doute – étant donné que j'étais pesé tous les jours – les autorités ont-elles commencé à se douter de quelque chose avant la fin de cette période. Le 8 avril, j'ai appris que la date où serait posée la question de M. Stokes serait le 23 avril, alors j'ai repris une grève de la faim totale. J'ai reçu des menaces fréquentes d'alimentation forcée pendant cette période. Comme ils ne pouvaient pas me briser de cette façon, et étant parfaitement au courant de la question en suspens de M. Stokes, ils ont effectivement réussi à me nourrir de force deux fois, *la veille* ! C'était très désagréable, car cela était fait avec une sonde enfoncée dans l'œsophage, mais en tant que vétérinaire, je connais le processus et je n'ai subi aucun mal, sauf une douleur dans la gorge. J'étais bien trop faible pour résister. Dès que j'ai su que la question ne pouvait plus être arrêtée, le soir du 22 avril, j'ai mis fin à ma grève de la faim (50 jours, moins 10 jours au milieu avec un minimum de nourriture).

Le député Stokes avait demandé si le ministère de l'Intérieur savait que je faisais une grève de la faim pour protester contre ma détention injustifiée et s'il allait donner l'assurance que je n'étais pas détenu en raison de mes opinions bien connues d'anti Franc-maçon et d'antisémite. À la dernière partie de la question, M. Peake, sous-secrétaire à l'Intérieur, a déclaré qu'il ne serait pas approprié qu'il indique la raison de ma détention, si ce n'est qu'elle relevait du règlement 18B.

Ma grève n'a donc guère produit d'effet sur le public ; mais j'ai empêché mon transfert vers l'île de Man, et ma femme a pu me voir chaque semaine presque tout au long de ma détention. J'ai toutes les

raisons de croire que, j'ai gagné énormément de cette expérience désagréable du point de vue de la santé ; je me suis remis des effets de la famine sans aucun problème ; et si jamais un lecteur se retrouvait dans la situation malheureuse de devoir faire une grève de la faim, je peux lui assurer que l'acidité des premiers jours disparaît immédiatement si l'on prend une cuillerée à café de sucre ; et qu'une petite tranche de pain une fois par semaine, qui a peu de valeur nutritive, empêche la paralysie du processus digestif faute de ne pas être utilisé. Tout au long de ma grève, je n'ai eu aucune inquiétude quant à mon propre état de santé ; mais cela en aura causé chez d'autres et, d'après ce que j'ai compris, aura contribué à envoyer le gouverneur, en pleine dépression nerveuse, dans une maison de repos !

Je n'avais pas l'intention de me suicider, mais je savais par expérience, combien le Home Office est nerveux lorsque des prisonniers qui ne devraient pas être en prison s'y trouvent et y tombent malades, et il y avait toujours une chance raisonnable d'obtenir une telle publicité contre le 18B et que tout s'effondre. Eh bien, ce ne fut pas le cas, mais si d'autres avaient essayé aussi fort que moi de le pulvériser, cela aurait pu fonctionner.

Le 30 mai 1941, j'ai écrit au ministère de l'Intérieur afin de connaître les raisons précises de ma détention, mais la réponse ne m'a pas donné plus d'informations que celles que j'avais déjà. J'ai attendu un an (!) et j'ai écrit une nouvelle fois, le 12 juin 1942. Cette fois, aucune réponse n'a été donnée. Le 28 août 1942, j'ai donc engagé un avocat afin de réclamer ces informations. (C'était presque deux ans après mon arrestation !) Cela m'a permis d'apprendre que ledit A. S. Leese était le directeur général de la Ligue impériale fasciste, *« une organisation pro-allemande et fasciste, et qu'il était responsable, à ce titre, de la propagande produite et diffusée par la Ligue contre la poursuite de la guerre et de la cause alliée »*. J'ai demandé à mon avocat d'exiger ce qui était spécifiquement visé dans la « propagande » mentionnée. Il a fallu six semaines pour obtenir une réponse du ministère de l'Intérieur. Puis il est apparu que l'on prétendait que les éléments qui avaient causé ma détention étaient : (1) les publications faites depuis la guerre par l'Angles News Service dont

je n’étais pas responsable (bien que je sois entièrement d'accord avec tout ce qu’a fait le Service) ; (2) une brochure que j'ai publiée sous le titre « *Leese for Peace* » [« Leese pour la paix »], dans laquelle je préconisais la paix et citais les déclarations de lord Halifax sur les raisons *pour* lesquelles nous étions en guerre, les dénonçais à la chaîne et soulignais que nous nous battions simplement pour les juifs ; (3) un poème imprimé, intitulé « Onward Christian Soldiers » [« Soldats chrétiens à l’attaque ! »], que je n'ai pas écrit et que je n'ai pas diffusé, et dont je ne sais toujours pas qui était l'auteur ! Quant à être pro-allemand, j'ai clairement indiqué que j'étais contre le retour des anciennes colonies allemandes capturées lors de la première guerre mondiale ; j'ai admis que j'étais antijuif, et que je considérais que, dans l’ensemble, Hitler avait raison, comme je le fais maintenant.

Et le ministère de l’Intérieur semblait interpréter cela comme de l’hostilité envers mon propre pays ! Je répète que la seule chose qui me semblait utile était de faire cesser la guerre, afin que ni la Grande-Bretagne ni l'Allemagne ne soient réduites au rang de petites puissances, que les juifs présideraient facilement, comme cela s'est produit.

En février 1943, le ministre de l'intérieur a clairement indiqué, par ses réponses évasives aux lettres de mon avocat, que ce serait une perte de temps de poursuivre l'affaire.

À la mi-décembre de cette année, une hypertrophie de la prostate, dont j'avais connaissance depuis quelques années, est devenue obstructive et, quelques jours plus tard, le ministère de l’Intérieur a envoyé un chirurgien pour m'examiner. Cela a entraîné mon transfert de la prison de Brixton aux urgences de l'hôpital de Horton, où j'ai été opéré avec succès, bien que toujours « en détention » ; enfin, lorsque j’ai été prêt à quitter l'hôpital, j'ai été libéré de détention le 2 février 1944, après trois ans et quatre mois d'emprisonnement sans procès et pour n’avoir commis aucun crime ! J'étais alors dans un état de faiblesse extrême et c'est grâce aux efforts de ma femme que j'ai pu me procurer suffisamment de nourriture pour retrouver mes forces et ma santé.

Il ne s'agit pas d'un traité politique, mais avant de quitter le sujet du règlement 18B, je voudrais citer une ou deux informations le concernant qui ont fait l'objet de peu de publicité. L'une d'elle est une déclaration dans le *Sunday Times* du 22 juin 1947, selon laquelle, lorsque la guerre est arrivée, lord Rothschild *« a rejoint la Direction de la sécurité et a participé à la mise en œuvre de la politique d'internement du gouvernement »*. L'autre concerne l'affaire test portée devant la Chambre des Lords par un juif se faisant appeler Robert W. Liversidge, quant à la validité de la Détention sous « 18B ». Le jugement a été rendu contre ce juif et en faveur du ministère de l'Intérieur, mais il y avait un juge dissident, lord Atkin, qui a comparé la décision des autres juges à une conversation dans « *Through the Looking-Glass »* [« *De l'autre côté du miroir* » de Lewis Carroll], car ils avaient soutenu que les mots *« Si un homme a »* pouvaient être interprétés comme signifiant *«* Si un homme *pense qu'il a »* ! Ainsi, en allait-il avec la « Justice » en temps de guerre !

Enfin, je cite dans mon livre « *Les guerres de survie juives »*, chapitre 2, page 16 :

> *« … dans nos guerres passées ; lorsque nous n'étions pas sous le contrôle total des juifs comme nous le sommes aujourd'hui ; les individus qui étaient en désaccord avec la supposée légitimité de la cause défendue par leur pays étaient autorisés à le dire publiquement, tant qu'ils n'interféraient pas réellement avec la guerre elle-même. L'histoire rapporte notamment les cas suivants… »*

Ici, figurent les noms de Pitt, Charles James Fox, John Bright, Lloyd George, Ramsay Macdonald et Herbert Morrison.

Au chapitre 17 du même livre, page 85, les mots exacts de M. Herbert Morrison sont cités par le *Labour Leader*, le 3 septembre 1914, lorsqu'il a tenté d'empêcher les gens de rejoindre les forces armées pendant de la Première Guerre mondiale.

Et Morrison était le ministre de l'intérieur à qui on a confié le fonctionnement du 18B pendant la Seconde Guerre mondiale !

Chapitre 13

Après la guerre chaude, la Guerre froide

JE me faisais vieux maintenant, certainement trop vieux pour entreprendre avec succès la gestion d'un mouvement antijuif actif. Lorsque William Joyce a été ramené prisonnier en Angleterre, je lui ai proposé, s'il pensait vouloir se défendre en justifiant ses actes, de témoigner de la menace juive ; mais il a adopté une ligne différente. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois ; il ne fait aucun doute qu'il a mal agi pendant la guerre, mais il se croyait justifié dans ce qu'il a fait, et il est mort en héros. Sa conviction était certaine, mais une autre ligne de défense, qu'il aurait dû mener lui-même parce qu'il en était tout à fait capable, aurait pu, au moins, lui sauver la vie.


H.H Beamish

Avec mon vieil ami, H. H. Beamish, j'ai offert de témoigner sur la question juive en défense des accusés de Nuremberg ; avec l'aide d'autres bons amis, j'avais réussi à publier mon livre « *Les guerres de survie juives* » en texte dactylographié, dont la production s'est faite dans les plus grandes difficultés, car il était impossible de trouver un éditeur qui puisse l'imprimer sans crainte de représailles, légales ou illégales. Au moins, il

avait une couverture imprimée ! Un exemplaire de ce livre a été offert par l'entremise du Tribunal militaire international à l'avocat de Herman Göring et accepté par lui. Ce fait m'a probablement évité d'être « persécuté » par le procureur, qui, à l'époque, s'acharnait sur moi. Je peux mentionner ici que j'ai finalement réussi, grâce à de bons amis en Afrique du Sud et aux États-Unis, à faire imprimer correctement ce livre en deux éditions.

En 1944, j'ai commencé à publier, sous forme de rapport occasionnel à intervalles irréguliers, un travail dactylographié, *Gothic Ripples*, qui avait pour but de tenir informés les Goyim-avertis des récents développements. Très vite, cela est devenu bien connu dans les cercles antijuifs du monde entier. J'ai ainsi été exposé à de fréquents abus de la part de la presse contrôlée par les juifs et cela a souvent fait l'objet de questions au ministère de l'Intérieur.

En 1946, le lord Chancelier de la Chambre des Lords a révélé que cinq personnes dans ce pays ne seraient pas autorisées à obtenir un passeport si elles en faisaient la demande ; bien que je ne voulais pas de passeport, j'en ai demandé un et il m'a été refusé ! Je suppose qu'on pourrait s'attendre à ce que j'agace les juifs partout où je vais ? Eh bien, je l'espère !

Deux prisonniers de guerre néerlandais qui avaient combattu dans l'armée allemande et avaient été capturés, m'ont causé beaucoup d'ennuis. Ils se sont échappés du camp de concentration de Kempton Park en uniformes britanniques et, après avoir vu mon adresse dans l'un des articles « diffamatoires », me concernant, publiés de temps en temps dans les journaux, ils se sont dirigés directement chez moi à Guildford, où ils sont arrivés le 13 juin 1946. Comme je m'étais toujours opposé à la pratique consistant à garder les prisonniers de guerre illégalement concentrés longtemps après qu'une reprise de la guerre soit écartée, ce qui est contraire au Règlement de guerre de La Haye, j'étais prêt à les aider afin de leur éviter une nouvelle arrestation. Je les ai gardés chez moi pendant deux nuits et j'ai découvert pour eux que l'ambassade d'Argentine était en charge d'un homme susceptible de sympathiser avec des prisonniers de guerre évadés. Puis, je les ai

remis à des amis dans l'East End de Londres. J'ai appris par la suite qu'ils avaient interrogé le Premier conseiller à l'ambassade d'Argentine en vue d'obtenir des passages sur un navire à destination de l'Amérique du Sud, mais qu'il avait dit qu'il ne pouvait pas prendre ce risque, bien qu'il ne les ait pas dénoncés. Les deux Hollandais avaient convenu avec moi que s'ils échouaient à l'ambassade, ils se rendraient, mais, malheureusement pour moi, ils ont changé d'avis et sont restés avec mes amis. Finalement, ils ont été arrêtés le 15 décembre 1946 à Worthing ; où ils semblent avoir immédiatement dénoncé tous leurs protecteurs, y compris moi, probablement sous ce qu'on appelle poliment « la pression », car ils n'étaient pas du genre à nous trahir, un crime qui me semble pire qu'un meurtre. Cependant, les sept d'entre nous qui les avaient aidés ont été dûment accusés de conspiration pour cet acte et nous avons tous été condamnés à la même peine de douze mois d'emprisonnement. Comme j'avais déjà eu des condamnations, j'ai été traité comme un « vieux repris de justice » et enfermé à Pentonville, la pire prison du pays. Cependant, j'y ai survécu et après avoir obtenu, avec quelques difficultés, toutes mes notes de rémission, j'ai été libéré au bout de huit mois et je suis rentré chez moi le 17 novembre 1947, bien qu'en mauvais état.

Il est à noter que l'un des Hollandais a refusé de répondre à une question qui lui avait été posée sur ce qui lui était arrivé après son arrestation pour l'inciter de façon si déshonorante à dénoncer ses bienfaiteurs (il était possible de poser cette question sans admettre sa culpabilité car quatre des accusés avaient plaidé coupable). Le juge a finalement autorisé le témoin, qui avait bien sûr juré de dire « toute la vérité », à répondre à la question en écrivant quelque chose sur un morceau de papier qui a ensuite été remis au juge. Ce dernier n'a pas divulgué ce qui était écrit, de sorte que l'affaire s'est poursuivie avec cette importante question restée sans réponse pour le jury, les accusés et le public. De cette manière, les défendeurs ont été empêchés de discréditer complètement les déclarations écrites faites aux autorités par les prisonniers de guerre ; ces déclarations ont pu être faites sous la menace ou sous la torture.

Certaines personnes ont pensé que toute cette affaire était un « coup monté » pour me piéger ; mais l'examen de toutes les circonstances, qui ne sont bien sûr pas détaillées ici, ne permet pas d'affirmer que cela est possible. J'avais joyeusement enfreint une loi pourrie, pris un risque et respecté les conséquences.

Peu après ma libération, un vétérinaire juif a tenté de faire retirer mon nom de la liste du Collège royal des vétérinaires en raison de ma condamnation. Je n'ai pas pris la peine d'assister à la réunion du Conseil, car peu m'importait de savoir si j'étais sur la liste ou non ; j'en avais fini avec cette partie de ma vie et, en effet, j'étais dépassé professionnellement, mais je me suis défendu par lettre. Pour faire court, la tentative de me faire radier du registre n'a reçu aucun soutien.

Une chose qui nécessite une réforme semble avoir complètement échappé à l'attention des autorités pénitentiaires. Cette chose est la suivante : la coutume veut que les prisonniers soient traités plus sévèrement lorsqu'ils ont déjà été « à l'intérieur ». Ils sont soumis à un régime beaucoup plus lourd que les délinquants primaires, avec lesquels ils ne se mélangent pas. Mais les délinquants qui ont été condamnés pour des infractions et ont payé des amendes, et qui se sauvent ainsi de la prison sont – quand ils sont envoyés plus tard en prison pour d'autres infractions – traités comme des délinquants primaires ! Cela n'est pas juste de faire souffrir certains hommes et de permettre aux autres d'échapper aux conséquences de condamnations antérieures, simplement parce que les premiers sont allés en prison plutôt que de payer des amendes, comme je l'ai fait moi-même en 1936.

Les prisonniers avec lesquels je me suis retrouvé à Pentonville étaient souvent des hommes ayant de nombreuses condamnations antérieures, généralement les plus durs des criminels. Il m'était presque impossible de converser avec eux ; ils sont généralement entièrement égocentriques ; ils ne comprenaient pas pourquoi j'avais aidé des prisonniers de guerre en fuite à échapper à leur nouvelle arrestation ; leur attitude était la suivante : *« Cela vous a apporté quoi ? » « Qu'est-ce que vous en avez tiré ? »* Je crois que la plupart de ces criminels habituels ont eu de mauvaises mères ou n'ont pas été maternés du tout, et que

certains pourraient être réformés en changeant leur attitude, en passant d'un pur égocentrisme à une attitude de considération pour les autres, par une argumentation exempte de dogme religieux. Les prisonniers de ce genre détestent être enfermés dans leur cellule pendant de longues heures, seuls, livrés à eux-mêmes : ils n'ont aucun intérêt sur lequel se rabattre, et leurs pensées doivent être toutes malheureuses ; ils préféreraient de loin travailler dans l'atelier avec d'autres hommes autour d'eux. C'est l'inverse qui se produit lorsque des hommes cultivés se retrouvent en prison ; ceux-ci ne sont que trop heureux de s'éloigner de leurs compagnons de cellule et de se retrouver seuls en privés.

Mon ancien ami et collègue, le pionnier antijuif, Henry Hamilton Beamish, est mort subitement en Rhodésie, le 27 mars 1948. Environ deux ans auparavant, il m'avait fait part de son intention de me laisser l'argent qu'il pouvait, si quelque chose lui arrivait. Finalement, je l'ai reçu et je l'ai versé dans mes fonds antijuifs, car il était entendu qu'il devait être utilisé comme je le jugeais bon dans la lutte contre la menace juive. Cela a renforcé ma position en ce qui concerne l'aide aux jeunes hommes et aux mouvements prometteurs, et de bien d'autres façons. Il n'est pas nécessaire de tout faire payer, comme autrefois !

J'aurais aimé que Beamish ait su pour ma victoire juridique de 1951 ! Eh bien, peut-être qu'il l'a su ! Dans cette affaire, Rex contre Leese, j'ai été accusé de diffamation séditieuse contre le chef de la police métropolitaine, sir Harold Scott ; j'ai mené ma propre défense, l'avocat de la poursuite étant un bouddhiste à moitié étranger, M. Christmas Humphreys ; bien que je n'aie jamais pensé que la Couronne avait des arguments, j'appréhendais le résultat, car à cette époque, j'avais déjà fait l'expérience de la façon dont les tribunaux britanniques pouvaient déformer la loi contre les « délinquants » antijuifs. Quoi qu'il en soit, j'ai gagné, et l'importance de cette victoire se mesure au mieux à l'ampleur du silence de la presse à ce sujet. Dès que le résultat a été connu, le rideau de fer juif s'est effondré, et c'est avec une certaine difficulté que de nombreuses personnes profondément intéressées par l'affaire ont pu découvrir ce qui s'était réellement passé. Certains enthousiastes

pensaient que cela avait provoqué un précédent. J'espère qu'ils ne se seront pas montrés trop optimistes !

La prétendue « diffamation séditieuse » se trouve dans un article de *Gothic Ripples*, daté du 14 août 1950, à savoir :

> *« La police de l'East End de Londres semble avoir reçu pour instruction de la part de son chef juif d'éliminer tout orateur du coin de la rue qui oserait mentionner le mot 'juif' dans un sens péjoratif. J'ai une opinion défavorable des officiers de police qui, pour gagner leur salaire, exécutent des ordres aussi vils ».*

Ma défense était qu'aucun des deux ingrédients nécessaires à une mise en accusation pour diffamation séditieuse n'était présent dans cette affaire, à savoir : un motif raisonnable de croire qu'une violation de la paix pourrait être causée par les mots utilisés, et tout ce qui équivaut à de la diffamation. J'ai clairement indiqué que j'accusais sir Harold Scott de préjugés et de partialité juifs, mais j'ai fait valoir que comme les préjugés et la partialité n'étaient pas tenus consciemment, il n'y avait pas d'attaque sur le caractère du juif. Si un juif occupe un poste, il aura les préjugés et la partialité d'un juif, et tout journaliste a le droit (et le devoir, dans mon cas) de le signaler dans l'intérêt public.

Le juge était M. Justice Dodson, Recorder of London, qui m'avait condamné à douze mois d'emprisonnement dans le même tribunal en 1947 ! Il n'aura fallu que neuf minutes au jury pour considérer le verdict, qui fut, non coupable. Ainsi, une tentative délibérée de la part des juifs d'utiliser le ministère public pour faire taire ma voix antijuive, a été rejetée, et j'ai reçu des messages de félicitations d'amis antijuifs du monde entier.

J'ai été stimulé par cette victoire pour achever cette autobiographie qui a été commencée il y a de nombreuses années ! J'ai maintenant 72 ans, et peut-être que mes aventures politiques ne sont pas encore terminées !

Toutefois, permettez-moi de clore ce compte-rendu sur une note animale. Après la perte de mon Saint-Bernard, et après ma première condamnation antijuive en 1936, j'ai décidé de ne pas acquérir un autre

chien. Je prévoyais que les juifs essaieraient de me remettre en prison, auquel cas j'ai estimé que le fait d'avoir un chien à la maison ajouterait à ma propre détresse en prison, et ne serait pas juste envers le chien. Mais, en 1935, nous avons adopté un chaton roux mâle, et Nandy II a été pour nous une source constante de divertissement pendant plus de 15 ans ; c'est à travers lui que j'ai pris conscience d'un sentiment que possèdent certains animaux (d'espèces pas trop éloignées des sauvages) qui leur donne une sorte d'avertissement de type radar, sans doute vague, d'une calamité à venir. Il se peut que certains humains de type primitif partagent ce sens avec eux. Comme on l'a raconté, j'ai été arrêté en 1940 en vertu du règlement 18B et j'ai été enfermé pendant plus de trois ans ; et en 1947, j'ai été emprisonné pendant huit mois. Pendant les deux jours qui ont précédé ces évènements, Nandy ne m'a pratiquement pas quitté ; il m'a suivi partout dans la maison et dans le jardin, et cela a été si marqué que, la deuxième fois, ma femme a acquis la conviction que j'étais condamné à une lourde peine de prison. Nandy avait raison les deux fois ! Il est d'autant plus intéressant de noter qu'en 1950, lorsque le gouvernement a essayé de me faire taire en m'accusant de diffamation séditieuse, Nandy n'a pas fait attention à moi lorsque je suis parti pour la Old Bailey ; et cela nous a en fait encouragés ! Et il avait encore raison, car j'ai été acquitté ; il était à peu près le seul à s'attendre à ce résultat !

Au moment où j'écris, il dort à côté de moi, profondément ; dans sa 16ème année, pas seulement un chat, mais l'un des Nôtres !

Autres livres traduits et ou publiés par V. Devon/Didi18 Éditions

Brendon Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*
Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*
Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe*
John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations – le pillage de l'Allemagne d'après-guerre*
Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*
Arnold Leese : – *Les guerres de survie juives*
– *Meurtres rituels juifs*
– *Sottise du Gentil, les Rothschild*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire anti juif*
Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable*
Alfred Rosenberg – *Le Mythe du XXème siècle*
Arthur Butz – *La mystification du XXe siècle*
Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*
Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*
Carlos W. Porter – *Made in Russia : the Holocaust – Condensé du livre de C. Porter*
Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois (vol. 1, 2, 3, 4, 5 et 6)*
Jacqueline Berger : – *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*
– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*
– *Le christianisme, invention du judaïsme*
– *Les mystères dévoilés*
Eustace Mullins : – *La véritable histoire des relations entre les Goyim et les juifs*
– *Le viol de la justice*
Henri Turner – *L'accession au pouvoir de Hitler financée par l'argent juif : mythe ou réalité ?*
Wilhelm Kammeier – *La falsification de l'histoire allemande*
Auteur anonyme – *Europa, la dernière bataille – le livre*
Dennis Wise – *Adolf Hitler : la plus grande histoire JAMAIS racontée !*
Hermann Wieland – *Atlantide, Edda et Bible*

Pour commander ces ouvrages : didi18edition.com

Livres recommandés par la traductrice :

Wilhelm Marr – *La victoire du Judaïsme sur le Germanisme*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 1*

Claude Nancy – *Les races humaines – Tome 2*

Joachim von Ribbentrop – *La lutte de l'Europe pour sa liberté*

A. Puig – *La race de vipères et le rameau d'olivier*

Kalixt De Wolski – *La Russie juive*

Herbert Backe – *La fin du libéralisme*

Écrit par un officier d'état-major britannique - *La Huitième croisade*

Carlos Whitlock Porter – *Non coupable au procès de Nuremberg*

François Trocase – *L'Autriche juive*

René Binet – *Contribution à une éthique raciste*